Ce qui m'a passé par la tête en Italie

13 fevriér - 13 juin 1872

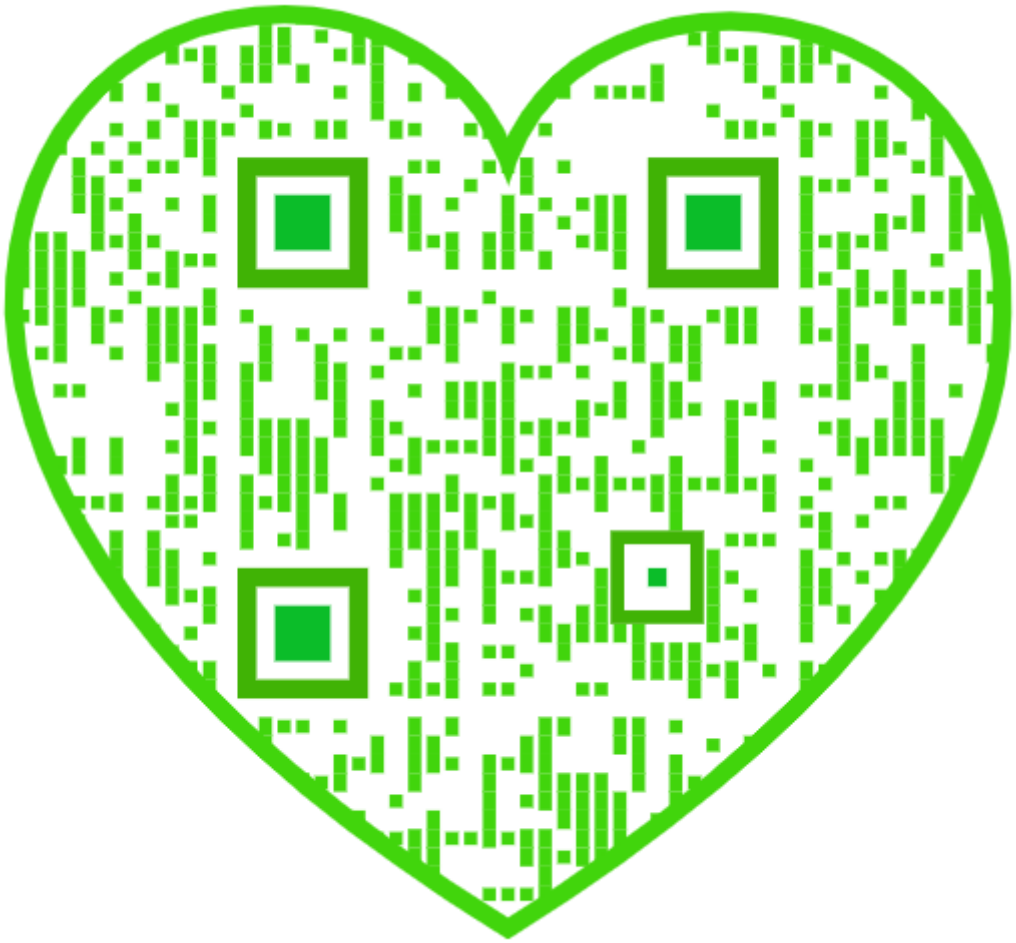
Johannes Kneppelhout

bron
Johannes Kneppelhout, *Ce qui m'a passé par la tête en Italie*. A.W. Sijthoff, Leiden z.j. [1883]

Zie voor verantwoording: https://www.dbnl.org/tekst/knep001cequ01_01/colofon.php

Let op: boeken en tijdschriftjaargangen die korter dan 140 jaar geleden verschenen zijn, kunnen auteursrechtelijk beschermd zijn. Welke vormen van gebruik zijn toegestaan voor dit werk of delen ervan, lees je in de gebruiksvoorwaarden.

dbnl digitale bibliotheek voor de Nederlandse letteren



[Préface]

Je finis ma carrière littéraire ainsi que je l'ai commencée. A l'âge de 18 ans je publiai un petit livre assez insignifiant en langue française, à celui de presque 70 je publie un volume sur l'Italie également dans la même langue et après dix ans de distance de mon voyage. Mais l'Italie a si peu changé: c'est là mon excuse. Je n'entretiendrai pas mes lecteurs sur les vicissitudes que cet ouvrage a subies. Elles n'ont de valeur que pour moi seul, d'ailleurs l'inégalité du style ne les démontre que trop, et je n'ai qu'à réclamer l'indulgence du public pour cette oeuvre d'un âge avancé.

O. 20 Août 1883.
J.K.

I.
Paris.

15 Février.

- Partis d'Arnhem par le train de midi et cloués à Utrecht pendant trois mortelles heures, grâce à un malentendu, trop long et trop ennuyeux pour être détaillé ici. Mais le moment de la délivrance sonne enfin. Un ‘bummelzug’, s'il en fût un, mais des voitures propres. Le vent est âpre et souffle de l'est, le soir tombe, la pluie commence à vous piquer au visage, à la douane le gaz vous aveugle. Pour quitter la Hollande, il faut qu'on passe le Lek à Kuilenburg, le Waal à Bommel, la Merwe à Bois-le Duc. Magnifiques monuments de l'art hydraulique. Pays submergé, inhospitalier, affreux et désolé; bruyères, tourbières, marécages. Plus loin les terrains deviennent habitables, l'homme sent pouvoir y respirer. Puis un grand éclat de lumière; l'illumination aveuglante de Tilburg; des fabriques resplendissantes; des milliers de becs de gaz, illuminant les fenêtres. Ville de progrès et d'avenir. Le train ne vous fait pas grâce d'une halte, et à tout moment le conducteur ouvre la portière toute grande, en vous annonçant la station suivante, et le vent vous glace et vous courrouce. A Louvain on parque les voyageurs entre quatre murs, sentant mauvais - salon d'attente - puis, à un moment donné on lâche ce monde qui patauge un peu dans la boue, puis la ‘grande vitesse’ vous emporte à Bruxelles, où l'on arrive à neuf heures.

16 Février.

- Il pleut à verse. Nous partons par l'express de 2 h. 35. Seulement des premières. La nouvelle station du midi est d'un style sobre, vraiment grandiose et monumental. Les proportions sont d'une grande simplicité. Nous voyageons avec un jeune couple de Rennes. La dame demande si la Hollande n'est pas très-loin, si la province de Namur y appartient, si Ostende se trouve en Hollande ou bien du côté du Luxembourg. Notez que le dit couple venait de faire une tournée en Belgique! Madame me reproche un peu que nous ne soyons pas venus aider la France contre l'Allemagne. Tous deux plus tard nous font la guerre, après nous avoir extorqué l'aveu que nous allions descendre au 'splendide hôtel.' 'On va vous y écorcher joliment; on va vous y faire payer les yeux de la tête; la cuisine y est mauvaise, etc. Venez avec nous! Vous payerez trois francs un appartement....' J'avais beau leur dire que nos chambres étaient commandées. Rien n'y fit. Il fallut me résoudre au silence absolu et les laisser s'essouffler sans réplique.

A 9.10 nous étions arrivés et, comme actuellement les gros bagages sont visités à Hautmont, nous n'avions pas à nous morfondre à la gare et nous fûmes rendus à notre hôtel avant dix heures.

Splendide! On avait le '*Grrrand* Hôtel', il fallait autre chose. L'un était l'espace, l'universalité, le firmament; celui-ci dans le firmament cueille l'étoile. Les décadences aiment l'extrême et recherchent l'excessif. Quant à cet hôtel je ne connais encore que notre second. Un salon gai, d'une forme un peu singulière pour satisfaire aux exigences des voyageurs qui désirent épier la rue. Il donne sur la place de l'Opéra. Puis, comme d'ordinaire, l'ameublement est trop riche, et au bout de quelques mois ces tentures ne seront plus qu'une friperie. Les feux de bois humide et les chambres enfumées sont toujours à l'ordre du jour et l'eau de pluie est toujours incon-

nue, source de richesse pour les marchands de parfums et de cosmétiques, remèdes impuissants contre les injures au sens olfactif et aux dommages qu'il y a pour la peau.

17 Février.

- Il fait un temps de printemps. Que de ruines! quelles séries de magasins fermés! A la place de la Concorde une des belles fontaines, des statues, des candelabres frappés par des boulets et entourés d'échafaudages. Mais l'obélisque est toujours intact et brave les siècles. Paris est plus tranquille que jamais. Il compte, dit- on, 300,000 âmes de moins. Derrière le vitrage d'une boutique de jouets un soldat prussien, emportant des pendules, de l'argenterie, des bouteilles. ‘Ah, monsieur! par quels temps avons-nous passé! Quelle guerre! Quel drame affreux et sanglant!’ - Et la petite pièce donc? Hein! qu'en dites-vous?

18 Février.

- Entendu un sermon de M. Bersier, chapelle Taitbout, sur la conversion de Corneille, où se trouvaient plusieurs observations neuves, particulièrement à propos des derniers évènements. Les Français se font sans cesse toutes sortes de reproches, mais ne s'amendent pas pour cela. Un beau matin, qu'elle aura encore une fois mis l'Europe en feu, on lui fera entendre raison une fois pour toutes. Elle subira le sort de la Pologne. L'Allemagne prendra plus encore; elle rendra la Flandre française à la Belgique et placera un lieutenant quelconque sur le trône d'une France amoindrie.

Si les journaux illustrés n'existaient pas, on ne se ferait pas une idée des nombreuses ruines que nous venons de visiter. Ce ne sont que décombres; les maisons étayées se soutiennent à peine. En passant dessous, on a peur que les ébranlements de la voiture ne les fassent écrouler et ne vous écrasent. Les Parisiens vont regarder cela les jours de fête. C'était Dimanche aujourd'hui, le temps était doux, toute la

bourgeoisie sur pied. Les jeunes garçons à culotte ressemblaient à des figures du temps de Cats, lorsque tous les âges, comme aujourd'hui toutes les conditions, s'habillaient de la même façon.

Il est midi, et la foule se presse devant le bureau de location du théâtre de la Gaieté, où la farce du roi Carotte est en pleine vogue. Le municipal de rigueur, métamorphosé en gardien de la paix, se tient là dans le but de maintenir l'intégrité de la queue. Un monsieur descend de voiture, son domestique s'apprête à baisser le marchepied; il se prépare à entrer dans la cloison à claire voie, lorsque le gardien de la paix[1)] fait un pas vers lui et lui demande poliment, si c'est pour aujourd'hui qu'il désire des places et lesquelles. Le gardien avance la tête et les réclame aussitôt au bureau. Le Monsieur à équipage ne les trouve pas à son gré. - ‘Alors pour demain?’ - Et c'est au gardien de la paix qu'il les paye, qui est assez fier pour refuser le pour boire que le Monsieur aux dehors aristocratiques croyait le but de sa prévenance. Pendant ce pourparler le public de la queue se trouvait arrêté, tandis que le privilégié avait eu son affaire en moins de cinq minutes. Et pourtant la France est une république!

M. habite un bel hôtel du faubourg St Honoré et redoute que le pétrole ne détruise sa demeure avec les valeurs qu'elle contient. Il porte donc 1,500,000 frcs en billets de banque chez sa soeur, rue de Lille, rue écartée et pour laquelle il n'y avait rien à craindre. Cependant la rue de Lille brûle presque toute entière quelques jours plus tard avec les 1,500,000 frcs, et l'hôtel du faubourg St Honoré reste intact.

‘Citoyenne, faut te lever, et lestement, car nous allons

1) Le sergent de ville a fait peau neuve. Le tricorne est remplacé par le képi à bande tricolore, et on le nomme désormais gardien de la paix (*rustbewaarder*). C'est donc qu'il y a des *rustverstoorders*, sans cela cette dénomination n'aurait pas de sens. Pour usage journalier elle est trop emphatique.

mettre le feu à ta maison.' La citoyenne était une pauvre dame infirme de 74 ans, malade de la goutte. Elle s'habille comme elle peut et trouve à peine le temps de se sauver, n'emportant de tout ce qu'elle possède que les vêtements qui la couvrent.

Mr. A. avait deux fils à l'armée de Versailles. Une bande de communards est venue faire une visite domiciliaire, sous prétexte d'armes cachées. C'étaient des armes qui faisaient partie d'un cabinet de curiosités. Elles ont été impitoyablement brisées ou emportées. En même temps on a examiné tous les papiers en présence du père qui redoutait beaucoup qu'on n'y trouvât des raisons pour le fusiller.

20 Février.

- Les commères de la dune, c'est à dire des femmes de Scheveningue, causant le soir, assises sur un tertre sablonneux, non loin de la plage, que prépare Artz pour le Salon, promet de devenir un tableau distingué. Le ton gris y est d'un excellent effet; les jeunes femmes sont groupées avec choix; leurs attitudes sont variées et naturelles, et le dessin m'en semble correct. Puis ce que j'aime surtout dans ce tableau, c'est qu'il y a beaucoup d'air et que le ciel est d'une grande profondeur, ensuite le fond, qui est la mer avec une légère teinte de soleil couchant, est charmant.

Jamais, malgré la situation de la France, jamais il ne s'est vendu autant de tableaux. Aussi les artistes se frottent-ils les mains de contentement, et quelques amateurs profitent de la hausse pour se défaire de leurs collections: Trétaigne, Paturle, Pereire, forcés peut-être aussi par des pertes d'argent. Des 64 tableaux de Trétaigne 40 ont rapporté un demi-million. La collection entière ne lui avait pas coûté 100,000 frcs. La vente au profit de l'aveugle Anastasi est montée jusqu' à 150,000 frcs. Quant aux curiosités, c'est la même chose. Elles se vendent à des prix fabuleux. Et ce n'est pas que l'article

s'exporte ou qu'il tombe entre les mains des brocanteurs. Oh non! ces objets restent pour la plupart à Paris et entrent dans les cabinets d'amateur.

Burgers avait, comme d'ordinaire, plusieurs tableaux sur le métier, tous gais, vifs, coquets; il ne saurait faire autrement. Celui qu'il destinait au Salon représentait une jeune paysanne de la Nord-Hollande, en chaise avec son fiancé, jetant des dragées aux passants, selon l'usage du pays. La vieille chaise laquée et peinturlurée se trouve au Musée de Cluny et a été payée, m'assura Burgers, je ne sais plus quel prix exorbitant, quelque chose comme 40,000 frcs. Son grand tableau: les femmes et les enfants, labourant les terres et faisant les semailles, à défaut de leurs maris, partis pour la guerre, n'était pas encore prêt. Un autre tableau commencé et qui respirait déjà un délicieux sentiment, représentait tout simplement une jeune fille en deuil devant son piano. Alexandre Dumas en avait dit: ‘C'est la religion de la musique, et le piano a l'air d'un petit autel.’ Il n'y a que les vrais artistes pour exprimer ainsi leur idée complète et donner un caractère et comme une âme à des objets inanimés et que les Français pour trouver des mots qui rendent d'une manière succincte et pittoresque l'idée qui leur est venue instinctivement.

Encore été voir des ruines. Rien de plus navrant que l'hôtel de ville. Comme l'édifice ne répondait aucunement à sa destination, ce n'est pas une perte de ce côté là. Les bureaux étaient mal commodes et tellement obscurs qu'il fallait y travailler souvent au gaz. Maintenant c'est une espèce de château de Heidelberg nettoyé. La Salle des pas perdus au Palais de Justice n'existe plus. Elle était en réparation depuis longtemps, et de fortes solives étayaient le plafond. Lorsque le feu y fut mis, ces solives se sont nécessairement enflammées et la voûte s'est effondrée avec fracas, entraînant les murs latéraux. Les bureaux de la police, la demeure du préfet, etc., tout

cela a été détruit également. De la sorte messieurs les communards ont passé leur éponge de feu sur un passé plus ou moins désagréable et compromettant. Par un hasard tout à fait providentiel la Ste Chapelle, enclavée dans cette conflagration, est restée intacte. Les bijoux supportent le feu. La rue de Lille avec le Conseil d'Etat et la Légion d'Honneur n'est qu'un long récit d'horreurs, mais partout l'homme s'occupe de reconstruire sa fourmilière dévastée. Sur tous ces édifices incendiés se lisent les mots de: ‘liberté, égalité, fraternité; quelle farce! La rue Royale aussi est en pleine reconstruction, et l'on s'étonne que tout cela se relève si vite.

Dans le salon du dentiste Evans. Il est deux heures. Une dame à une autre dame:

‘Dites-moi, Madame! je vous prie, quand est-ce que vous comptez être admise dans le cabinet du docteur? Je suis ici depuis neuf heures du matin.’

- ‘Oh, Madame! tout à l'heure, car j'ai corrompu son domestique.’

- ‘Eh moi donc, Madame! Mais, hélas! nous sommes toutes égales devant la corruption.’

Un homme de la bourgeoisie et puis encore une femme se trouvent avec moi dans la chambre d'attente du dr. R. Jétais entré le dernier. Après un quart-d'heure le tour de la femme arrive. Tout-à-coup l'homme, resté seul avec moi, prend la parole et m'offre de me céder le sien, ce que j'accepte avec empressement. Nature - il faut le dire - exceptionellement complaisante. Du reste je suis encore à me demander quelle raison a pu porter cet individu à user de prévenance envers moi.

21 Février.

- Nous sommes allés voir la nouvelle pièce de M. Sardou, Rabagas. Elle pétille d'esprit. Il y a de fortes vérités dont personne d'ailleurs ne profitera et des mots vraiment profonds. C'est une satire sanglante contre les révolution-

naires, le règne des avocats, des intrigants et des faiseurs politiques. Le prince de Monaco est un peu artiste, homme de goût et bon enfant. L'avocat Rabagas suscite contre lui une opposition violente, qui aboutit à l'émeute et vise à la révolution, jusqu'à ce que le prince met fin à tout ce tapage, en invitant le démagogue à venir prendre la direction de son cabinet. Le remède est héroïque et le trait fort original. Il est inconcevable qu'un auteur, qui écrit des pièces d'une telle portée, n'y regarde pas à deux fois avant de se livrer quelquefois à des élucubrations d'un burlesque douteux et de faire du comique à froid et encore du comique éminemment contestable. Ce qui est surtout drôle, c'est d'entendre les Français applaudir à outrance aux impertinences que M. Sardou leur fait avaler et dont la dernière n'est pas la moins forte. Quand on est placé loin de la scène ou que la vue est interceptée par des messieurs, qui se permettent de lire l'entr'acte pendant que les acteurs sont en scène et par des dames, surchargées d'édifices d'un style plus ou moins chevelu et fleuri, on perd bien des choses et on jouit bien moins à son aise de la représentation. Rabagas est tout-à-fait. Robert Macaire avocat, mais je me demande où un acteur comme celui qui faisait le prince a observé et étudié les formes distinguées et le ton parfait de grand seigneur, l'aisance et la simplicité qui donnaient au personnage l'air d'un homme du meilleur monde.

Presque toutes les femmes s'habillent en deuil. Est-ce pour celles qui n'ont pas à pleurer un des leurs une manière de faire du patriotisme? Et comment, si ce sont des manifestations réelles de la douleur, leur est-il possible d'aller rire et s'amuser à des bêtises comme celle du roi Carotte?

Une des nouveautés qui fait courir Paris, c'est bien celle-là une pièce non pas précisement allégorique, mais pièce à allusions. Comme mise en scène c'est splendide, mais on aurait mille fois mieux fait de mettre l'argent que cette mauvaise

oeuvre a coûté sur l'autel de la patrie en déroute. D'abord cela n'a pas le sens commun, puis c'est toujours l'éloge du vice, enfin la plaisanterie est infiniment trop longtemps soutenue, plaisanterie de cinq heures!

Figurez-vous un souverain bon enfant, entouré d'un ministère de ganaches, qui est détrôné par un gnôme potager, le roi Carotte. La pièce finit par la restauration de Fridolin. Le raisonnement de l'hôtelier sur la révolution est excellent. Le ministre de la guerre est une délicieuse caricature. Il porte des décorations jusque sur le dos, des flacons d'essences dans les épaulettes, une brosse sur son chapeau, un pince-nez, un petit miroir pour la barbe. Puis il y a plusieurs détails, très-piquants et très-justes, mais le public reste impassible; ce public, toujours si fin et si dressé aux jeux de mots, aux équivoques, aux allusions, semble ne pas compendre ou ne pas faire attention aux intentions les moins subtiles et voilées, de peur de rixes sans doute. En général, le public écoute cette pièce saugrenue d'une façon assez morne et sans nul entrain. Aussi est-elle d'un burlesque un peu fané et médiocrement amusant. Les insectes et leur ballet entomologique y jouent leur rôle ordinaire, des scarabées et des papillons à quatre pattes qui marchent et dansent sur leurs pieds de derrière, avouez qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour se prêter à ces métamorphoses inhabiles et coûteuses, et le public a déja fait preuve depuis trop longtemps d'une indulgence peu justifiable. Le tableau des singes est assez cocasse, mais tout cela dure trop longtemps. Il y en a un autre, qui se passe - devinez! - à Pompéi. Il y a un empâtement de couleur locale indescriptible; rien n'y manque; on ne vous fait grâce d'aucun détail, ce sont des fresques qui marchent. En général la peinture décorative et le changement à vue ont atteint en France une perfection dont on ne se fait pas une idée. Néanmoins il faut plaindre le peuple qui dépense tout cet art pour des mi-

sères, car il faut bien le dire, hélas! les chefs-d'oeuvre n'iraient plus, quand même il s'en produirait. Les fées, il est vrai, n'ont pas le sens commun, et ne doivent peut-être pas en avoir, mais ce qui manque aux extravagances d'aujourd'hui, c'est la naïveté et l'innocence, et c'est pourquoi elles sont insupportables et d'un faux goût révoltant. Puis comme spectacle elles prennent un temps infini, et comme l'esprit en est bien vîte rassasié, elles lassent bientôt, et on rentre harrassé de tout ce fracas, ce luxe, cet éblouissement, où l'intelligence n'est pour rien. Puis encore ces pièces ne marchent pas, et les entr'actes sont interminables, de sorte que les stalles ont l'air d'un cabinet de lecture. En Allemagne le public jouit d'une représentation dramatique comme d'un plaisir essentiellement littéraire, il est tout à son oeuvre et rentre de bonne heure, après s'être délecté pendant quelque temps dans quelque création qui charme et récrée.

II.
De Paris à Gênes.

24 Février.

- Nous partons pour Lyon à 11 heures. Le train passe près de Blaise-bas par deux immenses tunnels. A Dyon on vous sert un excellent dîner qui s'emboîte ingénieusement dans la demi-heure que l'administration accorde aux voyageurs. Le ‘versez!’ des garçons coïncide avec l'‘en voiture’ des conducteurs. Après Dyon le train accélère sa marche, et à 10 heures on est à Lyon. Nous descendons à l'hôtel Colet et reprenons le chemin de fer pour Marseille le lendemain à 7 h. et demie.

A Dyon je m'étais trouvé assis tout près d'une famille danoise. Surpris d'entendre parler cette langue, je me hasardai à dire un mot au jeune homme à côté de moi, ce qui en général n'est guère dans mes habitudes, et lui dis quelque chose de gracieux à propos de son pays. Mais je fus tout de suite puni de mes avances, car c'est à peine si je reçus une réponse et mon Danois prit même tellement peur de moi, qu'au lieu de me demander tout bonnement un plat, qui se trouvait dans ma proximité immédiate, il se leva afin d'y atteindre. Il faut qu'il ait été bien grand seigneur pour résister à mes paroles, car pour moi je dois avouer que dans le cas contraire je me serais laissé prendre au compliment, mais d'ordinaire les très-hautes classes ont le sentiment patriotique peu développé. De la part d'un Danois cette contenance me surprit

cependant infiniment plus que de celle d'un individu de toute autre nationalité.

25 Février.

- Le chemin de fer côtoie le Rhône jusqu'à Tarascon. On achète du nougat à Montélimart; c'est là aussi que nous distinguons le premier arbuste en feuilles. Du reste toujours de la pluie, un ciel gris, un brouillard épais. A mon avis cela vaut toujours mieux que le plus irréprochable azur, accompagné d'un mistral bien conditionné, dont en cette saison un beau soleil est un signe fatal. Après Avignon le pays devient montueux et à Tarascon on commence à apercevoir la Méditerranée, mais blême et non de ce bleu profond, orné de flocons légers, qui me fait toujours frémir. J'aime mieux l'air tiède et lourd d'aujourd'hui. Quelques instants après avoir passé par un tunnel de six minutes, nous nous trouvons à Marseille et descendons à l'hôtel du Louvre et de la Paix, un bel hôtel, ouvert depuis 1863. On me dit qu'à Marseille se fabrique cet excellent savon de Castille dont je me sers toujours et ces détestables allumettes de cire, que j'abhorre. Il est 4 h. et demie. Nous faisons une course au port le long du Cours et de la colline Napoléon qui depuis Sédan s'appelle le Cours et la colline Pierre Puget. Sur la colline où l'on monte par un sentier en colimaçon à pente très-douce, plantée d'evergreens, se trouvait le buste de l'empereur, mais on l'avait défiguré. Au sommet toute la ville s'étend à vos pieds, malheureusement la brume empêchait de distinguer et de s'orienter dans ce vaste panorama. Nous revenons, en passant devant l'hôtel de la préfecture, qui a beaucoup souffert par les obus. Comme c'était le Dimanche toute la bourgeoisie était sur pied. Il paraît que les femmes de cette classe aiment assez les couleurs vives, et on reconnait tout de suite le type méridional. Le temps était opiniâtrement à la pluie, aussi que de bossus sur les trottoirs!

26 Février.

- Il fait beau temps, un temps d'octobre. Nous quittons le bel et médiocre hôtel du Louvre et de la Paix et partons pour Nice, à huit heures. A Toulon le charmant mistral périodique de ces lieux bénis du ciel vient nous serrer la gorge. Il va nous accompagner. Malgré le soleil on n'éprouve aucune envie de mettre bas son pardessus d'hiver. Pauvres malades, dont ce vent ronge la poitrine, au lieu de la caresser! Si le train est un train exprès, c'est qu'il est expressément lent. A tout moment des arrêts de dix minutes, dont l'administration ne semble tenir aucun compte et qui durent jusqu'à ce que le train, venant du côté opposé, consente à paraître. Quoique pourtant ce soit un train lent, il n'y a que des premières. Nous avons l'avantage de rester seuls pendant tout le trajet et de ne pas être ennuyés par des cochers sentant l'ail, des soldats fumeurs et des marins goudronnés, qui sentent encore plus mauvais que leur tabac. En traversant le pâté des montagnes de l'Estrelle, on passe par des tunnels et des ouvrages de maçonnerie, qui n'en finissent pas, jusqu'à ce qu'on se trouve à un endroit très-peu poétique, c'est à dire à Cannes. Cannes est un roman moderne, avec des maisons blanches ou couleur tourterelle et des stores beurre frais ou vert fade, entourées d'oliviers gris, ces vieillards-nés de la végétation, prêtres du temple de l'hiver. Ces maisons, adossées contre le versant de la colline, de manière à former amphithéâtre, rôtissent au grand soleil. L'olivier est leur unique et maigre ombrage, et des pensions bourgeoises se cachent sous l'aspect de châteaux roses crénelés. Cannes est véritablement fort laid et fort épicier. Si Cannes n'existait pas, il y aurait là une jolie scènerie de montagnes d'un ton chaud, couvertes de bosquets d'un vert pâle, et la rangée des Alpes Maritimes, resûtue de neige dans le fond. Maintenant tout cela est perdu, gâté.

A Antibes on passe à côté du pont brisé au bord de la

mer. Par bonheur il n'y a plus de transbordement, car on vient de construire un pont provisoire.

Arrivés à Nice à trois heures et demie nous montons au troisième de l'hôtel de France. Nice s'est énormément agrandie depuis quatorze ans que nous n'y sommes revenus. Au bois de Boulogne il n'y a qu'un seul cèdre du Liban, et quel cèdre! Malgré la guerre il est toujours debout, de même que l'obélisque, et dans le temps il a fait courir tout Paris. Pareillement il n'y avait alors ici qu'un unique palmier que les étrangers étaient admis à admirer dans je ne sais plus quel jardin. Maintenant il y en a toute une allée, et le quai du Paillon en est bordé.

Je lis dans un journal qu'on a sifflé à une représentation de Rabagas. Les siffleurs ont été poliment invités à aller se promener sur le boulevard. Mais ceci prouve que les spectateurs n'applaudissent pas tous et que ce procès, fait régulièrement tous les soirs à la France, est désagréable à une certaine minorité. Aussi M. Sardou a-t-il charpenté une oeuvre bien risquée, et quelques-uns de ses travaux littéraires antérieurs ne sont-ils pas parfois en désaccord avec les principes dont il se fait le préconiseur dans sa nouvelle comédie? On se demande peut-être, quand donc ses yeux se sont-ils ouverts devant certaines grandes vérités et devant les causes qui ont perdu et perdent encore la France? N'est-il pas un peu un prophète du lendemain et Philinte ne pourrait-il pas lui demander avec quelque raison ce qui lui donne le droit d'être seul sage à ses yeux?

27 Février.

- Soleil radieux, mais onze heures sonnent à la pendule, et à ce moment même le vent du nord-est se lève sur la vague qui frémit. La chaleur de Nice est plutôt une chaleur du soleil qu'une chaleur de l'atmosphère. Le soleil disparaîtrait qu'on aurait froid tout de suite. C'est donc une chaleur un peu factice. Dès que le soleil cesse de luire, la température de la saison

resaisit son empire et se venge sur les pauvres humains, qui se risquent fort à ne pas mettre tout de suite leur pardessus, en rentrant chez eux. Bien souvent les appartements sont des espèces de caves, et l'on fera bien de reprendre incontinent ses vêtements d'hiver, en sentant le frisson qui vous gagne. L'air n'est pas du tout imprégné de printemps, et le vent empoisonne cette nature échauffée et échauffante comme le mal, pénétrant l'essence humaine.

La grotte de St.-André était autrefois un charmant trou agreste, d'où sortait une source aux parois tapissées de capillaires. Une troupe de petits gamins égrillards vous accompagnait, et c'était un joli but de promenade en voiture, qui prenait à peine deux heures. Aujourd'hui ce n'est plus cela. Un certain M. Percepied, qui aurait dû s'appeler M. Percepierre, a fait la découverte d'une autre source, non loin de là, qui se perdait derrière ces parois et reparaîssait près du château qu'elle inondait quelquefois et avait la propriété d'incruster les objets, exposés au courant de ses eaux, et aussitôt l'industrie et l'exploitation à l'oeuvre. On fait des sentiers, on construit une fabrique et des magasins, on achète des moules, on perce la paroi de la grotte pour laisser s'échapper la surabondance des eaux et débarrasser le château. Cela fait, on barricade la source. ‘Un franc, s'il vous plait!’ Des gnômes sortent de tous côtés du taillis tout comme dans un ballet, seulement comme il y a toujours de nombreuses sociétés, ils se divisent pour régner et un des leurs s'acharne après vous et s'attache à vos pas. A la grotte, voici un grand escogriffe, qui porte une casquette sur laquelle est écrit le mot de ‘Guide’ et qui s'empresse de vous faire entrer et de vous conduire dans la grotte même, où la pauvre nayade aux abois et sans cesse inquiétée vous mouille horriblement. La grotte est formée par une arche assez basse, sous laquelle passe un joli torrent, où l'eau de la source incrustante lance maintenant son sur-

croît par le trou pratiqué dans la paroi. C'est laid, parce que c'est artificiel et que cela rompt la grâce des lignes. Cette source tarit toujours au mois d'Aout; ‘sans cela, comme nous serions riches!’ disent les entrepreneurs. On veut sortir; ‘un franc encore, s'il vous plait!’ On reprend le chemin du château, où la voiture est restée à vous attendre, et le petit bonhomme qui vous a conduit vous offre gracieusement une branche de capillaire. Au fond j'aime mieux cela; aussi ne faiton pas la moue pour glisser quelques sous dans sa petite main.

28 Février.

- Tour à Ville-Franche, 2½ heures. La nouvelle route longe la mer. Elle est large et merveilleuse, à cause du panorama de Nice. Ces centaines de villas blanches sur lesquelles darde le soleil forment des points lumineux sur ce fond blafard sans profondeur, formé par la couleur des oliviers et des terrains qui s'y marient à s'y méprendre. Cela est d'un grandiose fort laid de couleur, mais la disposition des masses et des lignes est belle. Puis la bise, qui souffle désagréablement pendant que le soleil du midi vous brûle, gâte cette nature et vous agace. Pauvres poitrinaires, comme ce désaccord doit vous faire souffrir et avancer votre fin! Le premier médecin qui a imaginé de se débarrasser ainsi de ses malades, fut un fameux assassin. Et le monde se laisse prendre année par année et malgré les résultats les plus frappants à cette fausse réputation d'un climat si contraire à l'espèce de malades qu'on y envoie. D'autre part la société de Nice est d'ordinaire délicieuse. Il paraît que la fatalité qui poursuit sans cesse notre pauvre humanité n'a pas d'accès dans ces lieux fortunés. Nice est la féerie de la vie. Les riches toilettes, les beaux équipages, les bals éblouissants, les magasins qui viennent au-devant de tous les raffinements - mais pas de libraires - font tourner la tête au nouvel arrivant, qui se plaira d'autant plus ici qu'il a plus d'argent dans ses poches. Demain nous fuyons cette

localité poudreuse et torréfiée. En attendant Nice devient peu à peu grande ville, trop grande pour ses propres intérêts, si les spéculateurs et les entrepreneurs n'y prennent garde. Le faubourg de Carabacel a pris d'immenses proportions; de belles et larges rues viennent d'être percées, et on y trouve d'aussi beaux magasins qu'à Paris, des magasins cosmopolites d'un luxe inoui.

A Nice on croit devoir se permettre la volupté de déposer ses habillements d'hiver. A merveille, si l'on obtenait en même temps par là le droit de se déshabiller à chaque coin de rue, car Nice c'est l'automne et l'été tout à la fois. On est brûlé sur le quai, glacé au tournant de la rue. L'automne c'est le vent, la bise, le mistral, comme vous voulez; l'été c'est le soleil. Il en est qui se font accroire que l'un corrige l'autre. La vérité est que la transpiration se fige sur la peau et que l'adage: ‘prends ton manteau, quand il fait beau,’ vaut tout son prix. Car défiez-vous des demi-saisons, avant qu' Avril ait sonné, ainsi que des couchers de soleil qui enrhûment et enfièvrent le pauvre étranger qui n'a pas encore appris à compter avec la perfidie du climat et éprouve que la température de Nice est entièrement artificielle. J'entends par là que c'en est une qu'on peut dire artificielle, où le thermomètre intervient et revendique ses droits par un vent périodique qui couvre la ville et les bois d'alentour d'une cendre monotone.

29 Février.

- A 12½ heures partis pour Mentone dans une grande voiture à quatre chevaux que nous avons dû louer jusqu'à San-Rémo, à cause d'un effondrement, survenu au chemin de fer. On monte pendant deux heures pour redescendre pendant deux autres heures. D'un côté un panorama de montagnes grises et peu aimables; de l'autre la mer du bleu le plus tendre. Le monde à vos pieds fait de plus en plus l'effet d'une carte de géographie, mais la distance et les échancrures

de la côte rendent cet effet tout à fait magique. Avant la Turbie, c'est St. Jean et Villefranche; après St. Jean et Villefranche, c'est Monaco, trois charmants joujoux, perchés sur des promontoires. A la Turbie on est parvenu au sommet de la montée; on descend vers Roquebrune et Mentone, où nous aurions dû arriver à quatre heures, mais comme le cheval avait été empêché de satisfaire certain besoin de la nature, inférieure, il lui prit une vapeur, ce qui nous retarda de trois quarts d'heure. Et le cocher de répéter: 'en trè minoute!' Il était tout en sueur. Mentone est une jolie localité, un peu ennuyeuse, encaissée dans des bois de citronniers et d'oliviers. C'est moins gothique, moins encombré, moins cimetière que Cannes, c'est plus village et villa que Nice; c'est bien plus joli, plus ombragé; les vergers de citronniers y sont plus riches et les bois d'oliviers, qui, vus d'en haut, ressemblent à une toison, plus touffus. La journée était celle d'un beau jour d'hiver. Les chaleurs exclusives de Nice avaient totalement disparu, le thermomètre était tout simplement celui du mois, et le vent qui tint bon jusque dans la plaine était vif et piquant. Beaucoup de platanes le long des promenades et des routes.

'Pourquoi donc,' observe mon jardinier, 'monsieur parlet-il constamment de platanes? C'est plantanes, qu'il faut dire, puisqu'on les plante.' - Evidemment!

1 Mars.

- Après une bonne nuit, passée à Mentone, et avoir payé un modeste déjeûner frs 8 à l'hôtel Victoria, où le pain noir se paye extra frs 0.50, notre voiture nous emporta comme le vent le long des méandres du chemin de la Corniche. Le ciel est un peu couvert, le soleil pâle, le vent toujours aigu, mais tout d'un coup, à Bordighera, il s'attiédit. Les beautés du chemin ont cessé aussi. Toujours la mer bleue à droite et d'arides rochers à gauche; en plusieurs endroits des

carrières, qui fournissent, je crois, la pierre que nous désignons d'ordinaire par le nom populaire de hard-, Harz-, ou haardsteen. Les montagnes reculent et bientôt apparaît comme une autre Mentone, mais plus jeune, le frais bouquet, qui porte le nom de San Remo. Nous arrivons à la gare à 11½ h. - notre voiture est congédiée - et prenons nos billets pour Gênes. Pauvres, quoique célèbres palmiers, destinés à un dépouillement annuel pour la fête des Rameaux, il leur manque leurs habitants, le singe, le boa, le perroquet et les cris des bêtes fauves et des aras châtoyants! Nous voyageons avec un comte Napolitain qui a pris le croup à Nice. J'étais en train de faire comme lui, mais je me suis sauvé à temps. La voie ferrée est toute neuve, il manque même encore le bout depuis Mentone jusqu'à la forteresse de Ventimille, puis des stations provisoires, des haltes interminables et d'interminables et architracassants tunnels. Le train va encore avec une lenteur pitoyable, longeant le bord lisse de la plage, qui présente toujours le même spectacle d'une mer sereine et limpide et vis à vis des montagnes, des vallons, qui entrent dans les terres en queue d'hirondelle, avec leurs villas blanches, leurs vergers aux fruits d'oranger et un torrent desséché qui trouvera son lit de cailloux tout préparé à la fonte des neiges et quand les pluies commenceront.

Savone, où nous arrivons ensuite, est une ville assez considérable. De Savone le trajet se fait pour les deux tiers dans l'obscurité; on a l'air de taupes passives. Comme tous les trains italiens, me dit-on, sont d'une lenteur proverbiale et une fois arrêtés, peuvent à peine se résoudre à se remettre en marche, nous ne sommes à Gênes, hôtel Feder, qu'une heure trop tard, c'est à dire à 7½ h.

Avis important. Ne jamais prendre le chemin de fer de Nice à Gênes, mais louer une voiture jusqu'à Savone et coucher à Mentone et à San-Remo ou bien seulement à ce

dernier endroit, où il y a de très-bons hôtels, puisque c'est une station d'hiver pour les poitrinaires. Maintenant qu'on ne voyage plus que pour affaires ou pour faire des résidences de santé ou de récréation, que l'instruction est devenue un bien public et que les livres et les photographies viennent vous trouver à domicile, les vrais amateurs, les voyageurs observateurs et artistes déplorent la perte du pittoresque, du remarquable et du particulier et sont friands de quelques belles journées que leur offre la route de la Corniche, occasion nullement à négliger.

III.
Gênes.

2 Mars.

- Il pleut. - Ciel gris. - Air doux. - Rues sales. - Vue maussade sur des bâtiments sans physionomie. En regardant sur la place par-dessus les toits, je me croirais à Amsterdam. Passé San-Remo, on retrouve peu à peu le climat de la Hollande; nulle différence. Le pain est fade ici; comme correctif on lui donne un petit goût acidulé, qui est détestable.

Les tableaux des peintres, qui ont parcouru l'Italie, offrent souvent des aspects comme Gênes en présente à chaque pas: des amoncellements de tout ce qui est sordide et vieux, merveilleusement mêlé, des murailles, couvertes de cette certaine couleur grise et sépulcrale de cendres et d'ossemens. Les palais seraient peut-être magnifiques, s'ils étaient situés dans une rue large et spacieuse ou sur une place publique, mais il faut se donner le torticolis, pour en voir les façades qui ne se présentent jamais que dans le plus pénible raccoursi, où toutes les proportions, tous les ornements, se perdent entièrement. La ‘via nuova’, que je parcourus ce matin, n'est qu'un passage étroit; il y a des arcades soutenues par d'énormes piliers dont le délabrement prouve que la faux du temps vaut mieux que la pioche de l'homme. Les églises sont des églises romanes et byzantines gâtées, modernisées, enjolivées, décorées dans le goût clérical le plus dégoûtant. La cathédrale zébrée, de même que l'église St.-Etienne et l'église St.-Mathieu, sont

très-anciennes. Le dehors trahit leur âge, mais à l'intérieur le tapissier-décorateur a pris soin d'escamoter ce titre à la vénération publique. St.-Etienne était révoltant, seulement les dorures de l'Annonciation font avec les tableaux un ensemble tolérable, et les immenses colonnes blanc et rouge sont magnifiques. Puis aussi l'église est plus moderne, mais j'ai pitié des autres monuments vraiment massacrés.

Dans la cathédrale, dédiée à St.-Laurent, il y a la chapelle de St.-Jean Baptiste, où les femmes maudites en Hérodiade n'ont pas le droit d'entrer. Le suisse me montra derrière l'autel la châsse en marbre où se trouvaient enfermées à Césarée les reliques du Précurseur avec la fameuse châsse posée dessus; une autre châsse plus nouvelle, en argent, confectionnée à Gênes, se trouve au- dessus du catafalque. Dans la même église se conserve aussi un plat, fait d'une seule émeraude, nommé *il sacro catino*, que la tradition rapporte avoir été donné en cadeau au roi Salomon par la reine de Séba. Plus tard ce même vase, sur lequel fut présenté l'agneau pascal, reparaît à la sainte cène. Plus tard encore il reparaît à Césarée d'où les Gênois vainqueurs, réunis aux Pisans, l'emportèrent; les Pisans le leur cédèrent contre tout le reste du butin. Une fois l'année il était exposé aux yeux des fidèles. Les Français l'emportèrent en 1809, et il resta à Paris jusqu'en 1815, époque, à laquelle les Français le réintégrèrent à Gênes. Malheureusement ce voyage fut fatal au St. Graal. Il se cassa en route et prouva par-là être composé tout simplement de verre et n'avoir plus qu'une valeur fictive et cléricale.

Dans l'église de St.-Matthieu, où tous les Doria sont enterrés, est suspendue l'épée du grand amiral, une vraie épée de Damoclès. Dans ces églises l'obscurité et le silence sont complets; on sent qu'on est dans le pays des âmes, où les corps ne comptent plus. Les chaises des Chanoines sont d'une belle sculpture, mais c'est surtout le travail de marqueterie qui est

admirable et d'une parfaite conservation. Malheureusement l'obscurité qui régnait autour de nous en défendait une inspection convenable. Après que le suisse nous eut montré toutes ces belles choses, il me fourra dans la main une adresse d'objets en filigrane. Ou bien, comme certains choristes, cet individu dîne de l'autel et soupe du théâtre, ou bien c'est quelque industriel, qui fait de lui son postillon et spécule par son entremise sur les visiteurs du dôme. L'odeur générale de Gênes est celle d'un immense magasin de friperie. Que le malade se garde d'entrer dans les églises, les musées et les palais! Dans la rue le soleil vous brûle, ces vastes caves vous glacent; il y trouverait la mort. Les voitures de place sont excellentes: on les paye deux francs l'heure.

Eté à Carlo Felice. En Italie le théâtre n'est pas cher. Je payai cinq francs une stalle, où l'on est même trop commodément assis, mais le voyageur est très-surpris de la coutume, qui existe dans ce pays, de vous faire payer encore une entrée extra, à raison de frs. 2,75, sans quoi on est privé du droit de parvenir à la place qu'on a louée et payée. C'est donc une stalle à deux temps et qui vous revient en fin de compte à 7 fr. 75 c. Les chanteurs étaient excellents et comme de rigueur la pièce n'avait pas le sens commun. Ces soufflets donnés à l'art musical qu'on appelle grands opéras me révoltent pres que toujours, et je m'ennuyai à périr. Il faut dire que j'étais venu surtout pour la salle, qui est immense. Elle ressemble à ‘Her Majesty's Theatre’ à Londres et est d'une ornementation sobre et sévère, rien d'élégant. Dans les loges, les dames s'asseyent le dos tourné à la scène; aussi ne viennent-elles pas pour écouter. L'orchestre de même était supérieur. Pour moi la représentation se résuma dans la contemplation de la jeune fille, qui tenait le piano: un type de pureté, de simplicité, de modestie, et quel jeu délicieux! J'aimais à la suivre dans tous ses mouvements, dans ceux de ses jolis doigts, dans les re-

gards distraits qu'elle laissait errer autour d'elle. Cependant je me sauvai après le deuxième acte, j'en avais assez vu, trop entendu, et j'espère de tout mon coeur que ce peau-rouge ait encore obtenu la main de la fille du gouverneur, laquelle ne voulait pas du tout de l'amant que son père lui octroyait. Le drôle pour cela ne se tint pas pour battu et vint la nuit l'enlever, accompagné de tous les choristes. Par bonheur, la donzelle, vaguement sur ses gardes, ne s'était pas couchée cette nuit là. Quel vacarme! puisse-t-elle avoir été heureuse avec son Ioway dans son wigwam!

Dimanche 3 Mars.

- Grand soleil. Dans les rues Neuves et Balbi affluence considérable de monde en habits de dimanche. On me dit que cette foule allait entendre la musique sur la place de la poste. Je le veux bien, mais elle m'empêche de faire un pas et les badauds s'arrêtent dans la rue, causant, fumant, s'occupant à ne rien faire, tout à fait comme s'ils étaient au cercle. Comme je viens de le dire, les rues sont étroites, on ne voit guère le ciel. Le pavé en dalles est égal, propre et commode. Rien n'est plus comfortable. Tout le monde a l'air de s'y croire chez soi. Nous entrons dans différents palais; toujours un vestibule avec de mauvaises fresques, suivi d'une cour avec des colonnes très-élégantes, quelquefois une fontaine au fond; la plupart de ces palais sont négligés ou ont changé de destination; maintenant ce sont des restaurants, des cafés, des entrepôts ou des boutiques. Un de ceux pourtant où je fis quelques pas, était magnifique et parfaitement soigné. Toujours la construction observe la plus stricte symétrie. Le palais Palavicini est en réparation. La galerie et celle du palais Balbi seront réunies, de sorte que je ne pus voir que le grand escalier de ce dernier palais. La galerie ne sera visible que dans un mois, ce qui m'était parfaitement égal, et je dus en faire mon deuil. Je tâchai de me consoler au palais Rosso

(Brignoles) devant un grand nombre d'ennuyeux tableaux, dont quelques-uns d'une grande valeur et d'un mérite incontestable. La perle de la collection est sans contredit le St.-Sébastien du Guide. La longue suite d'appartements, où ces tableaux sont exposés, est remarquable pour son propre compte. Quelle richesse! Toujours des plafonds peints en fresque fade et pâle; mais n'importe! Des parquets incrustés en marbres de différentes couleurs, des tables en agathe, des candélabres en bois doré aux quatre coins, des glaces de Venise à cadres ciselés. Tout cela est lourd, je le veux bien, mais merveilleusement exécuté, plein de caractère et d'une conservation parfaite. Il est vrai que les portes et les fenêtres jurent un peu avec tout ceci. Le palais Balbi est habité par la famille Durazzo, dont l'avenir repose sur un seul fils, qui a vingt-deux ans, ‘ancor tutto fanciullo’, me dit le concierge. Avec lui la famille Brignolles va être éteinte. Le dernier marquis, ambassadeur à la cour de France, n'avait que deux filles, dont l'une, qui a épousé le comte Galieri, habite Paris. C'est à elle qu' appartient le palais.

Nous montâmes à la coupole de S. Maria de Carignan. Le temple est sans paravent grec, autrement dit péristyle, comme celui derrière lequel l'église de l'Annonciation se trouve escamotée. Sous le dôme se trouvent quatre statues, qui sont estimées et estimables. Mais rien n'égale la beauté et la grandeur du panorama, lorsqu'on est enfin parvenu au faîte du dôme, que l'air est pur et le soleil resplendissant comme aujourd'hui. D'un côté la mer, de l'autre la disposition grandiose des montagnes, et la ville grise avec ses habitations immenses que l'on aperçoit dans les intervalles, gisant à ses pieds. Elle semblait déserte. Nul mouvement de personnes. A cause du dimanche les cloches sonnaient à grandes volées et leurs sons se perdaient, se dispersaient dans l'air. De retour dans l'église, j'y fus reçu par un nasillardement affreux, qui partait de derrière l'autel. J'espère, dis-

je, que le bon Dieu n'écoute pas. Puis je glissai vingt sous dans la main du gredin qui nous avait ouvert la porte de l'escalier du dôme et à qui certainement je n'aurais confié, ni ma fille, ni ma bourse. Nous retournâmes chez nous par le pont de Carignan et par un dédale de rues tranquilles, fraîches, curieuses. Gênes a ceci de particulier que dans les hôtels les appartements du troisième sont plus estimés que ceux du second et ceux du second que ceux du premier et partant se payent plus cher. Ceci est à cause de la vue. Il est essentiel qu'elle domine les toits et plonge sur la mer et sur le port. Aussi les jardins des palais se trouvent sur les toits, qui sont plats et où on apporte de la terre. En regardant jusqu' au faîte, on distingue de grands orangers sur les plateformes et sur la balustrade des balcons. Si le vent ou quelque accident les fait tomber dans la rue, alors celui qui passe au dessous est perdu. Y en a-t-il des exemples? Il me semble qu'il le faut bien.

Une impression que l'on éprouve généralement à Gênes c'est celle de ne pas se croire dans la rue, lorsque cependant on vient bien réellement de tirer sa porte. Cette illusion est produite par l'étroitesse de la rue, l'espèce de lumière locale, la voix répercutée contre les parois, arrêtée par le dallage. On se croit chez soi, on a l'air de recevoir du monde et de jouer dans quelque pièce de théâtre devant un public, composé de passants. Les petites places, ménagées dans un confluent de rues, brisent l'alignement et doivent d'ailleurs séduire, il me semble, les habitants à donner leurs bals et soirées tout bonnement devant la porte, où l'on danserait bien mieux que dans ces caves malsaines, où les Gênois passent leur vie, privés d'air et de soleil.

Lundi 4 Mars.

- Eté voir la villa Pallavicini, une curiosité que tout le monde va visiter. Elle est à Pegli, village à une heure et quart de la ville, en voiture. Figurez-vous un

roc nu, très-bien exposé, ayant la vue sur la ville, les montagnes et la mer, contre lequel un homme d'une fortune colossale imagina faire construire un lieu de plaisance. Il y bâtit un petit palais, y apporta du terreau par brouettées, fit venir des pins du Nord, etc. et fit construire par deux habiles architectes horticulteurs, père et fils, des jardins délicieux, de charmants labyrinthes, des sentiers ombragés, assez bien défendus contre les mauvais vents qui soufflent ici du mois de décembre jusqu'en juin. Pourvu que le propriétaire s'en fût tenu là! Mais il s'est lancé dans des enfantillages qui font songer à Schwetzingen et à Broek. Après que le voyageur s'est écrié d'admiration sur la terrasse en marbre de l'habitation, il descend et commence sa promenade le long d'une allée d'orangers assez pauvres et arrive à toutes sortes de fantaisies qui ne sont pour lui que des lieux de repère, un essai d'art pompéïen, un antre rustique, grossièrement peint, puis nous touchons à une imitation de vieux château, d'où l'on jouit d'une vue magnifique, puis à la tombe d'un vieux guerrier qui n'a jamais existé. Tout cela cependant est assez bien exécuté. Ce qui est véritablement beau et très-beau, c'est la grotte artificielle. Elle est si bien imitée que c'est à s'y méprendre, et les effets de la lumière sont admirablement observés et tout-à-fait fascinateurs. Une eau y pénètre, car il fallait bien de l'eau pour l'embellissement et l'arrosage de ces jardins, il a fallu qu'elle y fût amenée à grands frais et forme une charmante cascade qui nourrit ce qu'on appelle le lac. Un bateau vous prend, et, en sortant de la grotte, on reçoit une impression vraiment féerique. Le lac, bordé du plus vert gazon anglais, s'étend tout à coup devant vous, replié en lignes gracieuses et ondoyantes. Malheureusement il fallait ici la simplicité, et il est encombré d'un petit temple de Diane en marbre blanc, entouré de tritons, puis ses bords sont hérissés de colifichets de toutes les parties du monde, chinois, indiens, égyptiens,

etc. Il y a même un obélisque, couvert d'hiéroglyphes, le monument du désert le pied dans l'eau. Tout ceci est mesquin. Il y a encore des fontaines qui vous mouillent de toutes les façons, lorsqu'on s'y attend le moins. Une pauvre dame par exemple se met sur l'escarpolette, mais bientôt elle s'aperçoit qu'en dessous s'introduit une légère rosée. Elle s'écrie et se sauve. La société applaudit, mais par derrière un autre tuyau attaque celle-ci dans la nuque, et voici le tour de la dame: 'e ridono', comme dit le cicérone. Autour de l'étang se trouvent plusieurs arbres rares d'une belle venue et près du château de gigantesques camélias en pleine terre. La promenade est très-amusante, elle dure deux heures et demie, et tout est parfaitement entretenu. Les étrangers, refusant de s'associer, chaque société reçoit un cicérone particulier qui perçoit cinq francs. La villa n'est habitée que pendant deux mois de l'année, septembre et octobre. Le comte étant mort il y a quelque temps, les propriétaires actuels sont encore les Durazzo. Mad[e] Durazzo est la fille du comte Pallavicini, et le fils est mort ou, pour parler plus exactement, s'est dérobé à sa famille et à ses trésors, à l'âge de vingt ans. Il y a encore plusieurs autres membres du même nom, très-riches aussi, qui habitent autre part. Ces grandes familles gênoises sont toutes extrêmement cléricales, ce qui fait que leur instruction est restée assez élémentaire.

Les plus belles choses de Gênes sont le palais Doria et le palais Serra. Le premier de ces palais à l'extérieur et du côté de la rue n'offre rien de particulier, et on est tout surpris en entrant de se trouver dans un vestibule magnifique, peint par Périn del Vaga[1)],

1) Périn del Vaga (1501-1547). Il s'appelait véritablement Buonacorsi, appelé del Vaga du nom d'un certain peintre Florentin qui lui enseigna les éléments de son art. La biographie s'explique comme il suit: 'Dipinte sino in terra vedonsi a sedere armati tutti capitani antichi e moderni della casa Doria, alcuni dei quali son ritratti al naturale, gli altri immaginati dal pittore e sopra di essi sono scritte a lettere d'oro le seguenti parole: - Magni viri, maximi duces, optima fecere pro patria.'

de même que le grand escalier de marbre: des allégories, des triomphes, beaucoup de verve, d'entrain, de fougue. La couleur a peu souffert, les arabesques sont délicieuses. Dans le vestibule se trouvent aussi de remarquables sculptures: des enfants jouant avec des animaux. L'escalier débouche sur la galerie, toute peinte aussi en fresque, d'une couleur vigoureuse, représentant les aïeux et les contemporains du grand André et André lui-même et Giannettino, mais dans des attitudes forcées et peu dignes. Cette galerie donne dans le jardin. On y descend par un escalier élégant, et on s'attend à trouver en bas, du côté opposé, la gondole dorée, où va descendre le doge. Mais non, tout cela, hélas! est fort dégradé, c'est à ne plus s'y reconnaître, mais on s'occupe à y faire de sérieuses réparations. Les paons, dans la conscience imposante de leur majesté, y traînent leurs longues queues, et la fontaine près de là nous reproduit les traits de Doria, métamorphosé en Neptune. Mais la porte s'ouvre au fond de la galerie et nous voici dans le grand salon. C'est à la fois très-lourd et très-délicat; la peinture et le stucco s'y confondent et s'y marient délicieusement. La frise, chargée de fleurs et de fruits, qui parcourt la vaste pièce est charmante de finesse et de légèreté; le plafond représente Jupiter, foudroyant les Titans. Au-dessus de l'immense cheminée on lit: *sordida purgata.* Le parquet est en pierres d'un vernis brun foncé, la tapisserie est en cuir doré. Je m'imaginais y rencontrer le vieux don Ruy Gomez de Silva, expliquant à sa nièce comme quoi les ganaches sont les vrais galants.

Quand passe un jeune pâtre, - oui, c'en est là! - souvent,
Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant,
Lui dans son pré vert, moi dans mes noires alleés,
Souvent je dis tout bas: - O mes tours crénelées,
Mon vieux donjon ducal, que je vous donnerais,
Oh! que je donnerais mes blés et mes forêts,

Et les vastes troupeaux qui tondent mes collines,
Mon vieux nom, mon vieux titre et toutes mes ruines,
Et tous mes vieux aïeux qui bientôt m'attendront,
Pour sa chaumière neuve et pour son jeune front!
Car ses cheveux sont noirs, car son oeil reluit comme
Le tien, tu peux le voir et dire: ce jeune homme!
Et puis, penser à moi qui suis vieux. Je le sais!
Pourtant j'ai nom Silva, mais ce n'est plus assez!
Oui, je me dis cela. Vois à quel point je t'aime,
Le tout, pour être jeune et beau, comme toi-même!
Mais à quoi vais-je ici rêver? Moi, jeune et beau!
Qui te dois de si loin devancer au tombeau.

Hernani, Acte III, Scène I.

Quelle volupté de dire la tirade belle et fraîche tout seul et pour son seul agrément, assis dans ce grave fauteuil où Charles-quint s'est accoudé! Puis que de belles porcelaines bleues et irréprochables, dont s'est servi le grand amiral! Ensuite on vous mène dans la chambre, où il mourut. Au fond sa chaise à porteurs, dont les Anglais ont emporté des lambeaux. Sur la cheminée sont deux Satyres en marbre blanc et de grandeur naturelle, qui portent l'architrave. Il y a encore le dernier portrait de Doria à l'âge de 94 ans. Il est fatigué, il veut dormir, il a besoin de repos, ses yeux sont rouges, ternes, et ne regardent plus qu'à peine. Sa face n'est plus qu'une peau flasque qui ne s'adapte plus au crâne, sa main amaigrie est sans force, ses oreilles sont immenses - seraient-elles ajoutées postérieurement? - du reste la peinture a souffert, probablement le panneau aura été noirci par le temps comme les autres portraits du salon, et il aura été maltraité par quelque restaurateur. Le lit dans lequel Doria mourut a succombé sous l'âge, mais une partie des quatre piliers tors qui supportaient le baldaquin a été sauvée. Ils forment à présent les quatre pieds d'un trumeau qui se trouve

au salon, flanquée de deux prie-dieu en bois doré, figurant des enfants, devant lesquels est un coussin et qui vous présentent un livre ouvert, tout cela admirablement travaillé. Je sais bien que si je m'appelais le prince Doria et si je devais habiter ces appartements, j'y songerais à deux fois avant de passer un habit en queue de morue et me fourrer la tête dans un tuyau de poêle.

La salle Serra est une salle de bal dans le palais de ce nom, situé à côté du palais Rouge. Un jeune domestique en livrée nous en fit les honneurs avec beaucoup de bonne grâce. Jamais je n'ai vu tant de dorure, une si grande profusion d'ornements, des glaces de Venise plus larges et plus artistiquement ciselées, et cependant rien n'était surchargé, tout y était exquis et princier; ce n'était pas là ce style d'imitation et lourdement doré d'épicier retiré, comme j'en pourrais citer des exemples. On est aveuglé de tant de belles choses et on a besoin de quelques moments de repos, pour prendre haleine et s'acclimater l'imagination, l'avoir mise au diapason de ce style qui vous vient envahir. Peu à peu on revient à soi, on regarde, on se rend compte, on admire. Il y a quatre grands lustres en cristal de roche. Sur la cheminée des candélabres solides de Sèvres, plus récents, mais en harmonie avec le reste; puis le plus beau plafond que j'aie jamais vu, avec quatre médaillons aux coins. Il faut que cette salle ait été construite en l'honneur de quelque guerrier. C'est une apothéose, et la légende porte: Virtus surgit ardens. Un des médaillons porte l'inscription: Bataviam debellavit. Dans un autre le héros apparaît comme protecteur de la religion; je n'ai pu débrouiller les deux autres, on voit toujours mal une première fois et l'on s'informe incomplètement. On voudrait revenir sur ses pas, mais l'heure est passée. Le milieu du plafond est en couleurs encore toutes fraîches et d'un dessin vigoureux et hardi. Les portes sont en lapis lazuli, réduit en pâte, on

l'étend sur le panneau comme sur une tartine. On voit encore une salle plus petite, tapissée de gobelins, avec des dessus de porte et un plafond peint aussi, mais qui ne vaut pas celui qu'on vient de voir, et les gobelins ont presque tous pâli, comme toujours. La salle à manger est tout simplement une salle à manger, c'est à dire pas du tout tapissée. Je plains les pauvres convives; pour moi, je n'ai pas des poumons à faire face au tintamarre de la résonnance, mais il y a des gens qui ne peuvent vivre qu'en société d'un roquet ou d'un serin et qui s'affolent d'un orchestre à table. Dans l'antichambre on s'arrête devant deux jolis groupes en biscuit de Sèvres: l'enlèvement de Proserpine et celui de Déjanire. Le domestique nous dit que la salle avait coûté 1,300,000 frs.

IV.
De Gênes à Rome.

C'est un vrai plaisir de roi fainéant que de se faire traîner dans une bonne voiture, commode et spacieuse, attelée de quatre excellents chevaux, le long du chemin de la Corniche, alors que le temps est un peu couvert, que le vent est doux, que la mer argentée miroite comme une glace liquide où passe un frisson, et qu'à l'horizon la brume se confond avec la tranquillité des eaux. Comme un finale qui répète tous les grands motifs qui vous ont ravi, la voiture, dans sa course rapide, passe devant les stations, où il nous a plu de nous arrêter pendant notre court séjour. Puis la ville s'éparpille de plus en plus dans la montagne, devient peu à peu villa, puis on arrive au beau village de Nervi, et l'on jette un regard derrière soi sur Gênes, qui nous a si vite et si bien raconté son histoire, visible dans ses monuments, histoire, exposée à nos yeux et bien mieux expliquée et comprise par la vue même que par les froids récits d'un livre imprimé. Les pierres ont une voix bien plus puissante que les feuilles de papier et les dissertations des érudits. Regardez les lieux et écoutez ce qu'ils vous disent! Voyez ces villes crénelées, ces châteaux forts, ces palais construits comme des citadelles et bardés de fer! ne sentez-vous pas ce que raconte cette architecture formidable? C'est la haine du voisin contre le voisin, de la

ville contre la ville voisine, du pays contre le pays limitrophe, c'est-à-dire l'esprit du moyen-âge qui a soufflé sur ces créations.

Mais nous sommes en 1872 et la Corniche est riante; les habitants sont à leurs champs sur les montagnes, revêtues de leur toison d'oliviers, des centaines de petites taches blanches, autant de villas et de villages qui sommeillent à l'ombre de leurs bosquets. C'est charmant et amusant, car chaque détail de la route: les décombres, les maisons variées de couleur et de décoration, souvent d'une peinture à peine reconnaissable et d'un goût toujours fort douteux; les troupeaux de brebis et de chèvres, escortés d'un pâtre, tantot vieillard, tantot enfant, en vêtements de toutes les couleurs et de toutes les fantaisies, tentent le crayon de l'artiste et la chanson du poète.

Nous sommes au promontoire qui forme le fond du panorama de Gênes; peu à peu la route commence à s'élever, et après une montée d'une heure on parvient au village de Reta, où les chevaux se reposent et les voyageurs déjeunent. Il est une heure et demie; nous étions partis à dix heures. Pendant notre petit repas le vent s'est un peu tourné au nord, le soleil a disparu complètement, le brouillard est devenu plus épais, le ciel plus noir et plus lourd. Je ne suis plus en Italie, je suis près du Loch-Lomond ou de Bedgellert. C'était bien la peine de venir à la Corniche pour cela. Toujours une longue et pénible montée; il fait plus froid, la pluie tombe même pendant quelques instants. Mais voici Ste Marguerite, délicieusement assise, les pieds dans la Méditerranée et qui va lui prendre ses coraux pour en faire des bijoux; puis Chiavari, où se fabriquent la soie et le velours de Gênes. On descend dans la ville, joyeuse, malgré son air mélancolique d'aujourd'hui; puis tout le long au bord de la route les femmes font de la dentelle. Le pays est très-habité. C'est une succession perpétuelle de villages, de villas, de fabriques. Après

Chiavari la route longe la plage jusqu'à Sestri, où nous arrivons à la nuit tombante. L'hôtel est froid, c'est une vraie cave, et le feu, qu'on s'empresse d'y faire, rend les courants d'air plus sensibles. Ils sont atroces, je ne sais plus dans quel coin me sauver et me couche glacé.

7 Mars.

- Le temps est toujours à la prose. D'énormes nuages, qui pèsent sur les montagnes et qui menacent de venir nous mouiller beaucoup, aussi prenons-nous la précaution de faire fermer la voiture. Sestri n'est pas une ville de 10,000 habitants comme Chiavari. Chiavari est joli et respire l'aisance. La ville présente une certaine étendue, et la rue principale est dallée et longée d'antiques arcades, avec des colonnes massives et basses, bien conservées, sous lesquelles je tâchai de découvrir des boutiques de manufactures. Sestri n'a rien de tout ceci. Peu de temps après l'avoir quittée, la route commence à monter, et cette montée dure plus de deux heures. Comme hier ces détours continuels offrent sans cesse des surprises subites; celle que vous présente le panorama de la Méditerranée, encadré par des rochers d'une couleur foncée, très-vigoureuse, est vraiment surprenant. Bientôt c'est une carte immense, un relief, qui s'étend autour de vous, mais âpre, aride, inculte, désolée, inhabitée. La roche est presque nue; rien qu'un brin de bruyère, qui vous montre sa fleur rouge, à peine éclose, et de malheureux enfants en haillons, dont le type est souvent joli, tendent la main à la portière.

Enfin on est à la descente, et hommes et animaux se reposent à l'hôtellerie de Baraques, appelée ainsi du nom de la montagne qu'on vient de franchir. Ces petits hôtels qu'on rencontre sur la route sont froids et peu comfortables, mais d'une grande propreté. On y est joliment écorché. Pour un pain, du beurre et quatre oeufs, on m'a fait payer 9 frs. Le lendemain matin la

femme de l'hôtelier vint nous offrir des châles et d'autres petits objets en blonde: c'est l'industrie du pays. Passant dans les rues des villages ou bien le long de la route, on voit de longues files de femmes ou bien des groupes occupés à ce travail. On confectionne également partout des morceaux de soie et de velours, faits à la main. Que se passe-t-il dans ces lieux déserts et effroyables, l'hiver, la nuit, à la pleine lune, quand le vent souffle et que la neige tournoie en rondes tumultueuses? Quelles visions doivent surgir, quelles tentations de suicide, quels vertiges, qui prennent subitement le passant solitaire? Après les Baraques c'est une suite uniforme et monotone de montagnes. Les montées recommencent de nouveau et cela devient même assez fastidieux, au point même que les paupières s'allourdissent, mais c'est comme un fait exprès, car au sommet tout d'un coup la route débouche sur la fertile vallée de Borghetta, avec la Spezzia et son golfe au fond, serré entre les rochers. Quand le ciel est bleu et que la mer est éclairée des rayons du soleil, la vue doit être ravissante. Malheureusement le soir tombait et d'ailleurs l'air était brumeux, les contours manquaient de précision et la mer était incolore. Puis, comme bien des choses en Italie, il ne faut pas essayer de voir la vallée en détail et d'y pénétrer, il faut en admirer la disposition, l'effet que, comme décoration, elle fait dans le paysage, non y descendre par la large route en zigzag, comme nous y fûmes obligés. Les maisons sont piteuses, et les oliviers toujours pâles et rabougris ne contribuent nullement à l'embellir. A six heures nous étions dans la ville, petite, gaie, bruyante, pleine de vie maritime. C'est une ville visiblement en progrès. Je pourrai juger demain de la situation, qui doit être belle. Ce soir je ne connais encore de la Spezzia que l'hôtel de la croix de Malte, qui est excellent. Je retrouve ici mes *lavabos* scandinaves, c'est-à-dire les trépieds de tragédie classique, et l'on me dit que je les

rencontrerai partout en Italie. A la bonne heure, car c'est de la couleur locale. Dans le nord il faudrait plutôt des *menhirs* en miniature, que j'aimerais mieux, étant plus solides et offrant une plus grande étendue.

Vendredi 8 Mars.

- Le golfe de la Spezzia est devant moi, toujours des nuages et un pâle soleil qui fait ce qu'il peut. Relief comme hier, comme avant-hier. Depuis les huit jours que je me trouve en Italie elle me semble avoir l'air d'hésiter entre deux températures: celle qui vous donne le ciel clair, profond, splendide, bleu aux magiques clartés, aux contours précis, et le mistral; l'autre nuageux, brumeux, opaque, qui vous régale d'ombres et de silhouettes, avec une atmosphère douce, bienfaisante, caressante, moite, quelquefois un pâle rayon et la pluie. La première vous laisse pour souvenir un rhûme de cerveau bien conditionné, l'autre ne vous en laisse aucun.

Le golfe est devant moi, paisible, argenté, des clartés blafardes passent sur la surface des vaisseaux; pour ce jour-là l'escadre italienne est amarrée entre deux rochers qui l'étreignent comme des serres de homard. Je conçois fort bien qu'il ait tenté Napoléon.

Le changement du climat par rapport, non aux nécessités pittoresques, mais à la respiration et au bien-être est fort sensible à la Spezzia. Il paraît que les détestables vents et l'air piquant, qui me désespéraient et m'agaçaient les nerfs, sont restés de l'autre côté des montagnes. Nous buvons un vin délicieux qui s'appelle du Cinque Terra et qui croît dans les environs. Il a le goût très-particulier et ressemble à un paxarête affaibli. Sa couleur ambrée est celle des belles grappes rousses de Rubens et de Jordaens. Sur les plus hautes montagnes nous voyons de la neige.

Comme tous les trains italiens, celui qui devait nous mener

à Pise était d'une lenteur fabuleuse et qui ne peut se comparer qu'à celle de certaines patachesde province. Chose incroyable! il ne faisait que s'arrêter et prolongeait indéfiniment ses arrêts, mais finissait cependant par arriver. Les conducteurs sont sales, les stations des masures. Nous passons devant le pont d'Arcole et les marbrières de Carrare. D'immenses blocs de marbre sont là sur le grand chemin comme d'ignobles cailloux. Seront-ils dieux, tables ou cuvettes? Cuvettes, semblent prétendre les employés du chemin de fer, et pourtant pas le moindre industriel pour m'en vendre. J'y avais un peu compté, mais cette industrie-là n'est pas du fait des Italiens.

La puissance de Pise ne fut qu'un feu de paille dans l'histoire. Maintenant c'est un cadavre, couvert par le linceuil d'un ciel gris et lourd. Rien de plus triste que Pise: larges rues désertes, maisons d'une couleur terne et monotone, se mariant mélancoliquement à l'eau sale de l'Arno qu'on ne voit pas couler, mais sur la surface de laquelle glisse lentement un rare bateau, puis silence partout. On ne s'entend pas même marcher, c'est le repos prédécesseur de celui qu'attend bientôt le pauvre malade qui vient chercher ici un dernier remède, un dernier moyen de respirer.

A un recoin de la ville les quatres célèbres monuments, couleur de boue comme Pise et toute l'Italie, se consolent entre eux. La place nue, sans arbres, tapissée d'un gazon mal entretenu, sans un banc pour s'asseoir et contempler à son aise ces étonnantes structures, semble petite et étroite. On se dit: N'est-ce que cela? et on est tenté de prendre ces monuments, trop près les uns des autres, pour des jouets de jeunes géants.

Le long d'une partie du Lung' Arno on se promène derrière de hauts parapets comme derrière les parallèles d'une ville assiégée. Ces parapets sont nécessaires pour parer aux coups de tête de l'Arno qui se réveille quelquefois en sursaut.

Pise a toujours son vieux mur d'enceinte. Comment se fait-il que la république ait consenti à y adosser ses temples les plus précieux et les placer ainsi à l'endroit le plus exposé en cas d'invasion et d'assaut? Le Baptistère est fait comme d'hier. Un des bas-reliefs en marbre de la chaire, horriblement mutilée par un des Médicis: le Christ dans l'étable et l'apparition aux bergers, fait l'effet d'être antique. Il est du moins d'un style différent des autres panneaux. La résonnance y est merveilleuse. La cathédrale obscure et pleine de cierges allumés fait une impression magique. Malheureusement, et à cause de cette obscurité même, les tableaux ne sont guère visibles. Cependant je distinguai assez bien les peintures de saints d'André del Sarto et de Périn del Vaga. La sainte Agnès du premier est délicieuse de pinceau et de figure; on commence, en découvrant des choses pareilles, à trouver un peu moins ennuyeuse la peinture italienne. Dans deux niches au-dessus d'un autel je remarquai deux statues de guerriers ou d'empereurs romains, rapportées probablement par les Pisans comme butin dans une de leurs razzias. Je demandai au cicérone, qui étaient ces deux saints. Ce sont St Hippolyte et St Ephèse. Le vieux lustre oscille pendant trois quarts d'heure, lorsqu'on y a légèrement touché. Je comprends fort bien que les traits de génie qui viennent aux personnes à l'église, ainsi que Galilée en offre un exemple, sont en raison de l'ennui et des banalités des sermons qu'on y débite. On nous montra un tabernacle en argent d'un travail de ciselure et de repoussé, d'une habileté et d'une grâce incomparables. Je grimpai jusque sur le toit pour regarder le panorama de la place.

Comme contraste frappant et extrême, la vieille Pise, déserte et déchue, vient de se permettre le luxe d'un nouveau théâtre, en exploitation depuis deux hivers. Rien de plus frais, de plus gai, de plus élégant. Je ne crois pas qu'à Paris il y ait un seul théâtre qui puisse rivaliser avec celui-ci en confort et en

commodité. Les loges, avec leurs jolis cabinets bien éclairés, ont de bons canapés et des chaises, où l'on est à son aise et où l'on n'a pas besoin de se tordre le cou pour avoir un regard sur la scène. Le vestibule est parfaitement abrité contre les courants d'air, et par une porte à larges et belles glaces, qui donne sur le parterre, on a un coup d'oeil général sur la scène et sur la salle. L'édifice a l'air d'un salon. Des espèces de suisses d'église en font les honneurs. La salle est bien remplie, pas de loges vides et beaucoup de jolies femmes du monde très-élégantes. Les cavaliers avaient l'air de faire partie de la troupe de Franconi. Le stuc joue un grand rôle dans l'ornementation de l'intérieur. Le plafond et le lustre sont d'un goût parfait, et la toile principale, très-bien peinte, représente Goldoni, lisant un sonnet au jardin public. La seconde est jaune-tendre et figure en recouvrir une autre en velours rouge mais ce n'est qu'un artifice pour faciliter la rentrée des acteurs qu'on rappelle. On jouait la Sappho de Pacini. Comme à Gênes l'orchestre ne se gênait pas. La basse-taille s'égosillait. Les deux femmes étaient excellentes; le ballet fort joli, la mise en scène et les décorations pouvaient hardiment soutenir la comparaison avec les meilleurs théâtres de Paris. Cependant le costume de Sappho était sans goût et le choeur, composé de créatures hideuses. Sérieusement, cette laideur surpassait tout ce qu'on pourrait en dire. Dans le ballet je remarquai huit lestes et fringants abbés, représentés par des jeunes filles. Il y a encore à gauche une grande et belle salle d'attente, bien chauffée, où les dames attendent que leur voiture soit avancée. Le théâtre a coûté 800,000 francs. Deux salles qui doivent servir de salles de conversation - donc des espèces de foyers - ne sont pas encore prêtes.

Les Italiens jettent leurs pardessus sur les épaules, sans passer les bras dans les manches. Les paysans portent toujours leur veste sur une des épaules. Je me suis demandé pourquoi

ce genre? C'est à cause des fréquentes variations de l'air, comme à Paris le paletot sur le bras.

Les voitures de place sont si propres, si commodes, si bien entretenues qu'on se croirait souvent dans une voiture de maître. Il y en a trop pour le service de la ville; les cochers sont très-bons enfants.

Quand un évêque est mort, on pend son chapeau de tous les jours, qui ne doit faire peur qu'à son successeur, au-dessus de la pierre de son tombeau et on le laisse là jusqu'à ce que le cordon auquel il est attaché se rompe, de même que dans l'ancien temps les cadavres des suppliciés à la potence, mais, comme ici il manque de corbeaux, je me demande quel est celui qui remplit les fonctions de ces volatiles et comment on s'y prend, quand un évêque expire, tandis que le chapeau de son prédécesseur se balance toujours gaiement au-dessus de la dalle tumulaire.

La visite au Campo Santo est extrêmement fatigante, puisque d'abord on se trouve trop près des tableaux et que pour voir la série supérieure il faut se donner un torticolis et un lombago à la fois, puis les fresques sont si incomplètes, la plus grande partie en est tellement perdue et les couleurs ont si fort pâli ou disparu, malgré les tristes restaurations et retouches, que le vertige vous prend à tenir si longtemps les yeux sur ce papillotage et à regarder la muraille, croyant avoir à faire à un tableau. C'est un peu l'histoire de l'empereur de la Chine et du fameux tissu que tout le monde avait intérêt à voir sans qu'il existât. Cependant, ce qui en reste jusqu'ici - car dans une cinquantaine d'années il n'y aura plus rien du tout, et l'incurie italienne ne fait rien pour arrêter les progrès du mal - est toujours extrêmement intéressant, surtout pour l'histoire de l'art, dont on y peut constater les progrès, puisqu'on y a si longtemps travaillé. En voyant les pages de Gozzoli, on se sent prendre par l'envie d'avoir voulu voir le

Campo Santo neuf et resplendissant de toutes ces belles fresques, car vraiment dans les figures du vieux maître il y a des parties d'un grand talent et des figures ravissantes. Quant à la célèbre trilogie, inspirée par le Dante, cela est profond, philosophique, pensé avec énergie et originalité. C'est en un mot d'une grande imagination, mais ce n'est dans ses détails qu'une promesse. L'ensemble est tout bonnement laid. Seulement il faut quelque courage pour oser le dire. L'extérieur uni et nu du cimetière ressemble à une espèce de boîte, au tabernacle juif dans le désert, mais à l'intérieur le pourtour gothique, ses fines colonnettes du plus beau travail, son antique toiture en bois, ses proportions, tout cela est imposant, seulement le parallélogramme est trop long en raison de sa largeur et le jardinet mal entretenu, où fleurissaient des narcisses inodores, est mesquin. On ne voit pas le tombeau d'Orcagna. Barbier qui nous l'y représente les bras croisés et la tête sur son coussin sculpté, dans les plus beaux vers qu'on puisse écrire, a pris pour la tombe du peintre celle d'un vieux chanoine, mais Gozzoli dort comme Thorwaldsen au milieu de son oeuvre.

L'escalier du Campanile est facile et la vue prise du sommet doit être très-belle et, lorsqu'il ne pleut pas, très-étendue, mais il pleut toujours.

J'entendais dire à un dîner, où je me trouvais, qu'aucun Italien n'avait lu la Bible. Il leur était bien permis de lire la Vulgate, mais personne ne la lisait. Un convive soutenait que, si on portait l'instruction aux Italiens, la nation était tellement intelligente que personne ne voudrait plus exercer une profession et que tous se mettraient à vouloir faire le docteur - celui qui disait cela n'était nullement clérical, au contraire - ainsi donc laissez-leur leur ignorance par égard pour les nécessités de la société.

Il y a sur le quai de l'Arno un palais - tout est palais en Italie - un palais en marbre de Carrare, lequel on a jugé bon de

badigeonner en jaune. Ce palais appartient à cette heure à la famille Lanfreducci. Au-dessus de la porte d'entrée se trouvent les mots: alla giornata, et pend une chaîne, ce qui a donné lieu à bien des commentaires. Comme le palais a été construit sur l'emplacement même où se trouvait anciennement l'église de St. Blaise, cette chaîne peut avoir été comme une relique qu'on a voulu conserver, un souvenir quelconque de ce temple. Dans la chambre à gauche en entrant se trouve un tableau du Guide: la Charité chrétienne, représentée comme un ange qui, après avoir lié Cupidon à un rocher, s'apprête à brûler son carquois et ses flèches. Cupidon a l'air d'un moutard anglais qui s'obstine à ne pas vouloir entrer au bain. C'est le type d'un méchant enfant, mais merveilleusement peint, de même que l'ange, qui est d'une grande noblesse de chairs et d'attitude. C'est visiblement le même modèle qui a servi pour le Saint-Sébastien du palais Brignoli à Gênes. On ignore, assure-t-on, comment ce tableau est arrivé là.

Mercredi 13 Mars.

- Enfin le voile s'est déchiré, et nous quittons Pise pour Rome par un soleil magnifique. Le train part à 11½ heures. La route n'offre rien de particulier. De mauvaises prairies, des montagnes au loin. Le train va comme toujours, lentement. Les arrêts sont longs. En Italie jamais d'agitation. Tout se fait d'une manière pacifique. Le soir tombe, on passe par quelques tunnels, on entend crier: Civita Vecchia, et vers dix heures le train s'arrête dans un modeste débarcadère, triste et mal éclairé: c'est Rome!

V.
Rome.

On est à Rome! Etre à Rome, se savoir à Rome, c'est quelque chose. Eh bien! cela ne me fit pas la moindre impression. On s'aventure longtemps à travers des rues noires et tranquilles; peu à peu elles s'éclairent, le monde augmente, on distingue des magasins, des hôtels, des cafés, bientot on se trouve dans la cour de l'hôtel de Rome, rempli comme un oeuf - plus rempli que jamais - les domestiques seuls sont au nombre de soixante-cinq. Cela provient de ce que l'Italie importe plus d'étrangers que les hôtels n'en peuvent digérer, que, comme Naples, elle en est surchargée et que l'Italie est une impasse. Tel qu'un fleuve, pris par la glace, le flot des touristes ne bouge plus. Comment cela doit-il finir, puisque dans ce cas les glaçons ne peuvent en aucune manière glisser l'un sur l'autre? Cette débacle commence dès Florenee. Florence ne peut pas avancer jusqu' à Rome, ni Rome jusqu' à Naples. Où faut-il donc que cela aboutisse, si Naples ne peut revenir sur Rome? C'est une salle de spectacle qui brûle et dont les portes s'ouvrent en dedans.

Malgré toutes nos précautions on nous fait monter au troisième, où on nous donne un salon si petit qu'on a peine à s'y tourner, avec une assez bonne chambre à coucher à côté. Les cris de la rue nous réveillent, petite rue transversale, dont nous ne distinguons que le toit en face et la lessive qui

sèche au grand soleil. Ce qui me frappe dans les rues de Rome ce sont les charmants étalages de fleurs et de bouquets, quelquefois en plein vent. On compose aussi des boules de fleurs pour suspendre dans les appartements, et les petits mendiants sont irrésistibles. D'autres figures, du reste pittoresques, ne me font pas le moindre effet, pour les avoir déjà rencontrées sur les tableaux.

Le vent est frais, le soleil peu chaud. C'est l'anniversaire du roi et du prince royal. Une foule immense encombre les rues. La revue n'a pas de place d'armes convenable. C'est dans le Corso et la rue Babuino, relativement étroite, qu'elle a lieu. La ville est pavoisée. Des milliers de drapeaux, rouge, blanc et vert, mais beaucoup plus petits que chez nous. Les bersaglieri en bleu foncé et la physionomie résolue offrent de l'originalité. Le prince a la figure maigre et osseuse, sa suite présente une variété d'uniformes gracieux. Il salue, mais du bout des doigts, il a vingt-huit ans aujourd'hui. La princesse est dans une calèche découverte. Je ne pense pas qu'elle soit jolie. Elle est très-pâle. Sa toilette était en velours foncé. Elle fait mine de saluer. La froideur du peuple était extrême. Nul entrain, un silence glacial. Et cela de la part des Italiens!

Chaque soir sous nos fenêtres s'arrête un orgue de Barbarie. Tandis qu'un homme tourne la manivelle un autre l'accompagne avec des castagnettes, et un garçon chante d'une voix stridente. En entendant cette musique mauvaise, mais joyeuse, alerte, dansante, oui, me dis-je, pour l'Italien il faut que la vie soit une fête, une saltarelle sous la treille; le soleil luit, le ciel est bleu, la perspective étendue, et l'homme s'amuse. Il est vrai que l'on meurt tout de même, mais les morts prendront soin d'eux-mêmes, et quand notre tour arrivera, eh bien! nous allons, après certain procédé de purification, être remis à un nouveau monde, et ce sera à recommencer ce rêve charmant. Cette philosophie porte à la bienveillance, c'est-

à-dire au besoin de déverser sur autrui le bien-être qu'on éprouve.

J'ai vu St. Pierre. Quelle mystification! Nul effet! C'est d'abord si vaste que ce ne l'est plus, ensuite les ignobles maisons qui lui font face gâtent la place; la masse énorme du Vatican s'avançant contre l'édifice, lui fait un mal affreux. Ajoutez la cohue de poupées - que je me garderai bieu d'appeler des statues - comme sur le château du duc de Northumberland, et la détestable, la choquante devanture, à laquelle je ne ferai pas l'honneur de donner le nom de péristyle, puisque d'ailleurs ce n'en est pas un, donne le coup de grâce à la cathédrale. Puis à mesure que le visiteur s'approche, le dôme disparaît, s'enfonce dans le toit, prend toutes sortes d'aspects singuliers et détruit le sentiment qui doit animer le croyant. Quel sera l'homme de goût, qui, en s'asseyant sur le siège papal, ordonnera la destruction de cette insupportable décoration et fera à St. Pierre une entrée digne d'elle? L'intérieur forme un ensemble châtoyant et ses affreuses croisées du corridor l'inondent de flots de lumière. Sous ces vôutes rien n'inspire un sentiment religieux. Rien d'élevé, de sanctifiant, d'édifiant, n'y ravit, n'y pénètre l'âme. On se dit: Que d'argent gaspillé! quelle exquise main-d'oeuvre, que de détails charmants pour obtenir un ensemble aussi mesquin, aussi affecté, aussi..... osons trancher le mot! - aussi laid! Je me surprends à me sentir fermement convaincu que je suis dans un temple, appartenant à une religion qui n'a rien à faire avec la mienne; je n'adorerai jamais ce noir Dagon, usé sous les embrassements dévots des croyants et placé sous un baldaquin tout à fait moderne, entièrement opposé au caractère de la statue. L'autel avec sa gloire et enjolivé de quatre géants aussi noirs qu'épiscopaux est petit, insignifiant, indigne des proportions de l'édifice, et les innombrables petites lumières, qui brillent sur le tombeau de St. Pierre font l'effet d'une

boîte à lucioles, qu'un enfant aurait laissée ouverte. La façade de Maderna étale aux siècles à venir le faux goût et l'impuissance du maître. Un splendide faste et une perfection inouie dans l'éxécution, voilà St Pierre!

Mais acceptons St. Pierre et son style, soyons bon enfant, et avouons de bon gré que les statues sont superbes dans leur genre, que jamais on n'a taillé rien de plus beau dans les blocs de marbre de Carrare, rien de plus irréprochable que la statue du pape dans la crypte de St Pierre; - modèle de celle de Napoléon aux Invalides, elle est pleine d'onction et de gravité - et que plusieurs des tombeaux des papes portent des statues magnifiques. Seulement la configuration de ces monuments est toujours la même. Les anges du tombeau de Pie VII n'ont rien de chrétien et sont tout bonnement des génies grecs. L'attitude du Christ ouvrant son manteau, reproduit par Thorwaldsen, est un geste familier au bas peuple de Rome. On voit de ces Christs assez sales, se promenant dans les carrefours. Dans l'église on est accosté par des gaillards qui tâchent de vous vendre des billets d'entrée pour les galeries du Vatican que Jésus, de gré ou de force, aurait bien vite mis à la porte.

Rome, un séjour de poitrinaires? Dieu les en garde! On y fume si énormément que les rues en sont empestées. Cela ne ressemble à rien, pas même aux Hollandais. A six heures du soir, quand les rues sont encombrées de beaux jeunes gens et de voitures, moment où le monde élégant s'en retourne du Monte Pincio et que les flots de journaux sont poussés à grands cris à travers le Corso et vous font porter envie aux gosiers italiens, un brouillard se répand autour de vous. Ce n'est pas le soir qui tombe, ce sont tout simplement les cigares allumés, et je ne rentre jamais, qu' avec un mal de gorge.

Le Monte Pincio est la promenade fashionable de Rome: une terrasse où l'on fait de la musique militaire, un petit jardin,

qui ne signifie rien, des dames parées dans de belles voitures qui vont, qui viennent, qui reviennent, qui s'arrêtent, qui s'en vont encore pour revenir écouter le morceau suivant. C'est comme partout. Mais ce qui ne se voit nulle part, c'est le panorama qui s'étend devant vous, c'est-à-dire la ville éternelle à vos pieds, le dôme de St Pierre en face, la place du peuple immédiatement sur le premier plan. A gauche le Panthéon, à droite les collines de la villa Pamphili, tout près le premier feuillage de la villa Borghèse et puis des toits et des tours et des palais et des obélisques, qui se perdent dans le vaporeux horizon.

Je ne me sens pas du tout attiré par la Rome papale. Les papes ont peut-être fait du bien à Rome sous le rapport de l'art, mais sous le même rapport que de mal s'est-il commis de leur fait! Leur mauvais goût catholique a gâté le paganisme et ce même mauvais goût n'a créé nécessairement que toutes sortes de choses, les unes plus laides que les autres que l'on admire sur parole. Quant aux souvenirs de l'antiquité, ils ont, selon le jeu de mots, continué l'oeuvre des barbares et à l'aide de l'architecture classique donné naissance à autre chose, savoir à la renaissance catholique qui ne m'inspire que de la répugnance.

J'entre dans Ste Marie Maggiore. Une magnifique basilique beaucoup plus petite et infiniment plus grandiose que St Pierre. C'est la seule église vraiment belle que j'aie encore vue, et tous les efforts des papes qui ont altéré son antique façade et ont ajouté à ses flancs de malencontreuses chapelles n'ont pas réussi à l'abîmer. Il y a toujours la grande nef, où le poumon se dilate. On prétend que le pape actuel, Pie IX, se destine une de ces chapelles comme lieu de sépulture; anciennement c'était la chapelle du St Berceau, et c'est là que repose Sixte-Quint.

Avec le Monte Pincio les jardins Borghèse forment la pro-

menade élégante des Romains. Ils n'offrent du reste rien de saillant. Les fontaines d'une conception gracieuse sont couvertes de plantes parasites et de mousses séculaires, ce qui leur donne une poésie toute particulière. Le palais est tout simplement un musée de statues, exposées dans des salles peintes et stuquées. Le musée est ouvert une fois par semaine et seulement de 2 à 6 heures. Les gardiens, qui vous offrent un catalogue, sont d'une grande prévenance. C'est alors qu'on peut se faire une idée de l'affluence extraordinaire d'étrangers. Si je taxe le nombre des voitures, attendant, sur la terrasse, à soixante, je reste au-dessous de la vérité, mais les salons sont si vastes qu'il n'y avait pas d'encombrement et qu'on y voyait les belles pièces sans la moindre difficulté. Quoique la plus grande partie de l'ancienne collection soit à Paris depuis le commencement de ce siècle, elle renferme cependant des statues fort intéressantes que je pourrais citer. Une des salles renferme trois groupes du Bernin, oeuvres de jeunesse qui m'ont d'autant plus frappé qu'elles ne m'ont pas semblé présenter le moindre signe d'affectation, peut-être parce que, comme le sujet de ces groupes était en dehors des obligations catholico-romaines, l'artiste avait pu se livrer à sa propre inspiration ou bien que son âge ne l'avait pas encore plié aux exigences de l'art théocratique. Le premier groupe est celui d'Enée, échappant à l'incendie de Troie. Il emporte le vieil Anchise sur son épaule, celui-ci emporte ses Pénates. La figure décrépite du vieillard, tombé en enfance, est d'une grande vérité. Le second représente David, lançant la fronde. C'est admirable de vigueur et d'élan. Le bras est d'une énergie de dessin incomparable et renforcé encore par l'expression de la figure, un peu trop vieille peut-être; tout l'ensemble du reste manque un peu des forces juvéniles qu'on attribue ordinairement au type du David frappant Goliath. Le troisième type est plein de finesse et de charme. C'est Apollon sous les étreintes duquel Daphné

est métamorphosée en laurier. La figure du dieu respire le désir et le triomphe. Le moment de la déception arrive. Le désespoir de la nymphe est d'une grande éloquence. Dans son angoisse enfin elle tourne la tête, en sentant la main de son persécuteur qui la touche, tandis que sa chair n'est plus qu'une écorce sous les doigts audacieux du dieu du jour; ses bras sont tendus vers les cieux. Le plafond du Guide, Apollon et l'Aurore, a été reproduit cent fois par la gravure et par toutes sortes de procédés. Malheureusement cette création éminemment gracieuse se trouve dans une localité dégradée du vieux palais Rospiglioni, sale, poudreuse, mal entretenue et dans un plafond gris, tout uni, sans le moindre encadrement. L'exécution du plafond m'a semblé trop peu décorative. En général j'aime mieux les tableaux fixés aux parois que suspendus au-dessus de la tête, mais c'était le goût du temps. Par un plafond peint j'entends autre chose. Il faut que la fiction y trouve son compte et que la peinture n'y ait sa raison d'être. Ici, comme en bien d'autres lieux, on aimerait infiniment mieux savoir des tableaux pareils autre part qu'au haut des airs, où ils se trouvent au plus mal pour tout le monde. Quant aux autres tableaux, si j'en excepte une jeune femme, attachant ou détachant une boucle d'oreille et merveilleusement éclairée, je n'en ai pas trouvé un seul qui m'ait fait le moindre effet. Ils m'ont paru tous, les uns plus ennuyeux que les autres. Heureusement qu'ils sont en petit nombre.

Les papes ont fait faire des fouilles sur le Palatin. Elles ont été abandonnées plus tard, mais l'empereur Napoléon III, qui fit arranger le monte Pincio comme promenade publique, acheta en 1861 les jardins Farnèse du roi de Naples et sur ce sol mou encore et entamé par la pioche, commença ici comme au forum des fouilles intelligentes, qui ont été couronnées d'un immense succès. Le berceau de Rome, les habitations des empereurs, les temples et les rues ont reparu au grand

jour. Les assises des sociétés, des civilisations, des siècles superposés, qui dormaient dans la nuit des tombeaux, se sont échauffées par le même soleil qui jetait ses rayons à l'éclat de leur forte jeunesse; les couches des âges se sont expliquées comme les feuillets de l'histoire et Tibère a salué Romulus, et un siècle mêlant l'avenir et le passé, a été pour eux comme mille ans. Des murs épais, granulés, lézardés, feuilletés, s'élèvent près du frais gazon; les frises, les chapiteaux, les têtes sculptées, les pavés de mosaïques classiques, débris qui jonchaient le sol, ont été coordonnés avec le meilleur goût. On se promène tantôt sous des voûtes souterraines, tantôt sur le pavé des temples superposés et datant d'un âge postérieur, et j'ai foulé les dalles empreintes encore des sandales du roi Ancus Martius. Là encore, foule comme partout, mais l'espace est si vaste! Je voyais là plusieurs jeunes garçons avec leurs parents. Il ne serait pas étonnant si ce lieu enflammait leur imagination, décidait leur carrière et faisait éclore leur vocation. C'est pourquoi les voyages sont si utiles. Menez les jeunes gens où l'histoire et la grandeur humaine parlent et mettez-les en contact avec les grandes choses! Si quoique ce voit sommeille en eux, le réveil se fera. Par voyage, je n'entends pas cependant des vacances passées à Hombourg. Ce serait là un assasinat, un assoupissement de l'âme humaine.

La maison de Tibère est la mieux conservée. Les chambres sont en bon état, et rien n'est plus curieux pour celui qui n'a pas encore vu Pompéi. Les décorations murales sont encore très-visibles et appréciables, et l'on voit bien que de très-bons artistes y ont été employés. Les peintures du salon et des deux appartements plus petits à côté sont charmantes. Je crois que le sentiment de l'ensemble et de l'effet manquait à la perspective; elle était maladroite, et on ne tenait pas toujours compte des proportions, mais chaque partie, considérée séparément, est gra-

cieuse. Il y a des figures charmantes et correctement dessinées; le nu était bon; les vêtements sont drapés avec habileté; le pinceau est large, les arabesques sont délicieuses. Un des premiers artistes en ce genre ne ferait pas mieux les festons de fleurs et de fruits. C'est du meilleur goût, aussi n'a-t-on qu'à mettre un pied dans l'antiquité pour constater comme tous les arts modernes ont imité et pillé ses productions. Sous la renaissance, qui pourtant n'a abouti qu'à une décadence, pas d'école italienne; tous ces tableaux de saints, ces statues d'église respirent le paganisme. Le moyen-âge a produit l'art gothique, qui intéresse et qui ravit, parce qu'on sent qu'en lui il y a un coeur qui palpite, mais lorsque la foi quitte l'église et qu'il ne reste que le culte et le prêtre, l'église s'empare de l'antiquité et produit par un mélange inoui de puérilités et d'oripeaux ce style fade, vide, nauséabond et ennuyeux pour lequel il n'y a d'équivalent que celui du cockney-fleuri.

A Carlsbad, si l'on veut sortir, on prend la porte du grenier. Comme là-bas, en mettant le premier pas dans les états de S.M. Victor-Emmanuel, on serre sa bourse et on tire son portefeuille; puis l'Italie offre encore ceci de caractéristique que l'on ôte son pardessus en sortant, car si la Campagne et la rue sont des serres-chaudes, les maisons sont des caves. Nous avons coutume de dire: Ne voulez-vous pas ôter votre paletot? A Rome on dit, quand on voit faire certains gestes à un ami qui sont le signal du départ: Gardez donc encore un peu votre paletot, je vous en prie!

Cependant gare au vent! Eole et les vents sont changeants; gare à l'ombre, de peur du mistral; fuyez le siroc, de peur des haleines glaciales qui fondent sur vous au tournant des rues; redoutez les rayons bienfaisants du soleil qui, en vous dilatant l'épiderme, se plaisent à préparer des catarrhes et des pleurésies!

Lundi, 18 Mars.

- Un orage a fait tourner le vent au nord, et l'air est froid. Nous montons l'escalier d'honneur du Vatican, nous entrons dans la Chapelle Sixtine. Nous y voilà donc enfin! Mon premier mot, celui d'un homme non prévenu, qui lâche inconsidérément sa première impression avant de la soumettre à la réflection: N'est-ce que cela? que c'est laid! C'est qu'encore ici c'est si haut que cela ne l'est plus. Le ton général est sale, les lignes qui dominent sont raides, enfin l'ensemble déplaît. Puis on regarde. La saleté est la conséquence du culte, c'est la patine des cierges et de l'encens; c'est bien le cas de dire avec Victor Hugo: ils font et défont, mais le fond, les lignes sont restées et l'oeuvre titanesque peu à peu se débrouille dans la sublimité de sa conception. S'abaisse-t-il vers nous ou nous élevons-nous vers lui? Cependant on se demande si on n'est pas ici encore, comme tantôt dans la chambre de Raphaël, dupe de quelque supercherie, c'est-à-dire si l'on n'admire pas des couches ultérieures de couleurs, des retouches et quelquefois plus que cela, au lieu d'un pinceau original. En restant les yeux longtemps attachés sur ce plafond, il vous prend envie de vous prosterner devant cette immense fantaisie et cette exécution plus audacieuse encore. Il est vrai que ce n'est pas de l'art catholique et que nous nous sentous en plein paganisme. Les sybilles alternant avec les prophètes, le Christ dans l'attitude d'un Jupiter suscitent toujours les mêmes observations. N'importe! l'oeuvre de Michel-Ange appartient au plus grand art, et le conquérant, qui est allé seul braver et dompter les rêves de son cerveau et tirer du néant les combinaisons, les agencements de lignes, de formes et de scènes, celles que nul oeil matériel, si ce n'est celui de l'esprit du grand et seul artiste, n'avait vus appartient aux plus vastes organisations de l'humanité.

La partie inférieure du ‘jugement dernier’ est cachée par

l'étroit baldaquin de l'autel, dérobé, il est vrai, d'un côté aux regards des amateurs, mais d'un autre préservé des atteintes de la fumée des cierges. Le jour est excellent, malgré les fenêtres relativement petites. Les Chambres de Raphaël semblent mieux conservées, mais, hélas! les originaux sont retouchés et même entièrement repeints. Lorsque le temps, qui est le contraire de l'éternité, eut exercé son empire sur les chefs-d'oeuvre, les papes ont eu l'ineptie de se mettre à entretenir ces ruines et à leur ravir toute leur poésie. Maintenant Raphaël est enfoui sous ces couleurs, et il ne reste de lui que sa composition. Romulus sous le sol, César à la surface. Méry dit fort ingénieusement que le Baptistère de Pise ressemble à une église qui se serait enfouie et dont il ne reste plus de visible que le Dôme; c'est comme cela que les fameuses stances ont l'air d'être comblées à moitié, de sorte que la moitié des panneaux et des portes se trouve enterrée sous le plancher. Cet effet singulier provient de la grandeur des peintures en proportion des pièces. Puis comme plusieurs peintures ont été faites autour de fenêtres, donnant sur le grand jour, ce sont là des pages sacrifiées. La lumière aveugle le spectateur au point qu'il lui est à peine possible de démêler le sujet, témoin le Parnasse et la délivrance de St Pierre.

Grâce à la vulgarisation des oeuvres, les voyages ne servent plus qu'à contrôler. Ceci est vrai surtout pour l'Italie. Si la gravure et la photographie ne venaient pas au secours du voyageur, il lui serait impossible de se rendre compte des fresques et des toiles, si souvent mal exposées dans des jours fâcheux et des localités ridicules, hors de la portée de l'oeil, même exercé, et puis trop immenses pour être embrassées par la vue et par l'esprit impatient, mais hors d'état de se les approprier. La salle de Constantin forme décidément un ensemble disparate avec les autres. Au bout de l'escalier d'honneur, oeuvre grandiose du Bernin, le visiteur s'étonne de ne pas trouver

un concierge ou quelque conducteur, vêtu de noir et rempli de sa dignité; il n'y a qu'un des soldats de la garde papale, sordide et qui a tout l'air de ne pas savoir lire, auquel on exhibe sa permission. Rien ne vous fait l'impression d'entrer dans le respectable palais du prince et chef de la catholicité. Puis on vous livre à vous-même. Pas de surveillants, seulement aux portes des différentes catégories un individu qui vous demande votre laissez-passer, mais personne qui vous renseigne. C'est comme cela que nous avons manqué la chapelle de St Laurent, peinte par Jean de Fiesole, qui se trouve avant les loges. L'ornementation grecque en est ce qu'il y a de plus gracieux et de plus délicat, surtout les fleurs et les fruits. J'ai remarqué un dragon, auquel une femme d'esprit à queue d'arabesques s'amuse à essayer la tiare pontificale. Les peintures de Raphaël au plafond m'ont paru un peu fanées; ce qui m'intéresse particulièrement aux loges c'est la richesse d'invention, la finesse et l'esprit des fioritures. Où la galerie fait le coude, elle est barrée par une grille, apparemment puisque plus loin se trouvent les appartements habités par le pape. Mettant par distraction le pied dans une pièce à côté des stances je m'aperçus que c'était un magasin de copies, où les Anglais trouveront à s'approvisionner.

Rome est un trop grand plat pour un estomac ordinaire, une nourriture trop solide, *too rich* pour une digestion peu active. Rome n'est pas seulement un monde, c'est le monde. Au fond c'est un sacrilège que de visiter la ville en touriste, mais la plupart le commettent. Pourquoi? Parce que la plupart, même en ce moment, ne savent pas ce que signifie Rome. D'abord on est ébloui par la richesse et la profusion, on débrouille, on constate, peu à peu on distingue un fil conducteur, et au moment où le travail et l'étude devraient prendre un commencement l'heure du départ a sonné. Rome est un intérêt pour la vie et dans toutes les directions, tellement

variée que l'homme peut s'en repaître pendant ses jours entiers. Le manque de profondeur, la frivolité seule n'y est pas à son aise, car elle se sent hantée par toutes sortes de grandeurs du passé qui la touchent et dont l'air est toujours imprégné. On a beau éprouver de fortes antipathies, mais la petitesse n'est nulle part, et cela réconcilie avec ce que l'on abhorre ou méprise, car le mépris en vaut la peine. Rome a regorgé de vices et de monstruosités, et l'âme humaine s'y est montrée dans ce qu'elle a de plus abject, mais au moins le vice était colossal et l'abjection un abîme. En haut l'inspiration, en bas le vertige et toujours la grandeur.

Rome est une étude, une tâche, une vocation. C'est le soleil des cités; ses rayons pénètrent l'histoire ancienne et moderne. Rome résume l'humanité.

Rome est avant tout ce qu'il y a de plus sérieux. Cependant Rome n'étonne pas, ne fait pas tressaillir. L'imagination vient après; c'est surtout un travail de l'intelligence que son aspect évoque. Rome ne se présente guère favorablement; la ville éternelle ne vient pas au-devant du visiteur pour l'ensorceler de son cortège historique de nobles décombres. Il faut chercher, fouiller, scruter un peu. L'opinion des étrangers la laisse indifférente, Rome est très-princière, froide et hautaine.

Dans Rome il y a trois quartiers: la ville moderne, élégante, la ville des touristes, des belles dames et des riches équipages, ville, dont les grandeurs font une singulière figure à côté des grandeurs d'une autre espèce, dont l'éclat ne s'efface pas devant le sien. Elle ressemble à une ville de province en France. Puis, il y a la ville italienne, ville en grande partie tout-à-fait ordinaire, sans poésie, on dirait une ville de troisième rang, si de temps en temps un imposant palais ne déroutait pas vos jugements. Enfin il y a la ville du passé qui pénètre les deux autres et reparaît partout comme témoin gênant de nos luxes à bon marché et de nos besoins modernes,

de nos édifices, enjolivés de pain d'épice et de nos sémillants carrelages. Je vois comme des dissolving views dans une activité incessante, le char de triomphe à travers nos landaus, nos légères victorias, et la matrone romaine à travers nos dames, enveloppées de soie et coiffées de sots petits chapeaux.

Le premier sentiment que produit Rome et ses ruines, c'est la confusion. Par où commence-t-on? Il s'agit de se faire un plan, un système, et ce n'est pas facile tout d'abord. Les édifices romains sont aussi laids qu' intéressants. Partout la beauté est abîmée, gâtée, altérée. St Pierre lance au ciel ses laideurs, admirables autant que dispendieuses. La bête noire de l'église est déchaînée, et c'est de sa gueule qu'elle a vomi tout l'arsenal hideux de liens, de pinces, de marteaux pour amortir et ficeler la conscience, la volonté, l'intelligence, le bon sens, l'élan de l'humanité et régner en paix sur les ruines des âmes détruites, après les avoir atrophiées.

La Bible se vend ostensiblement.

19 Mars.

- C'est aujourd'hui jour férié. On célèbre St Joseph. Rome chôme. Que de jours perdus dans la vie! On prétend que St Joseph, décrété patron de l'église, préconisé, comme l'on dit, est désigné comme quatrième dieu. Singulier choix, puisqu'il ne fait que côtoyer le mystère. St Joseph m'a toujours paru une piteuse figure, pauvre et sacrifiée, et je ne sais par quelle raison l'église fait tant de cas de ce repoussoir. L'évangile même n'a pour lui que des phrases qui ne doivent pas servir à relever sa dignité, et il me semble que l'art ne l'a jamais représenté sans un sourire d'ironie transparente.

Il fait un temps de chien, un vrai temps de solstice; le thermomètre n'avance en rien sur celui de la Hollande, car le froid est détestable, le vent est au nord, et la pluie tombe sans cesse. C'est l'orage d'hier qui nous régale de ses bour-

rasques. Puis aucune galerie, aucune villa ouverte. Même les magasins sont fermés.

A St Pierre nous allons entendre chanter vêpres, ce qui se fait à une des chapelles latérales. Il n'y a pas trente personnes comme il faut. Les autres, une cinquantaine peut-être, appartiennent toutes aux basses classes et même à la populace. C'est incroyable, et je ne conçois pas ce qui retient seulement les étrangers d'aller écouter de si grandes et intéressantes compositions et des voix tout-à-fait exceptionnelles, quand ils n'hésitent pas à aller perdre leur soirée à l'opéra à entendre des médiocrités. Le ténor était d'une grande force, la basse-taille d'une capacité sonore extraordinaire; les soprani étaient des gaillards à moustaches, chantant comme des femmes. Tout cela était fort beau, pourvu qu'on ne regarde pas les membres de la chapelle papale.

20 Mars.

- Il fait très-froid, je sors en habits d'hiver, enveloppé d'une grosse capote ouattée, et je n'ai pas trop chaud. On va voir quelques belles toiles au palais Barberini et le superbe plafond de Pierre de Cortone. Il y a aussi un petit nombre de statues antiques et une jolie Diane endormie du Bernin. Puis on entre dans trois petites pièces qui forment la galerie. Il y a bien encore d'autres appartements qui renferment des tableaux, qui sont, à ce que l'on assure, d'une grande valeur, mais bien que la porte de ces salons fût ouverte, de sorte que l'on apercevait très-bien les tableaux qui s'y trouvaient, le domestique qui était dans l'antichambre nous prévint que depuis que le prince n'habitait plus Rome, le public n'était plus admis à les voir, mais d'un ton si insinuant que..... Cependant nous ne voulûmes pas mettre sa vertu à une trop rude épreuve.

Les deux premières chambres de la galerie n'offrent rien de remarquable; on peut les traverser impunément pour s'arrê-

ter dans la dernière devant le portrait de la Cenci par le Guide et celui de la Fornarina par Raphaël. Le dernier est souverainement déplaisant. On se récrie devant ces goûts du grand peintre et l'on se demande comment il a été possible que, lorsqu'on s'appelle Raphaël, on puisse révéler aussi grossièrement le fond de ses appétits, en reproduisant de cette manière devant la postérité les traits de la femme que l'on a jugée digne de partager son immortalité. C'est disgracieux et vraiment indécent. Puis la Fornarina a l'air d'une reproduction d'après une statue de bronze. La Cenci est tout ce qu'il y a de plus suave et de plus délicat, et le pinceau a été pour ainsi dire inspiré par l'expression de la figure charmante de la pauvre enfant. Quel être faut-il que l'on soit pour faire souffrir une créature comme celle-là et quels forfaits ne faut-il pas avoir commis et de combien de froides perfidies s'être rendu coupable pour se durcir la main et le coeur et faire jaillir des larmes de ces doux yeux veloutés, qui implorent et bénissent? Cette tête raconte bien des choses. C'est un chef-d'oeuvre de la création reproduit par un chef-d'oeuvre de l'art. Dommage que la Cenci paraît ne pas avoir de cils. Il y a encore une sainte famille d'André del Sarto, très-belle, surtout la main de la vierge qui tient celle de l'enfant. St Joseph dans un coin, un peu gêné comme toujours, prend une pose de circonstance. Bonne composition de Poussin: la mort de Germanicus. Ce peintre exhale l'ennui. C'est peint dans un ton roux, réduit à une vérité d'une convention un peu plus tolérable par l'abus des manteaux rouges. La chûte d'Adam par le Dominiquin est très-naïve et dans sa naïveté en contradiction patente avec la couleur et le pinceau. Dieu le père, une figure antique, tirée de la chapelle Sixtine, apparaît, porté par de charmants petits anges. Adam interdit ne sait comment se tirer d'embarras devant son créateur. Il a l'air d'un gamin à qui l'on donne une leçon de natation malgré lui et qui grelotte. Sa femme

est accroupie à ses pieds. Voici comment dans son journal de voyage madame L... explique ce tableau: ‘Adam schijnt te zeggen, wijzende op de vrouw: - ik kan het heusch niet helpen, het is hare schuld -; Eva is bang om klappen te krijgen en wijst in hare angst op de slang. Precies stoute kinderen.’ J'aimerais cette conception exécutée par quelque vieux peintre allemand.

21 Mars.

- Nous avons vu aujourd'hui plusieurs églises - il y en a 350 à Rome - en commençant par la plus importante, celle de la congrégation de Jésus.

Il Gesu, église principale des jésuites, a servi de modèle et a donné la première impulsion à ce style richement orné et luxurieux qu'on appelle le style jésuite et qui fait penser davantage à un salon qu' à une église. A mon goût il est détestable, je ne le puis souffrir, mais dès qu'on l'admet, rien n'est plus beau dans ce genre. Le temple surpasse en magnificence tout ce qu'on peut imaginer et serait d'un éclat encore plus éblouissant, s'il y avait plus de jour. On est aveuglé par l'or, par les diverses sortes de marbre, par la peinture du plafond se mêlant à la sculpture des frises de telle manière qu'on ne sait plus où commence l'un ni où finit l'autre de ces deux arts. Le nom du Christ semble descendre du ciel dans un rayon lumineux, porté sur des nuages et entouré d'aimables chérubins. Les plus jolis petits anges en plâtre et en stuc bronzé, dans les plus charmantes attitudes ont l'air de voltiger et de gambader parmi les arabesques et les guirlandes qui s'unissent au marbre, à l'agate, aux dorures et tout cela en gracieuse harmonie si pleine de goût que rien ne semble surchargé ni lourd. Malheureusement l'art sacré est perdu pour moi dès qu'il devient joli.

Le point culminant de l'église est le tombeau de Loyola en lapis lazuli et or. Sa statue d'argent est au-dessus, mais elle

n'est pas visible tous les jours; un rideau, qui n'est tiré que dans les occasions solennelles, la cache. Au-dessus de la niche, où se trouve la statue, il y a un groupe de la Trinité, un petit ange soutient un globe terrestre, entièrement en lapis lazuli. Aux pieds de Loyola, en lettres d'or, sur un fond également en lapis lazuli il y a cette devise: *ad majorem Dei gloriam.* Le monument funéraire lui-même resplendit d'or et de précieuses sortes de marbre. Une balustrade en arabesques de bronze, mélangée de petits anges qui portent des candélabres, l'entoure, et ces candélabres portent des lampes qui brûlent éternellement, comme au tombeau de St Pierre dans l'église de ce nom.

Le cardinal Alexandre Farnèse fit bâtir cette église par Vignola. Elle fut commencée en 1568.

Dans St André della Valle on voit les Evangélistes du Dominiquin d'une conservation et d'une fraîcheur de coloris inconcevable. Ont-ils été peut-être refaits?

Le Panthéon est impossible à visiter à cause du froid qui vous tombe sur la tête qu'il est défendu de tenir couverte. Excellente occasion d'attraper des rhûmes de cerveau et autres catarrhes! Je me sauve avant d'avoir regardé et m'en vais à Ste Marie des Anges.

Santa Maria degli Angeli est une église qui a été exécutée par Michel Ange. C'est une croix grecque d'énorme dimension, mais simple d'ornements. La nef est tout unie, ce qui fait un mauvais effet auprès du choeur et du transept qui sont décorés de peintures comme dans les autres églises. Ce qui la distingue, ce sont ses huit colonnes en granit rouge, car ce qui est aujourd'hui une église était autrefois les thermes de Dioclétien, et les dieux dans les niches ont fait place aux images des saints. Il y a encore un St Sébastien du Dominiquin et un baptême de Maratta, que je ne sais pas apprécier. Mais la statue de St Bruno de Houdon est admirable de

simplicité, de réalité. Le style en est pur, c'est la première statue moderne à Rome qui ait trouvé de l'écho chez moi. C'est la nature, c'est la vérité, c'est un homme, c'est moi-même. Il semble que la statue va marcher, que la bouche va parler.

Dans cette église il m'est arrivé une chose surprenante. Un religieux d'un âge et d'un extérieur respectables est entré dans l'église et est venu aussitôt tout droit à moi: Etes-vous Français? - Mais.... à peu près. - Alors donnez-moi quelques sous pour mes souliers, dit-il, en me montrant les siens, qui cependant n'avaient pas mauvaise mine. Puis tout de suite il se met à genoux tout près de moi, dans l'attitude de quelqu'un qui fait ses dévotions. Je n'hésite pas à les interrompre et lui fourre dans la main un coupon de cinquante centimes. Dites encore que la mendicité n'est pas une aristocratie! Je tourne la tête, mon homme avait disparu.

Un chartreux aussi se met à prier d'un oeil; de l'autre il ne cesse de nous observer. Au moment où nous nous trouvâmes à l'endroit voulu, le hasard fit que sa prière se trouva dite et que pour son bénéfice il put nous tirer le rideau, pendu devant St Sébastien. Il nous raconta qu'il ne pouvait pas nous mener dans le cloître, reconstruit par Michel Ange, le roi d'Italie en ayant fait une caserne.

La galerie du cloître des chartreux, auquel appartient l'église, reconstruite par Michel Ange, est très-célèbre. Cent colonnes la soutiennent, et au milieu il y a trois cyprès, plantés par la main de Michel Ange lui-même autour d'un puits. Nous savions qu'un moine allemand ouvrait ce sanctuaire aux étrangers. Nous vîmes un chartreux tout en blanc, agenouillé devant son prie-Dieu. Il nous sembla que cet homme ne priait pas avec tant d'ardeur qu'il ne put jeter un coup d'oeil aux visiteurs.

Ce qui manque au style jésuite, c'est d'abord ce qui doit constituer essentiellement le caractère de tout édifice sacré, c'est-à-dire la majesté par laquelle il réfléchit en toute humi-

lité la majesté incommensurable du Dieu éternel, à qui soit empire et gloire de siècles en siècles.

Nous tenons ordinairement nos manteaux fermés, mais l'usage de manteaux n'est pas général dans les pays du Nord, tandis que le plaid anglais est remplacé à Rome par le soi-disant almaviva plus ou moins ample que les Romains les plus infimes savent porter souvent avec noblesse, nous dirions avec un chic surprenant. S'ils le laissent pendre et conséquemment ouvert sur le devant, au lieu de le tenir fermé, ils l'écartent avec les deux mains, de manière à laisser voir les vêtements en dessous. C'est précisément l'attitude du grand Christ de Thorwaldsen, attitude qu'il a probablement prise des passants dans les rues de Rome.

Le vin rouge et blanc d'Orvieto que l'on boit à Rome est délicieux, surtout le rouge. Tous les deux sont d'une grande fraîcheur, ils ont un parfum doucelet et laissent un goût sec. Trempés, ils parfument l'eau très-agréablement. On les appelle aussi alleatico et est-est-est. Le lait, le beurre sont excellents à Rome; le pain, particulièrement le pain gris, est exquis, très-nourrissant et agréable.

Vendredi 22 Mars.

- Audience du pape à 11½. L'homme est ainsi fait que son esprit se forme toujours des idées préconçues dès que son imagination se met au trot, et malgré les transformations des temps, il faudrait que nous fussions d'une nature bien végétale pour que la perspective d'aller au Vatican et de se trouver en présence du chef de l'église catholique-romaine ne nous émût pas un peu.

Je me voyais déjà avec plusieurs personnes dans la salle d'audience en conversation avec quelques *cameriere*, attendant qu'il plût à sa Sainteté d'entrer. Aussi lorsque je montais les larges et commodes gradins de marbre, fuyant à perte de vue devant moi, et sous les voûtes grandioses du plus spacieux des

palais, plein de si grands souvenirs et de tant de belles choses, je me sentis pris d'une émotion soudaine, mêlée de vénération, d'admiration. Des suisses étaient là, gaillards géants, la hallebarde sur l'épaule, muets, immobiles, comme on les voit dans les vieilles gravures allemandes et pareils aux poupées en bois aux arsenaux de Lucerne et de Zurich. Puis un vestibule immense en marbre, décoré de peintures, où courent toutes sortes d'huissiers, de visiteurs des deux sexes, et où la garde suisse dans quelque coin pose pour quelque corps de garde d'un vieux peintre du nord. Un huissier en soie rouge s'approche de vous, examine la réponse faite à votre envoyé et dans laquelle à sa requête, une audience vous est accordée, réponse qui n'est expédiée ordinairement que le jour même, vous transmet à un autre huissier et les portes de la salle d'audience s'ouvrent. Vous entrez derrière un paravent et vous vous trouvez dans une salle très-longue, trop longue pour sa largeur. Comme on est en bonne société, il n'est pas difficile de trouver une place sur les bancs, placés contre les parois. Personne ne se tient debout. Le silence est glacial. Comme toujours on n'adresse pas un mot à ses voisins et ceux-ci ne vous diraient pas une syllabe pour tout l'or du monde. Plutôt mourir! Les tables d'hôte même sont arrangées de façon à ce qu'on n'ait jamais besoin des services de son voisin. Si celui-ci désire le moindre objet qui soit à votre portée et pour lequel il n'aurait qu'à vous dire un mot, il préfère attendre et demander au sommelier.

Cependant à mesure que le temps se passe et commence à paraître long, il s'établit un sourd murmure entre les quelques sociétés, plusieurs messieurs et dames se lèvent, quittent même leurs places et souvent étouffent des bâillements. Il y a de vieux tableaux noircis et qui auraient le plus grand besoin d'être restaurés. Malgré toute l'occasion que j'en eus, il m'a été impossible de les déchiffrer. La salle est tout en rouge de

toutes les teintes, du vermillon le plus vif au violet le plus terni, les draperies, les portières, le baldaquin au bout de la salle étaient tout-à-fait fripés et dans le style de l'endroit. Vis-à-vis, à l'autre bout, il y avait un crucifix avec marge en or; le Christ était voilé comme partout. Le tapis était vert et avait longtemps servi, à voir comme la couleur en était passée et comme il était plein de taches.

Le prestige pontifical se refroidit beaucoup en moi et, dans cette nombreuse société, où il y avait à peu près cent personnes si peu sociables, l'attente m'engourdit tellement que je ne savais plus si je veillais ou si je dormais. Ajoutez toutes ces dames en noir avec un voile noir sur la tête. Il y avait sur tout cela en masse un second voile, celui de la vétusté, de la tristesse et de l'ennui. Cette heure d'attente ressemblait beaucoup à une séance chez un dentiste et la ronde du pape à une opération quelconque.

Enfin après une heure d'attente une portière a été écartée par un homme en habit violet, et je vis de loin la figure du Saint-Père, blanche avec un morceau d'étoffe écarlate sur les épaules, se détacher sur l'obscurité de la pièce adjacente, d'où il sortait. Il avait derrière lui un état-major de grands-dignitaires de l'église, parmi lesquels je distinguai aussi un général. Tous les habillements étaient un peu défraîchis, la robe du pape tirait sur le jaune. C'est comme si on avait fait des acquisitions à la vente de quelque troupe en faillite, et je ne pus me défendre de comparer tout ceci à quelque opéra ou quelque ballet d'Offenbach. Plus de prestige, plus de poésie, plus rien. C'était la décomposition absolue, l'effondrement sans retour.

Le pape lui-même est la plus parfaite image de la décrépitude. Sa figure, sans doute, annonce l'honnêteté, la bonté, la bonne foi, mais en même temps une haute incapacité. Ou bien l'âge et les influences subies l'ont-ils éteint? A son entrée

tout le monde tombe à genoux: c'est la manière de saluer le pape. Sa démarche est celle d'un vieillard. Il prie tout le monde de se relever et commence sa ronde, en abandonnant sa main potelée, chaude et enveloppée de mitaines, aux lèvres des fidèles et des infidèles, en disant à chacun une courte phrase. Puis il se met près du trône, adresse ses voeux aux assistants, ajoute qu'il les bénit, ainsi que leurs chapelets, médailles, etc., puis encore quelques paroles en latin, auxquelles sa suite répondit: Amen, et l'audience était finie. Cela avait pris à peine un quart d'heure.

Ces sortes d'audiences, qui sont très-fréquentes, qui même le sont trop, et à l'intention desquelles le Saint-Père sait probablement à quoi s'en tenir, sont dépêchées par lui de sa manière acconturneé. Et il a raison, cependant une fois qu'il plaît à sa Sainteté de vouloir bien se soumettre à ces corvées, il serait décent qu'il s'y prit avec un peu plus d'égards et de décorum envers le public, qui d'abord est toujours plus ou moins distingué et souvent du meilleur monde, et qui en tout cas vient lui porter ses hommages. D'abord le monde ne devrait pas être tenu assis pendant une heure sur des bancs en bois, il devrait circuler, deux chambellans devraient être là pour faire les honneurs de la salle, dire quelques mots courtois aux visiteurs et rendre l'attente moins pénible et moins fastidieuse. Cette attente ne devrait pas être prolongée au-delà d'une demi-heure et sa Sainteté devrait faire ses adieux sur un ton tout différent qu'il ne fait et qui ne peut manquer d'égratigner un peu ceux des visiteurs qui ont le sentiment peut-être châtouilleux. D'un autre côté quelque souffle intérieur dira sans doute au pape que ce monde-là est venu pour le voir, même quelque peu pour le voir malgré lui. Cette conviction ne sera pas propre à lui inspirer beaucoup d'intérêt envers cette cohue doublement hebdomadaire, qui vient le déranger et parmi laquelle les hérétiques se trouvent en majorité.

Le pape devrait faire ensuite deux choses. Particulièrement dans les circonstances actuelles, qui, il faut bien l'avouer, sont extrêmement dures pour lui, il devrait revêtir sa personne, son entourage et son palais d'un prestige de luxe et de grandeur, qui lui manquent. Au moment où un parti prétend que le temps des papes comme souverains temporels est passé et ne reviendra plus, l'éclat du Vatican devrait offrir le symbole du contraire, tandis que maintenant l'ostentation d'une pauvreté fripière donne raison au parti hostile. Puis, bien que le pape ait raison de rester à Rome et qu'il ferait un faux-pas très-dangereux pour lui, si jamais il allait changer de résidence, je crois que, maintenant que l'engorgement de foi qu'il a produit dans son troupeau en lui faisant avaler encore le dogme de l'immaculée conception a effectué un schisme fatal, le pape dans son intérêt ferait bien d'entreprendre quelque grand voyage et de se montrer aux populations dans les pays où le schisme fait les progrès les plus rapides. Cette tournée pourrait être d'un immense effet. Cela vaudrait bien mieux que de se tenir cloîtré dans le Vatican et en dehors de la marche des choses, de se bercer, se leurrer de chimères et d'espérances impossibles et de rêver à toutes sortes de misérables taquineries envers le roi d'Italie, qui ont pour but principal de désappointer les étrangers et de diminuer leur nombre à Rome. Cependant l'affluence n'en diminue pas encore, bien au contraire, malgré le silence de la semaine sainte.

La contenance du Vatican prouve pourtant une chose, c'est que dans les solennités de Pâques le Christ n'est qu'un prétexte. Pendant la semaine sainte on ne peut faire quoi que ce soit; le misérère même ne fut pas dit, et je l'eus tant désiré. Le pape espère, prétend-on, de cette manière éloigner les étrangers et nuire à la prospérité du nouvel ordre de choses. Heureusement que Rome a encore d'autres attraits que les cérémonies de la catholicité.

23 Mars.

- Comme il fait mauvais temps, nous voulons visiter la galerie des statues du Vatican. L'exposition des statues est grandiose, les salles sont grandes et hautes, les corridors longs, les murs et les plafonds peints la plupart en style antique, le parquet en mosaïque. Impossible de donner une idée de ces vastes galeries, auxquelles depuis des siècles les plus grands génies ont travaillé, afin de les rendre propres à recevoir les milliers de chefs-d'oeuvre, qui ont été trouvés à Rome ou dans les environs.

Pour tout bien voir il faudrait des semaines, des mois; nous ne pûmes que l'effleurer, surpris de la grandeur et de la noblesse de l'arrangement; nous ne pûmes que nous extasier devant les innombrables statues, les bustes, les sarcophages et nous nous arrêtâmes devant ceux qui nous frappaient particulièrement ou qui comme portraits nous intéressaient.

Il y a aussi deux salles, consacrées aux animaux. Il n'y a rien de plus vivant, de plus nature. On y voit toutes les espèces possibles, des oiseaux, des animaux fantastiques, comme des griffons, des dauphins.

Parmi les groupes qui nous frappèrent surtout se trouve l'enlèvement d'Europe par le taureau. Le sculpteur a donné au taureau quelque chose de majestueux, l'expression divine de Jupiter. Il y a aussi un chien qui attaque un cerf, le cerf en course rapide, le chien qui lui saute sur le dos et enfonce ses ongles dans sa chair, horrible, mais si beau! Le chien est une espèce de molosse, il a les oreilles coupées, selon la mode du jour. Un peu plus loin on voit aussi un combat d'un ours et d'un taureau, groupe très-célèbre, mais il y a aussi de paisibles scènes, par exemple un taureau blessé, dont la blessure est léchée par un chien. Le chien tend si gentiment le cou pour y atteindre c'est un joli levrier qui donne la patte et qui est très-connu par la reproduction en bronze.

Mais où terminer cette nomenclature? Il y a tant de jolies

et naïves productions. Ce qui nous frappa le plus, c'est la manière dont le caractère et l'espèce de chaque animal étaient rendus.

Parmi les bustes il y avait ceux des empereurs et des impératrices connus par l'histoire. Les philosophes, les généraux de l'ancienne Rome y sont représentés et parmi eux il y en avait un grand nombre, dont les traits nous intéressaient. Par dessus tout le magnifique buste du jeune Auguste, à l'expression noble, fière et profonde. Nous trouvâmes aussi curieuses les têtes de plusieurs impératrices, lesquelles étaient surmontées de coiffures bizarres et compliquées, ce qui prouve que les dames, pour paraître laides, se donnaient déjà autant de peine que de nos jours.

La plus grande partie de ces salles et galeries est ornée de colonnes en agate, en porphyre et en toute espèce de marbre précieux. Elles ont été tirées de vieux temples ou déterrées avec les statues. Presque toutes sont bâties en vue des statues qui doivent y être placées. Parmi les dalles, formant mosaïque, il y en a qui sont antiques, tirées de la villa d'Adrien et de quelques thermes.

Au bout de cette galerie, après avoir monté quelques marches d'un escalier en marbre, on arrive au Belvédère. C'est là que se trouve le Torso, gigantesque débris d'un Hercule. Depuis qu'il a éte découvert, il n'a pas cessé de faire sensation dans le monde artistique, et Michel Ange l'appelait son maître. Il est entouré de quelques autres statues très-célèbres: le Laocoon, la Vénus de Medicis, l'Apollon etc.

De là on se rend sur le balcon, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur Rome. C'est ce qui a donné le nom de Belvédère à la partie où nous sommes.

Derrière le vestibule, dans la cour octogone, un salon antique en plein air avec une fontaine au milieu. Une galerie avec seize colonnes ioniennes en porphyre rouge l'entoure et

sous cette galerie de nouveau une multitude de statues, de sarcophages, de thermes.

Sous la galerie s'ouvrent quatre cabinets, petits sanctuaires consacrés aux statues les plus célèbres, statues connues du monde entier. Afin qu'on puisse les admirer avec un certain recueillement, elles sont mises à part. Dans l'un l'Apollon du Belvédère; dans le second le Laocoon; dans le troisième le Persée de Canova; dans le quatrième le Méléagre.

24 Mars.

- Pour visiter la Basilique de San Paolo hors les murs on prend par la porte de ce nom. C'est une route triste et sinistre. Le coeur se serre; toujours une tranchée de hauts murs décrépits au pied desquels on aperçoit avec dégoût une suite non interrompue de monceaux de décombres et d'immondices. Puis on passe devant la pyramide de Cestius, puis devant le cimetière des protestants, ensuite on arrive aux champs pestilentiels de la malaria. Des prairies basses, des arbustes en détresse, une végétation maladive, une sève appauvrie, un pays qui invite au désespoir et au suicide.

Voici l'église, derrière laquelle il y a un couvent de bénédictins, c'est-à-dire de l'ordre érudit. Ce sont eux qui se vouent à l'instruction et qui tiennent ce que nous appelons des pensionnats. Mais les pensionnaires n'y tiennent pas dès que la chaleur arrive et se sauvent dans la ville[1)].

1) De bewoners van een klooster, Trois Fontaines genaamd, hebben een merkwaardig feit bedreven, dat vooral in moerasachtige streken wel verdient bekend te worden.
Dit klooster namelijk, dat op een kleinen afstand buiten de muren van Rome op den weg naar Ostia gelegen is, stond voor een paar jaar nog als de ongezondste woonplaats van de geheele streek bekend. Het klimaat was er zoo slecht, dat de kloosterlingen des zomers genoodzaakt werden om in Rome te overnachten, en desniettegenstaande hadden zij veel te lijden van kwaadaardige koortsen, waaraan ook sommigen hunner bezweken.
Zij kwamen toen op den goeden inval om de moerasachtige streken van den omtrek met den Eucalyptus te beplanten, en door middel van deze boomsoort, die de vochtigheid van den grond in groote hoeveelheden opzuigt, werden verscheidene hectaren grond in korten tijd verlost van de overtollige waterpoelen, die gedurende de zomermaanden van die streken een waar graf maakten. Dit middel schijnt werkelijk zeer afdoende te zijn. De eertijds slappe, moerassige grond werd weldra zoo hard, dat van houweelen moest gebruik worden gemaakt om den vruchtbaren grond te kunnen bereiken, die onder de harde laag verborgen lag.
Eigen Haard, N^{o}. 39, 1882.

Dans ces terrains bas et malsains on s'est imaginé de construire une église. Il le fallait bien, ma foi! puisque le corps d'un St Paul y fut porté après avoir été décapité un peu plus loin, là où s'élève maintenant l'abbaye des trois Fontaines.

La façade est fort laide. Quelque chose de byzantin avec un clocher italien maladroit et un fronton classique. Mais l'intérieur est magnifique. C'est Ste Marie majeure, mais plus belle, plus riche, plus grande, plus neuve. Il est possible, qu'en proportion de l'ensemble et de l'espace plusieurs détails soient un peu coquets et pas tout-à-fait conformes au style adopté. Le baldaquin est un obstacle de mauvais goût, qui entrave le regard et nuit à la grandeur, mais les mosaïques byzantines, sauvées de l'incendie, sont intéressantes, quoique fort laides, et l'imitation qu'on a faite de celles qui ont été perdues est bonne, bien que j'eusse mieux aimé qu'on se fût gardé de reproduire ces horreurs, ces Christs qui louchent, ces saints aux regards de Méduse, ces boeufs volants, portant l'évangile sur leurs ailes.

Au milieu du transept est la crypte, qui renferme le tombeau de St Paul, de la même manière que celle de St Pierre à l'église qui porte son nom. Au-dessus de celle-ci brille l'autel en malachite et un tabernacle en or, élégant et gracieux, avec les quatre évangélistes en marbre blanc dans de petites niches.

San Paolo fuor le mura était autrefois non-seulement la plus

vieille église de Rome, mais aussi la plus belle. Fondée au onzième siècle au-dessus des catacombes, embellie par les successeurs de Constantin, dotée par de nombreux présents, elle résista à toutes les guerres et à toutes les dévastations, et était encore là, inaltérée et intacte, lorsqu' elle fut anéantie par le feu en 1823. C'était la veille de la mort de Pie VII, qui avait un grand faible pour cette église, parce qu'il avait été élevé dans le cloître des bénédictins. Heureusement il fut enlevé avant la terrible catastrophe. Son successeur,[1)] Grégoire XII, décida de la faire reconstruire de manière que par sa splendeur elle fût digne de remplacer celle qui avait été détruite. Il décréta un conciliabule pour inviter tout l'univers à contribuer à cette construction. Les cadeaux vinrent de tous côtés; le czar envoya un autel et quatre piédestaux en malachite et le sultan même fit présent de quatre colonnes en onyx. L'or, les beaux échantillons de marbre et les ornements précieux affluèrent.

Mais ce qui nous a plu davantage que toute cette magnificence ce fut le cloître des bénédictins, une des plus superbes productions de ce genre qui nous soient conservées du treizième siècle.

Il n'est pas permis aux dames d'en faire le tour, mais le galant custode pour les en consoler, leur offre un petit bouquet de roses, cueillies sur les vieilles et vénérables tombes.

25 Mars.

- Horrible temps! Nous allons voir quelques églises et palais: c'est la seule chose à faire.

Nous vîmes hier Sta Maria in Trastevere, une des plus vieilles églises de Rome. Elle s'élève sur l'emplacement où, selon la légende, le jour de la naissance du Christ jaillit une fon-

1) Voir pour plus amples détails: Freifrau Von Bunsen, ein Lebensbild aus ihren Briefen zusammengestellt, s. 113.

taine d'huile qui coula tout le jour. Cette légende frappa tellement les premiers chrétiens que déjà en 224 le pape Calixte y fit construire une église, qui plus tard fut souvent rebâtie et ornée. Il n'y a pas longtemps que le pape Pie IX l'a fait entièrement restaurer, rafraîchir et redorer, si bien qu'elle a l'air neuve et pimpante, et ne porte plus le caractère d'une vieille et vénérable basilique, ce qu'elle est pourtant. Ce qu'elle a de plus remarquable ce sont ses magnifiques mosaïques de tous les temps. Les frises, les arabesques sur un fond d'or sont charmantes.

Sta Maria del Popolo est aussi une des plus anciennes églises. La légende prétend qu'elle est bâtie sur le lieu où Néron a été enseveli, ce qui serait édifiant. Il y revenait si souvent que les premiers chrétiens comprirent que pour chasser le diable ils ne pourraient mieux faire que de jeter à tous les vents les cendres de Néron et de bâtir à cette place une sainte chapelle. Plus tard, sous Sixte IV, elle fut embellie et agrandie.

Baccio Pintelli, architecte Florentin, y fit travailler ses concitoyens les plus célèbres. Pinturicchio y a beaucoup travaillé également; on dit que la sainte Vierge au-dessus de l'autel est un de ses chefs-d'oeuvre. La famille della Rovera, de laquelle sortaient Sixte IV et plus tard Jules II y a sa sépulture. La famille Chigi, riche banquier sous Jules II et Léon X, y a un tombeau vraiment princier, orné d'un Jonas, aussi gracieux et joli qu'un Antinöus, représenté au moment où, radieux et triomphant, il sort de la gueule du poisson, symbole de la résurrection. Cette église est surtout digne d'être vue, à cause des nombreux et beaux monuments funèbres, parmi lesquels on distingue celui du cardinal Basso et celui d'Ascanio Sforza. On y voit des vitraux peints, chose rare à Rome.

S. Giovanni di Laterano est le plus ancien palais épiscopal de Rome, auquel Constantin joignit une basilique en 324.

Ayant brûlé plusieurs fois, il a été rebâti de nouveau, si bien que les vestiges qui en restent sont peu de chose. Il n'y a que le baptistère, dans lequel, si l'on en croit la légende, Constantin aurait été baptisé comme cette solennité a été reproduite dans les stances de Raphaël. Le palais est situé sur une place solitaire, à l'un des bouts de Rome, poétique par son abandon, sa tristesse et son profond silence. La façade principale est couronnée de onze statues, qui, lorsqu'il fait beau temps, brillent au soleil, rayonnant avec intensité sur le ciel du bleu le plus profond. On les voit déjà reluire de loin car S. Giovanni di Laterano est situé sur une espèce d'élévation. De quel côté que se dirige le regard, il repose sur les traces de l'antiquité, sur d'intéressants souvenirs. Devant soi on a la pente verdoyante, entourée des murs d'Aurélien; le *theatrum castrense;* un peu plus loin la toute vieille église de Sta Croce in Gerusalemme, derrière soi l'étendue ondulée de la Campagne, où l'on distingue les ruines d'aqueducs, les tombeaux semés au bord des vieilles routes, et enfin l'horizon borné par les collines de la Sabine et d'Albano.

S. Giovanni di Laterano ne mérite pas, comme bâtiment, l'épithète de beau, mais il y a tant de souvenirs! Son histoire est celle de l'église depuis qu'elle existe. C'est ici que presque tous les papes ont été couronnés, ici que la première hérésie a été combattue, ici que le premier concile a été tenu.

S. Giovanni est le siège principal de l'épiscopat romain. Dans St Pierre et au Vatican le pape est souverain du monde spirituel; dans St. Jean de Latran il est le premier évêque de l'église. Proprement dit le Latran est la cathédrale de Rome, et on admire un magnifique vieux cloître et des monuments du treizième siècle, ainsi qu'une marge en mosaïque que soutiennent les plus jolies et les plus gracieuses petites colonnes, un vieux puits du sixième siècle est au milieu du petit jardin.

Dans cette église se trouve le tombeau de St. Jean, de la

même manière, mais plus simple que ceux de St Pierre et de St Paul. Tout autour dans les niches il y a les statues des douze apôtres aux draperies flottantes. Le palais n'est plus occupé. L'intérieur en est humide et sombre. Comprenant que ce n'était plus un lieu habitable pour l'homme, Grégoire XVI y logea des statues et Pie IX y ajouta un intéressant musée. Il a voulu que l'ancien palais épiscopal de Sylvestre, l'habitation de Constantin, devînt un dépôt d'antiquités chrétiennes.

Nous nous rendîmes à la chapelle, *sancta sanctorum*, chapelle particulière des papes, lorsqu'ils demeuraient au Latran. C'est ici que se trouve l'escalier du palais de Pilate, transporté par l'impératrice Hélène. Les croyants ne le montent qu'à genoux; une grande foule, même des dames convenablement mises, étaient occupées à faire ce pieu pèlerinage. Cela se pratique beaucoup dans cette semaine.

Pour le préserver de la détérioration, cet escalier en marbre blanc, sur lequel on montre les gouttes de sang que le Christ y a laissé tomber, est recouvert de planches. Au haut de cet escalier, à côté duquel se trouvent deux escaliers ordinaires, est la petite chapelle particulière très-ancienne, éclairée par quelques bougies, sans trop d'ornements et de joyaux, véritable petit sanctuaire du moyen-âge. C'est là que se conserve le plus riche trésor de reliques, mais on ne les montre pas aux femmes.

Non loin du Latran l'impératrice Hélène déposa de la terre de Palestine et y fit construire une église qu'elle voulait consacrer à la Ste Croix, trouvée et apportée par elle. Il paraît qu'elle en a distribué beaucoup de fragments, car il n'en reste pas grand chose, quoiqu'il en reste toujours.....

On conserve à Sta Croce plusieurs autres reliques, entre autres un des clous qui ont servi à la crucifixion de Jésus et un des doigts que St Thomas mit sur sa blessure. Les dames ne peuvent les voir que moyennant une permission spé-

ciale du pape, de même que la crypte de Ste Hélène. Elles restent à l'entrée de la barrière et ne perdent pas grand chose à regarder cette très-vieille chapelle souterraine, toute peinte de scènes naïves sur un fond d'or, altéré par les siècles.

26 Mars.

- Allons au palais Doria Pamphili! A l'extérieur il a l'air d'être le palais le plus joli, le plus élégant et le mieux conservé de Rome. Depuis longtemps déjà nous avions été tentés, en passant près du Corso, de jeter un coup-d'oeil, par la porte cochère, sur une belle colonnade, entourée d'un jardin bien entretenu, rempli de verdure et de camélias. La colonnade est large et majestueuse; le petit jardin est rafraîchi par une fontaine, située au milieu du gazon qui est d'un beau vert velouté, tout-à-fait anglais. On traverse la galerie et on trouve un escalier de marbre, escalier énorme, très-commode, quoique très-élevé: c'est le commencement de tous les palais italiens. Puis vient une file de salons, de petits boudoirs, de longues galeries, tous avec des plafonds peints et beaucoup de luxe en fait de marbre, de stuc, de beaux rideaux, de meubles dorés, de tables à plaques d'onyx, d'agate, de statues, de vases, de candélabres et de tableaux, presque tous des chefs-d'oeuvre. Cette galerie est très-célèbre, mais à cause des lourds rideaux devant les fenêtres, des rues étroites, nous ne pûmes voir que difficilement. Nous trouvâmes qu'elle aurait bien besoin d'être nettoyée. Il y avait entre autres un portrait par Raphaël, deux ambassadeurs vénitiens, si beaux, mais si noirs, puis de très-jolis Breugel, et même en assez grand nombre: les quatre éléments, le paradis, la création des animaux, toiles assez considérables qui ont bien conservé leurs couleurs. Elles sont très-amusantes par leurs nombreux animaux, grands et petits, dans l'air, sur les arbres, sur la terre, dans l'eau; tout vit, et plus on regarde, plus on en découvre. Ce qui nous frappa beaucoup ce fut une sainte famille de Sasso-

ferrato. St Joseph a un tout autre air, il est plus avenant que son type ordinaire, c'est un paysan de la Campagne, jeune, maigre, au fin et noble visage, et Ste Marie est ravissante d'innocence, d'ingénuité. L'enfant était le moins réussi de ce groupe; il était pâle et chétif. Il y avait aussi un portrait ainsi qu'un buste en marbre du grand André Doria, le grand homme de la famille. De même un portrait de Machiavel, terriblement méchant et très-osé, mais pas faux du tout; puis le portrait de la femme du Titien. Plus loin le portrait de Lucrèce Borgia, aux boucles blondes, au visage laid et méchant. A un des bouts de la galerie, nous nous trouvâmes devant un théâtre de salon, si gracieux, élégant et confortable qu'on meurt d'envie d'assister à une représentation donnée par des princes et des princesses de Rome, avec les grands seigneurs comme spectateurs, et tous les lustres de cristal de roche allumés dans ce joli salon, encombré du plus magnifique art antique.

La villa Albani est située en dehors des murs de Rome, non loin de l'endroit où les insurgés de 1849 firent une brèche et pénétrèrent dans la ville. Le cardinal Albani, neveu du pape Clement XI, la fit construire, avec l'intention d'y placer un grand nombre des antiquités qu'il avait amassées. Pour mieux faire ressortir cette collection il a voulu la placer dans un cadre antique, si bien que si un seigneur romain du temps d'Auguste avait pu sortir de son tombeau et revenir sur terre, il s'y fût trouvé complètement à son aise. Il se fit aider par le savant Winckelmann, son ami. A eux deux ils créèrent un endroit, digne d'y loger des dieux et des déesses, des héros et des philosophes. Ils y sont parfaitement bien, mais il nous semble que la villa Albani n'était pas faite pour être habitée par un homme de nos jours. On y entre par une grande porte, pratiquée dans une balustrade en fer, où, comme partout du reste, était postée une troupe de *poverini*, *ciechi*, etc. et tant

de voitures qu'on ne pouvait avancer que lentement. Une fois entré, on marche entre des haies de cèdres et de palmiers, murs verdis qui forment un bosquet en forme d'étoile, qui débouchent sur un rond-point, orné d'hermès et de bustes.

C'est là qu'on voit la villa devant soi, bâtiment très-italien, entouré de colonnades. De chaque côté de la maison un petit bosquet de vieux cèdres si touffu qu'aucun rayon de soleil n'y pénètre. Devant celle-ci un jardin, style Le Nôtre, avec un étang et une fontaine, qui ne coule plus que faiblement. Le jardin, les balustrades, les terrasses superposées, qui sont unies par des escaliers de marbre, tout a l'air abandonné; la mauvaise herbe sous les palmiers et les figuiers est luxuriante. Un buste colossal de Winckelmann brille sous cet ombrage et fait une singulière figure au milieu de tous ces dieux et déesses. La maison, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, les colonnades, tout est en marbre ou en stuc, les parquets sont incrustés de mosaïques et tout est peuplé d'une véritable cohue de statues, de bas-reliefs, d'hermès, de bustes, de sarcophages, en un mot des specimen de tout ce que l'antiquité a produit en fait de statuaire. Un peu plus loin dans le jardin est un petit bâtiment, qui porte le nom de chambre de billard, mais qui n'y ressemble aucunement. C'est une longue galerie, divisée en deux, aussi toute en marbre, stuc, colonnes et statues, mais meublée de petites tables, de confortables fauteuils et canapés, formant un établissement commode et familier, les meubles dorés et en damas rouge, les portières drapées et garnies de velours.

Vis-à-vis de la maison est une colonnade en demi-cercle, remplie encore de bustes et de statues. Elle porte le nom de fumoir. Elle est remplie de petites tables rondes, entourées de quatre chaises empaillées, comme dans un café, mais le garçon se fera attendre longtemps. Partout il y a le chiffre de la famille, deux A accolés. Cette colonnade est le péristyle d'un délicieux salon; Galleria del Canopo est son nom. Les murs

en sont peints en fresque, avec des camées en stuc sur un fond blanc et des fleurs en arabesques. Le plafond est peint de même, en charmante harmonie avec les murs; au milieu un grand médaillon représentant les noces de Thétis et Pêlée. Ici l'ameublement est or et azur, le parquet en mosaïque, et toujours beaucoup de statues. Dans ce salon se trouve la Diane d'Ephèse, reproduite deux fois, puis la charmante statue d'un enfant qui, pour faire peur à un autre, s'est caché derrière un masque et tend sa main par l'ouverture de la bouche.

Plus loin le jardin entier est un musée de petits temples, de petites coupoles, de statues, d'hermès. Ici une nymphe qui verse de l'eau d'un vase; là un masque, qui fait rejaillir de l'eau de sa bouche grande ouverte, puis des escaliers de marbre, des balustrades et des terrasses.

Tout en nous promenant, nous arrivâmes de nouveau près du palais et nous montâmes les larges escaliers de marbre. Les rampes sont en velours rouge, et de grands miroirs sur le palier. Au premier est la collection de tableaux, et ces chambres-là sont en quelque sorte plus habitables. Il est vrai que tout est en marbre, même le parquet, les tables sont en agate et en porphyre, les meubles en or ou en boule, mais il y a quelque chose qui ressemble à une salle à manger, même à une chambre à coucher. Du balcon de la salle à manger on a une vue très-étendue sur les montagnes d'Albano. Mais le premier plan n'est pas beau; la ligne n'est coupée que par des maisons, des murs et quelques rares arbustes. Et puis le ciel était gris ce qui n'était guère en harmonie avec le paysage.

La collection de tableaux nous sembla n'offrir rien de particulier, mais il faisait si sombre, et en Italie les maisons ont si peu de fenêtres et les murs en sont si épais, de plus nous étions si fatigués de tout ce que nous avions vu que nous n'en pûmes plus réellement jouir, et nous remontâmes en voiture avec l'intention d'y revenir.

27 Mars.

- Vu le palais Borghèse. Il occupe tout un côté de la ‘piazza Borghese’ et va de la ‘rue Fontanella’ à celle du Tibre.

On entre par une porte-cochère dans un vaste vestibule, et on a devant soi une double cour, divisée par deux rangées de hautes colonnes. Au milieu de la première, entourée d'un portique, se trouve une fontaine et au travers de la rangée des colonnes on voit que la deuxième cour a été un jour un jardin, plein de fleurs, de statues et de petites fontaines. Mais tout est si abandonné que cela ressemble à un désert. Tout le palais, à l'extérieur a l'air noir, décrépit et vieux, ce qui ne l'empêche pas d'être une magnifique construction, tandis que la collection des tableaux est la plus belle que Rome possède. Le plus célèbre tableau de la galerie est le Christ porté au tombeau de Raphaël, un chef-d'oeuvre d'expression, de composition, de couleur. La grâce des attitudes et le charme avec lequel il a su développer cette scène, nous ont surtout frappés. C'est dans cette galerie que nous avons réellement fait connaissance avec la vieille école italienne. Pinturicchio, Francia, Garofalo, Sassoferrato et tant d'autres, sont mieux conservés ici que dans la plupart des églises, et la lumière est meilleure. Il y a aussi l'histoire de Joseph, petits tableaux sur toile de Pinturicchio, charmants et naïfs, mais en même temps fermes et magnifiques de couleur; de Garofalo les noces de Cana et la résurrection de Lazare. Le dernier nous amusa, parce que l'entourage entier semble sentir une mauvaise odeur, tandis que Lazare sort de son tombeau comme un homme ordinaire et bien conservé. Vis-à-vis du Christ porté au tombeau pend le même sujet par Garofalo, pas aussi frappant toutefois que le tableau de Raphaël, mais sans manquer pour cela de noblesse et de sentiment. A mon avis la Danaé du Corrège est le plus beau tableau de la galerie, c'est charmant, gracieux, magnifique, mais..... c'est

à peine si les dames osent le regarder. Les petits amours au premier plan, qui aiguisent leurs flèches, sont ce qu'il y a de plus gentil.

C'est ici que se trouve la Sibylle de Cumes par le Dominiquin; la Madone de Sassoferrato; une sainte famille de Scipion Gaétano, où Marie et sa vieille mère sont assises, jouant avec les deux enfants, St Jean et Jésus, tandis que Joseph fait une mine, comme s'il disait: Allons prendre un peu l'air, je ne puis pas rester toujours près de ces marmots. Délicieux tableau, et la Madone est si belle! Ici se trouve aussi le célèbre tableau du Dominiquin, Diane avec ses nymphes, admirable de grâce et de naturel. Les nymphes tirent sur l'oiseau, et Diane distribue les prix. Sur le premier plan deux très-jeunes filles se baignent, et ce sont des enfants si charmantes et naturelles qu'on dirait qu'elles vivent.

On admire aussi un très-beau Titien: l'amour céleste et l'amour terrestre, avec la belle lumière ensoleillée que Titien sait mettre en ses tableaux, la belle couleur brillante qui fait qu'on ne peut aucunement apprécier ses tableaux, reproduits par la gravure.

Impossible de dépeindre toutes les beautés que contient cette collection. Il y a aussi de bons tableaux de l'école hollandaise, entre autres un petit Potter, des vaches, et une délicieuse perspective hollandaise, où un rayon de soleil perce un nuage. Il y a treize grandes chambres et deux énormes salles qui se suivent et dont toutes les parois sont couvertes de tableaux. Toutes ont des plafonds peints et sont garnies de meubles, richement dorés, et de tables de marbre et d'agate. L'un des salons contient deux jets d'eau dans des bassins en marbre. A la suite de cette file d'appartements, l'un plus riche que l'autre, on remarque tout à coup un salon tout couvert de glaces, des trophées gracieux et des guirlandes de fleurs avec des oiseaux et de petits amours des

couleurs les plus vives et fraîches, reproduits sur ces glaces comme si elles venaient d'être peintes d'hier; cependant elles sont d'un artiste qui vivait il y a trois siècles, Maria dei Fiori. C'est quelque chose de si gracieux, de si féerique et, quand on se mire dans ces glaces, on se voit tout encadré de fleurs.

Au milieu de cette salle se trouve une table en mosaïque, où se voient tous les marbres précieux que l'Italie fournit.

Au bout de ces salles il y a un escalier en marbre blanc, conduisant à une loggia, entourée de verre, où l'on est tout surpris de voir passer le Tibre. Cette loggia est peinte à fresque, mais les couleurs y ont beaucoup souffert. De loin on voit au fond d'un corridor une serre, remplie de verdure et de fleurs, avec une fontaine au milieu.

Nous avons encore vu aujourd'hui le Capitole, l'église de Ste Marie in Ara Coeli et la roche Tarpéienne. L'église vis-à-vis du cloître d'Ara Coeli est le point le plus élevé du mont Capitolin. Ici se trouvait autrefois le temple de Jupiter. Cette petite colline est peut-être le point le plus intéressant de toute la terre. Il y avait là aux temps les plus reculés un temple, consacré à Saturne, puis vint Romulus qui fonda un lieu d'asile autour de ce temple. Tarpéia donna son nom au rocher. Le premier Tarquin trouva la fameuse tête, à laquelle le Capitole emprunta son nom; le second Tarquin y fonda un temple consacré à Jupiter, au lieu de celui de Saturne. Camille construisit la citadelle et l'entoura de fortes murailles, Sylla y fonda un temple en marbre blanc. Jupiter à l'entrée fut toujours le patron de Rome, et combien de grands hommes n'ont-ils pas invoqué ce dieu comme témoin de leur innocence, quand l'ingrate patrie qui les méconnaissait n'épargnait contre eux, ni les accusations, ni les châtiments, au lieu de les combler d'honneurs. C'est ici que se faisaient les sacrifices, ici que les généraux vainqueurs étaient couronnés, ici que la divinité supérieure était implorée d'indiquer une

issue, quand le pays était en danger. Et maintenant, après la chûte du paganisme, s'élève sur cette même place, une église, consacrée à la Vierge. Cette église est très-vieille et très-vénérable par cette antiquité même; elle forme un contraste frappant avec l'autre partie du Capitole qui se compose de trois palais, construits par Michel-Ange autour d'une petite place, dont le quatrième côté s'ouvre sur un escalier en marbre qui descend jusque dans la rue.

Au milieu de cette place s'élève la statue équestre de Marc Aurèle. Les palais aux deux côtés sont des musées; le bâtiment du milieu, vis-à-vis la balustrade, est le *municipio*, nous dirions l'hôtel de ville. En face de ce bâtiment un grand escalier, conduisant au cloître et à l'église, un autre à la roche Tarpéienne.

Nous nous rendîmes d'abord à l'église, bâtie par Ste Hélène, en mémoire d'une apparition céleste que l'empereur Auguste eut à cette même place dans le temple de Jupiter, savoir la Vierge avec l'enfant sur le bras, qui lui annonça que le paganisme disparaîtrait pour faire place au christianisme. Auguste éleva un autel à l'apparition céleste, de là le nom d'Ara Coeli.

C'est une singulière église,; d'abord on peut à peine y voir, mais dès qu'on est habitué à son obscurité, on remarque qu'elle est composée de toutes sortes de colonnes, portant des chapiteaux différents, probablement tirées des temples et des palais. Le pavé en précieuse mosaïque est partout enfoncé et fendu, c'est que probablement dans la suite des siècles on y a creusé des tombes, et posé tant de dalles entre les mosaïques, dont on ne paraît pas avoir tenu compte.

On y trouve quelques belles tombes du douzième et treizième siècle, et ce qu'il y a de plus remarquable ce sont les fresques de Pinturicchio, représentant la mort de St. Bernard de Sienne. Malheureusement elles sont devenues très-noires et sont presque

invisibles à cause de l'obscurité. C'est dans cette église qu'on garde le *Santo Bambino*, petite statue de l'enfant Jésus, sculptée dans le bois d'olivier, provenant, dit-on, du jardin de Gethsémané. Cette statue est très-vieille, magnifiquement habillée et resplendissante de diamants et de pierres précieuses. On lui attribue la puissance de guérir des maladies qui résistent aux médecines. Elle a sa propre voiture et sort presque chaque jour pour visiter les souffrants et les mourants, et pour les assister, accompagnée d'un moine franciscain. A Noël, un enfant fait une prédication devant l'autel; c'est un sermon, appris par coeur et récité par l'enfant, ce que je trouve dommage.

La roche Tarpéienne est située du côté opposé de cette place. Pour y atteindre il fallait grimper une petite rue étroite. Une foule d'enfants mendiants nous persécutaient, mais ils le faisaient pour leur plaisir, car ils étaient bien mis. ‘C'est pour se régaler’, nous dit le custode.

Bien que la roche Tarpéienne soit encombrée de hautes maisons, de toutes sortes de masures, de mauvaises herbes, de jardins mal tenus, on peut cependant encore la reconnaître, au moins assez pour comprendre que quelqu'un, précipité du haut de cette roche, n'avait pas beauconp de chance d'en revenir vivant.

Non loin de là, ou plutôt au pied de la place où nous étions, sont les prisons mamertines, la place la plus ancienne, qui soit conservée intacte, depuis les temps des rois de Rome.

Ancus Martius, d'après les historiens, fit transformer en prison une carrière épuisée, et Tullius Hostilius fit creuser sous celle-ci une seconde prison pour les malfaiteurs plus dangereux que les autres. Ce sont des antres affreux et sombres, profondément creusés dans la terre, aucun rayon de soleil n'y pénètre jamais. Autrefois on ne pouvait y entrer que par un trou carré, pratiqué dans la voûte, par lequel

on descendait les prisonniers. Dans la prison inférieure il y a une source limpide; la légende raconte qu'elle jaillit pour le baptême des autres prisonniers, lorsque St Paul et St Pierre étaient en prison. C'est dans ce cachot que Jugurtha mourut de faim. Les conspirateurs de Catilina y furent étranglés, et combien de rois et de généraux vaincus, combien de braves et nobles citoyens de Rome y trouvèrent la mort!

On y montre dans le mur l'empreinte du visage de St Pierre, mais il faut avoir la foi robuste pour y reconnaître une figure humaine.

C'est aussi là que se trouvait l'escalier, dit des *gémonies*, le long duquel les cadavres étaient retirés au moyen de crocs, pour être traînés jusqu'au Tibre et être jetés dans ses flots. Celui-ci n'existe plus, mais il est remplacé par un autre escalier tres-commode par lequel les visiteurs descendent dans le gouffre, plein de si horribles souvenirs.

28 Mars.

- *Giovedi Santo!* Les cloches de toutes les églises sonnent à grande volée, le ciel est bleu, tout a un air de fête, toute la ville de Rome est sur pied, cependant les magasins sont ouverts.

Nous allons à Ste Agnès e fuor le mura, bâtie au quatrième siècle par Constance, fille de Constantin, autour du tombeau de Ste Agnès, dans les catacombes. C'est une église à moitié souterraine, on y arrive sous une voûte qui descend avec l'escalier. Des deux côtés des inscriptions sont incrustées dans le mur trouvées dans les catacombes. L'église elle-même est en style byzantin, enrictrie de mosaïques sur fond d'or. Ses belles colonnes en granit, en marbre violet en porta santa, pris à de vieux temples, sa grande mosaïque au-dessus de l'autel, représentant Ste Agnès entre St Damasius et St Honorius, datant du sixième siècle, tout contribue à donner à cette église un caractère vénérable.

Le cloître est adossé à l'église. Tout près est le baptistère, où Constance fut baptisée, ainsi que d'autres membres de la famille du premier empereur chrétien. On a longtemps pris ce baptistère pour un petit temple de Bacchus, parce que la coupole intérieure est ornée de mosaïques, représentant des raisins et des pampres, parmi lesquels de petits anges ou amours sont occupés à vendanger, mais plus tard on est revenu de cette opinion depuis qu'on a trouvé ces mêmes représentations sur des sarcophages chrétiens et compris que cela se rapportait au symbole du cep et des sarments. Mais il est curieux d'observer comment dans ces premiers âges les notions et les croyances chrétiennes se sont greffées sur les symboles du paganisme. Or ce cloître avec son baptistère au milieu des ruines qu'ou dit être celles d'un ancien cirque, son petit cimetière délabré, les murs couverts de mauvaises herbes, est bien réellement par un beau jour ensoleillé tout ce qu'on peut voir de plus italien.

Pendant que nous admirions ces beaux vestiges l'aimable moine qui nous servait de guide nous proposa de descendre dans les catacombes. On nous donna à chacun un rat de cave à la main et nous descendîmes par un petit escalier étroit et raide. Nous arrivâmes dans un couloir, tout-à-fait obscur. Peu à peu nos yeux s'habituèrent au demi-jour que répandaient nos lumignons et nous vîmes de chaque côté des niches, creusées dans le tuf, où on glissait les corps, puis l'ouverture se fermait par une dalle en marbre. Les tombes des martyrs sont reconnaissables à de petites fioles en verre, dans lesquelles on conservait un peu de leur sang et qui étaient fixées dans la chaux. Pour ceux qui avaient été noyés, brûlés ou qui avaient été tués de quelqu'autre manière sans qu'il y eut du sang de répandu, on gravait dans la pierre une branche de palmier, comme signe distinctif. On rencontre sur quelques tombes des symboles chrétiens: une colombe avec une branche de olivier, le bon berger, aussi quelquefois le nom de Christ grossièrement peint.

Pendant les persécutions le service divin se faisait dans les catacombes, dans de petites chapelles qui existent encore. Le plus souvent c'était au-dessus du tombeau de tel ou tel saint. De là dans l'église romaine l'origine de l'autel, sous lequel on conservait presque toujours une relique précieuse. Et dans ces sombres passages souterrains, dans ces antres au milieu de leurs morts, les premiers chrétiens se sont cachés pour échapper à la persécution, jusqu' à ce que sous le règne de Septime Sévère ils avaient tellement augmenté en nombre que Tertullien écrivait: ‘Si l'on bannissait tous les chrétiens, l'empire romain serait dépeuplé’, et un siècle plus tard Constantin le Grand s'aperçut que, s'il voulait conserver sa puissance, il ne lui restait qu'à se ranger du côté des chrétiens, prendre la croix pour bannière et se faire baptiser.

29 Mars.

- Nous retournons au Capitole. Les deux palais à gauche et à droite de la place - nous l'avons dit - sont des musées. Le musée Capitolin possède une riche collection d'antiques, l'autre, le Palazzo dei Conservatori, contient les bustes de tous les grands hommes de la Rome moderne et de quelques étrangers. Celui de Mazzini est le dernier qui y ait été placé, quelques jours après sa mort. Cependant il nous fut interdit de contempler ces illustrations. Les salles sont, grâce au nouvel ordre de choses et au manque de place à Rome, occupées par des bureaux, et personne ne peut plus les visiter. De même pour les tableaux, dont il y a ici une grande collection; mais ils ne passent pas pour être fameux. Personne ne répondit à notre coup de sonnette. Cependant on nous conduisit près de l'antique et curieux bronze représentant la louve, qui nourrit Romulus et Rémus. On prétend qu'il existait déjà en 296 avant J.C.

Dans cette même salle se trouve un buste antique et caractéristique de Michel-Ange en bronze et un autre de Brutus.

On ne voit que trop bien sur cette figure froide et inexorable que cet homme était capable de ne pas même épargner ses enfants. Il y a aussi le charmant garçon, dit le tireur d'épine. Il exécute cette opération avec tant de grâce et une dextérité parfaitement rendue! Puis nous traversâmes la place en passant et admirâmes l'escalier majestuux devant le municipio, conçu par Michel-Ange, ainsi que la statue équestre de Marc-Aurèle, pleine d'expression et de dignité, pour arriver enfin au Musée Capitolin.

La première chose qu'on remarque en entrant est au fond d'une petite cour la statue gigantesque d'un dieu fluvial couché, qui tout à son aise fait couler l'eau d'une cruche, avec un air moitié bouffon, moitié bonasse. C'est l'image parfaite du bien-être et du *dolce far niente.* C'est une statue antique, un peu verdie par l'humidité. Elle est connue sous le nom de Marphorio.

Nous nous étions fait montrer en passant Pasquino, une autre statue au coin du palais Braschi, reste très-mutilé d'un excellent Ajax, portant le corps d'Achille. Cette statue reçut le nom de Pasquin, parce qu' à cette même place, au dix-septième siècle, un cordonnier vénitien bossu, qui portait le même nom, imagina et y débita toutes sortes de plaisanteries et de brocards. La statue fut employée après la mort de ce loustic pour y afficher des placards, des sottises, des *pasquinades* dans le même esprit; quelquefois aussi des questions, auxquelles Marphorio, placé dans ce temps-là près de San Pietro in carcere, transporté plus tard au Capitole, donnait la réplique. A travers les siècles on a fait faire la conversation à ces deux statues, se lançant des quolibets et des drôleries sur les questions du jour, même quelquefois sur celles de la politique.

Mais revenons au Musée du Capitole! On voit dans la cour beaucoup de sarcophages, avec des bas-reliefs sculptés. Le plus remarquable est celui d'Alexandre Sévère et de Julia Mam-

mea, représentant l'histoire d'Achille. Dans ce sarcophage on a trouvé le célèbre vase de Portland, qui contenait les cendres de l'impératrice.

En montant l'escalier, on voit des deux côtés du mur de grandes plaques de marbre, sur lesquelles se trouve gravé le plan de Rome du temps de Septime Sévère, et, arrivé au premier étage, on est transporté tout-à-fait dans le monde ancien. Car ce ne sont pas seulement des dieux et des déesses, ainsi que d'autres habitants de l'Olympe, mais en plus grand nombre encore qu'au Vatican, les bustes de tout ce que l'antiquité a fourni de célébrités, empereurs et impératrices, philosophes, généraux. Aussitôt qu'on découvre en fouillant quelque nouveau buste, il vient augmenter la noble société du Capitole. Il y a une salle ne contenant que les philosophes, les auteurs, les poètes et les orateurs. Au milieu d'un des salons impériaux est la magnifique statue d'Agrippine assise, noble type d'une vraie grande dame romaine.

Au Capitole on trouve aussi la fameuse mosaïque des colombes, si souvent copiées.

Ici est le gladiateur mourant, et c'est bien, je crois, la plus belle statue de toute l'antiquité. Rien ne saurait surpasser la vérité touchante, l'expression idéale de ce guerrier gaulois mourant, car c'est à tort qu'on lui a donné le nom de gladiateur; on le voit au collier qu'il porte, à ses armes, ainsi qu'à sa chevelure. Je mets ce guerrier gaulois, si noblement imposant dans sa grande simplicité, bien au-dessus de son célèbre voisin, le Faune de Praxitèle, et d'Antinoüs, ce bel adolescent que l'empereur Adrien, dans son enthousiasme, plaça au rang des Dieux.

Dans une niche à part est la Vénus, dite du Capitole, statue célèbre, mais dont je n'apprécie pas le caractère merveilleux qu'on lui attribue. C'est une femme bien bâtie et très-bien portante, mais sans la moinde expression, ni poésie. Dans ce

même cabinet il y a le joli groupe, connu sous le nom de l'Amour et Psyché. On veut que ce soit un monument funèbre, élevé à un frère et une soeur, morts ensemble, par les parents éplorés.

A trois heures le Musée ferme. Nous étions encore en pleine observation. C'était le jour fixé pour la Villa Doria Pamphili, et, comme le temps, chose rare, était admirable, nous prîmes la résolution de nous y rendre.

Délicieux dessert après une matinée de jouissances artistiques!

Pour la première fois en Italie nos yeux se reposent sur des prairies d'une belle herbe verte et sur des arbres magnifiques.

La villa Doria Pamphili est tout-à-fait un parc anglais, seulement on se reconnaît en Italie, en considérant le beau marbre blanc et les arbres du midi: chênes-verts, rhododendrons, cactus, aloës, pins-parasols. Un étang long et étroit est situé comme un miroir limpide au milieu de ces arbres et de ces cyprès, animé par des oiseaux aquatiques, et une large chaussée serpente à travers ce beau parc. Tout ce que Rome possède en fait d'élégance et de grand monde, en voitures ouvertes ou à cheval, jouissait de cette belle journée de printemps.

Les équipages de maître sont seuls admis dans ce parc, ainsi que les piétons, dont on voyait la foule se promenant dans les sentiers et qui se perdaient sous les massifs d'arbres. Cette villa sert souvent aux Romains à faire des piqueniques, des dîners sur l'herbe, car elle est très-étendue, et ce doit être délicieux de prendre son repas dans les grandes forêts de sapins.

Le petit château ou plutôt la villa, est située sur une hauteur et contient une collection de statues antiques. Le public peut monter sur le toit et y jouir du magnifique panorama. Rome à vos pieds, avec la basilique de St Pierre et le Vatican au premier plan, les sinuosités du Tibre avec ses ponts, les collines couvertes de maisons, de ruines et de jardins. Plus loin

on aperçoit les chemins serpentant à travers la Campagne, les ruines des aqueducs, le tombeau de Cecilia Metella et enfin les monts de la Sabine avec les petites villes blanches: Frascati, Tivoli, castel Gandolpho et bien d'autres, puis les montagnes toujours plus élevées, jusqu'à ce qu'elles se terminent par des sommets, couverts de neige; au sud l'infinité de la Campagne qui se perd à l'horizon, et tout aujourd'hui est si distinct et si clair, les contours sont si purs!

Derrière le palais il y a un petit jardin, comme on en rencontre en Angleterre, de véritables dessins d'un châle indien. On y voit, comme tissées dans les fleurs, les armes des Dorias. On y descend par de larges escaliers de marbre; une balustrade en marbre aussi l'entoure.

Du haut de la plateforme, au loin dans le parc, on voit une pelouse, où le nom de *Mary* est formé par des arbrisseaux. Nous voulûmes entrer au palais, afin d'en voir les curiosités, lorsqu'un laquais vint nous dire poliment: Non si entra. Pourtant nous voyions une société, parcourant les salles. A cet instant quelques équipages s'approchèrent, des groupes se formèrent sur la place: le prince Doria faisait les honneurs de sa villa au prince et à la princesse de Galles, qui à cet instant allaient partir. Nous assistâmes de loin à leur départ et vîmes comment ils prenaient place dans leur voiture. Le prince ne garde aucue trace de sa maladie, il a l'air bien portant. La princesse est ravissante, gracieuse, aimable, beaucoup plus jolie que sa petite soeur, la princesse Thyra. Ils étaient avec leur suite en trois landaus, et peu après leur départ le prince Doria les suivit seul dans un *dog-cart* qu'il conduisait lui-même.

30 Mars.

- Le palais Sciarra est un palais sombre, poussiéreux, délabré, mais il contient une petite collection de tableaux qui à elle seule vaut la peine d'un voyage à Rome.

Malgré l'obscurité des salles on y voyait passablement, mais les pièces dans lesquelles les peintures sont exposées ressemblent plus à un magasin de bric-à-brac qu'aux salons d'un palais. Statues, sarcophages, fragments de bas-reliefs, tout est pêle-mêle et mal tenu. C'est ici qu'on voit la Bella du Titien, Modestia e Vanità de Léonard da Vinci, la Madonne avec l'enfant et le petit St Jean, joli tableau de Fra Bartolomeo. Il y a aussi le superbe tableau de Caravaggio, représentant les faux joueurs, magnifique de couleur, si vrai, il y a tant d'esprit et de grâce. On y trouve encore le violoniste de Raphaël, ce jeune gars si mélancolique, si délicat, coiffé d'un bonnet noir si bien ajusté et appuyé sur un grand collet de fourrure, avec un faux air de Jan de Graan. Celui-ci avec la Béatrice sont à mon goût les plus beaux portraits de Rome.

Après le palais Sciarra nous visitâmes une fois de plus le Musée du Capitole, en reprenant la même promenade, nous arrêtant enthousiasmés devant le gladiateur, repassant un peu plus à notre aise devant les bustes historiques. Il ne nous fut pas difficile de retrouver plusieurs connaissances, mais nous étions si fatigués que pour aujourd'hui nous nous sommes permis de petites vacances.

Notre première course fut à un magasin de ceintures romaines. Ce sont des ceintures en soie, avec des raies de couleurs très-vives sur un fond bleu, rouge ou blanc. Par conséquent les magasins où se vendent ces ceintures offrent un ensemble très-gai et très-bigarré.

Ensuite nous allâmes chez Castellani, spécialité de bijouterie étrusque. C'est plutôt un musée qu'un magasin; plusieurs salons se suivent au premier étage. Déjà l'escalier est une préparation à ce qu'on va voir. Il est peint entièrement en style étrusque sur un fond rouge avec de curieux petits paliers voûtés. Une fois entrés, nous nous trouvâmes entourés d'une collection d'antiquités: des vases, des lampes, des amphores, des bustes,

des bronzes. Nous fûmes reçus par M. Castellani lui-même, qui eut l'amabilité d'étaler devant nous les plus jolies et précieuses bijouteries, de magnifiques intaglios, des mosaïques, des ornements ciselés en or, tout cela imité de la bijouterie antique. Nous voulions par politesse acheter quelque chose, mais les prix étaient fabuleux, 2000 à 3000 frcs, comme si cela ne signifiait rien. Il fit semblant de comprendre parfaitement que nous ne le fissions pas, resta également poli et nous conduisit à son salon, nous montra ses candélabres, ses vases étrusques, ses statues en bronze, ainsi que des objets d'un usage domestique. Il expose dans ses magasins une histoire de la bijouterie, depuis les Pélages, à travers les temps égyptiens, assyriens, grecs, étrusques; c'est vraiment intéressant de voir comme les bijouteries les plus anciennes sont presque celles qui sont travaillées avec le plus de soin.

De là nous nous rendîmes à une fabrique de camées. Elle ne marchait pas, à cause des jours fériés, mais nous vîmes une magnifique collection de camées, de coquilles et de pierres dures. C'était un embarras de choix de belles choses.

31 Mars.

- Pluie torrentielle. Pour faire quelque chose - car il fait froid et il ne faut pas penser à la Via Appia - nous allons en voiture fermée aux Thermes de Caracalla.

Rien ne saurait donner une idée plus imposante des travaux gigantesques exécutés par les Romains. A Rome un établissement de bains était une espèce de *club*, où les élégants passaient leur temps, se rencontraient et discutaient les nouvelles du jour. Outre des bains froids et chauds, des bains de vapeur, des douches, on y trouvait tout ce qu'il fallait pour la toilette, des boutiques de parfumeries, des restaurants et dans le jardin un jeu de paume, des lutteurs, en un mot tout ce qui peut être imaginé comme distraction et amusement; le luxe et le raffinement de ces Thermes doivent avoir été incroya-

bles. Dans les Thermes de Caracalla seize-cents bains pouvaient être préparés à la fois. C'est actuellement une ruine colossale dont la grandeur me frappa d'autant plus qu'elle est construite en briques.

De magnifiques effets de lumière à travers les pans des murs et les arcs en ruines et partout la verdure, des plantes, des arbustes et des arbres, même jusqu'au faîte des tours, par-ci par-là des pavés en mosaïque fêlés, à moitié enfoncés, entre lesquels croît la mauvaise herbe, parfois aussi des fragments de statues, mais tout cela dévasté. On peut à peine se représenter comment la main de l'homme a pu élever des monuments si gigantesques, bien moins encore quelles forces surhumaines ont dû être mises en oeuvre pour démolir des murs pareils et enfoncer ces dalles.

Le Colisée est mieux conservé, les murs sont encore debout, on peut aisément en traverser les couloirs; les escaliers sont couverts d'herbe, les gradins sont encore visibles, mais le marbre qui les couvrait, les colonnes, tout ce que le monument possédait de précieux a été enlevé pour orner la Rome moderne. Au temps de Michel-Ange on allait, hélas! y prendre le marbre dont on avait besoin pour la basilique de St Pierre et pour les superbes palais qui se construisaient alors, sans le moindre respect pour ce monument de l'antiquité.

1 Avril.

- La villa Farnesina est un des bâtiments les plus élégants de Rome. Elle est située à l'autre côté du Tibre, au milieu d'un grand jardin bien entretenu; une grille ornée d'arabesques en fer la sépare de la rue. Elle fut bâtie au seizième siècle par Peruzzi, sur l'ordre d'Agostino Chigi, le grand banquier sous Léon X, et décorée par Raphaël. Plus tard encore elle fut achetée par la famille Farnèse. La pureté et l'élégance des lignes donnent un cachet de fraîcheur et de gaîté à ce bâtiment qui est délabré et inhabité, mais dès

qu'on y entre tout sentiment d'abandon cesse par le charmant et gracieux entourage au milieu duquel on se trouve. Douze grands panneaux remplissent le plafond de ce salon qui est en même temps un vestibule. C'est le roman de Psyché, raconté par Apulée avec cette finesse gracieuse et spirituelle qui caractérise en quelque sorte la civilisation la plus raffinée. Apulée vivait au temps d'Adrien. Deux grands médaillons remplissent le plafond: le conseil des dieux dans lequel il fut décidé d'admettre Psyché dans l'Olympe et les noces de l'Amour et de Psyché, c'est-à-dire le dénouement. Le roman lui-même est divisé sur trois panneaux qui se trouvent sous la frise. Ils sont encadrés de guirlandes de fleurs et de fruits sur un fond d'un bleu chaud. Les incidents de ce drame romanesque fournissent de charmants sujets pour le peintre. Vénus raconte à l'Amour qu'on prétend que la beauté de Psyché surpasse la sienne. L'Amour irrité promet à sa mère de la venger, mais en voyant la jeune fille il en devient si éperdûment amoureux qu'il la désire pour femme. Il la montre aux Grâces avec une expression de ravissement. Vénus se plaint à Jupiter et à Cérès, qui donnent à entendre qu'ils aimeraient autant ne pas s'en mêler; c'est un délicieux tableau, Vénus si humble, si ingénue, et Jupiter respectable vieillard, qui lui répond avec bonté.

Psyché est condamnée à toutes sortes d'épreuves dont elle sort triomphante, si bien que Vénus donne enfin son consentement. Alors Mercure est envoyé sur la terre pour chercher Psyché qui est reçue dans le cercle des dieux, et l'histoire se termine par la noce.

Un beau tableau est encore celui où l'Amour arrive chez Jupiter pour le remercier de son aide et de son intervention et où le vieux et vénérable père des Dieux et des hommes attire à lui le beau et malin garnement et lui donne un baiser.

Entre les panneaux folâtrent de charmants petits Amours avec toutes sortes d'attributs sur un fond d'azur. Les murs sont

tapissés de gobelins avec des guirlandes de fleurs et de fruits; l'ameublement est en velours bleu, brodé d'or.

Dans le salon suivant le plafond a des peintures en grisaille; une des parois est entièrement occupée par la grande fresque du triomphe de Galatée, aussi de Raphaël. Galatée est représentée debout sur une coquille, elle tend son voile au vent, tout autour nagent des tritons et des néréides et de charmants petits amours planent dans les airs.

De l'autre côté de cette même rue, via Lungara, du reste peu distinguée, il y a le Palazzo Corsini. Un péristyle élevé, voûté, avec un escalier en marbre blanc au milieu, en forme l'entrée principale. Par les portes ouvertes on apercevait un joli jardin, presque un parc, savoir un jardin français, raide, à l'ancienne mode, avec des allées droites, des berceaux, des pelouses carrées et parmi tout cela les plus belles fleurs odoriférantes.

Ce parc est situé sur le penchant du Janicule, et depuis son sommet on aurait une vue superbe sur Rome, si la perspective n'était interrompue par un fouillis d'arbres et de verdure, si bien que par un jour aussi chaud que celui-ci, il ne vaut pas la peine d'y monter. Il vaut mieux gravir l'escalier et parcourir les trois salles où il y a non seulement une collection de chefs-d'oeuvre, mais les plus beaux meubles, de magnifiques armoires, des lustres en cristal de roche, ainsi qu'un grand nombre d'objets d'art, trop de Madones pour qu'on les compte. Celles qui nous frappèrent le plus sont celles de Sassoferrato, si modestes, si humbles, si délicates et, last not least, la belle Madone de Carlo Dolci contemplant avec ravissement son enfant endormi. Il y a un magnifique portrait de Philippe II par le Titien, c'est toujours le vilain visage de Philippe que l'on sait, mais idéalisé, superbe de ton et de vigueur. Puis trois miniatures de fra Angelico da Fiesole, le Hemling de l'Italie, représentant le jugement dernier, chaque petite tête est un

chef-d'oeuvre. Onze petits tableaux de Callot: les misères de la guerre; chaque pièce représente l'une ou l'autre atrocité de la guerre, sans tomber dans les banalités des batailles, très-spirituel et, quelque douloureux que ce soit, assez amusant.

Il y a une salle consacrée entièrement aux portraits: une vieille femme de Rembrandt, de magnifiques portraits de van Dijk, de Holbein; le cardinal Farnèse par le Titien, Monsignore Ghiberti par Giulio Romano, le cardinal Bibbiena par Bronzino. Trois *Ecce-Homo* de Guido Reni, de Guercino et de Carlo Dolci, pendent l'un près de l'autre, nous les trouvâmes affectés et fades. La *contemplation* du Guide nous plût davantage, ainsi que deux femmes de Giorgione.

La reine Christine de Suède a habité ce palais; on montre la chambre où elle mourut le 19 avril 1689. Cette chambre possède une alcove, formée par des colonnes cannelées.

Il y a au palais Corsini une riche bibliothèque, où l'on trouve de précieux manuscrits toujours au service du public; les savants peuvent y venir travailler dans de bonnes chambres bien chauffées, desservies par un personnel comme il faut, sous la surveillance d'un bibliothécaire.

Le père Hyacinthe donne actuellement des séances au foyer du théâtre Argentina. Le but principal de ces assemblées est de faire remarquer les abus qui se sont introduits insensiblement dans l'église romaine. Le voeu du père Hyacinthe est de voir toute la terre ne formant qu'un troupeau sous un seul berger. Il veut que l'église romaine renonce à quelques abus et à quelques formes et que les protestants se rapprochent du catholicisme. Il ne veut pas rompre avec l'Eglise, ce qui n'empêche pas que l'Eglise ait depuis longtemps rompu avec lui. Il est très-éloquent, très-attrayant, très-chaleureux, mais il n'est pas assez ferme dans ses convictions, il n'est pas assez un

héros de la foi, il n'atteindra jamais à quelque chose de vraiment grand.

La salle était comble, il y avait de grands personnages, de grandes dames, tous curieux d'entendre ce que le père Hyacinthe leur dirait. C'est un homme d'âge moyen; son extérieur n'a rien de particulier, plutôt gras que maigre et en habits de ville.

Le sujet d'aujourd'hui était la Bible, le livre des livres, don de Dieu aux hommes, livre qui devrait être répandu dans tous les rangs de la société. L'Eglise romaine enseigne qu'on ne peut comprendre la Bible que par l'étude et l'érudition. Le père Hyacinthe est d'une opinion contraire; il trouve que c'est un livre pour les simples et pour les enfants. Par conséquent il considère l'écriture sainte comme le meilleur moyen civilisateur, la seule chose qui, de nos jours, puisse porter des fruits. De cette manière la consolation divine est répandue parmi tous les hommes. Le père Hyacinthe fit alors un beau tableau des trois éléments civilisateurs, représentant les Romains avec leur sentiment de la loi, leurs droits et leurs devoirs de citoyens; les Germains avec leur goût pour la famille, leur respect pour la femme, leurs moeurs pures; les Juifs avec leur connaissance de Jéhova, leur foi en un seul Dieu. Mais aujourd'hui la société menace de s'écrouler. Qu'est-ce qui peut la sauver? La seule ancre de salut, la Bible, la Bible dans la famille. Chaque homme et chaque femme qui se marient, doivent commencer une mission de prêtre. Chaque père de famille doit lire journellement un chapitre de la parole de Dieu, entouré de ses enfants et de ses domestiques, comme c'est la belle coutume en Angleterre et en Amérique. Pour régénérer le monde, il faut commencer par la famille, et la famille par la Bible. Chez les Juifs la Loi et les Prophètes étaient dans toutes les mains, pourquoi devrait-il en être autrement chez les Chrétiens, qui possèdent l'Evangile? La Bible, dit-on, ne peut

soutenir l'examen de la science. Mais la science n'a rien à faire avec elle, l'une et l'autre ont une mission toute différente. La Bible s'adresse au sentiment, et quand on en a compris les vérités, on peut sans crainte se livrer à la science, la foi ne saurait plus être ébranlée. Quand on connaîtra la Bible on ne dira plus que le christianisme était bon au moyen-âge mais que maintenant il a fait son temps; au contraire la foi chrétienne doit devenir la religion de l'humanité. Par la Bible l'humanité sera reportée au triple cantique de la Vérité, de l'Unité, de la Charité.

2 Avril.

- Tout à Rome est encore embrouillé, c'est un moment désagréable pour tout le monde, on a le sentiment d'un temps de transition. Il n'y a pas assez de logements pour le flot d'employés, de diplomates, de magasins qui ont suivi la nouvelle cour, pas de localités suffisantes pour les bureaux, qui entre autres se sont emparés d'une partie de la Protomothèque au Capitole, ce qui fait que le public n'y est pas admis.

L'entourage de la cour et les diplomates trouvent affreux d'avoir dû quitter la belle et gaie Florence pour venir à Rome, où ils sont mal logés; quelques-uns même doivent se contenter d'un hôtel ou de mauvais appartements, d'une ville où ils n'ont pas d'amusements, où ils ne trouvent pas un accueil bienveillant de la haute noblesse qui en général prend parti pour le pape. Le pape boude, ses partisans sont fâchés et tourmentent de mille manières les autres, qui à leur tour cherchent à contrecarrer les amis du pape.

Même les plus paisibles souffrent de ces tracasseries et rencontrent souvent de petites difficultés et des déceptions. Plusieurs villas et galeries sont fermées au public. Nous ne pûmes par exemple pas voir la villa Ludovisi, qui contient une des plus belles collections de statues et de tableaux. Au Vatican nous nous trouvâmes devant une porte fermée qui pourtant était indi-

quée dans notre guide comme conduisant des *stanze* à la Bibliothèque. ‘Oui’, dit le custode, ‘c'était ainsi autrefois, mais le nouveau gouvernement a tout changé’. Il faut faire le tour du palais et entrer par une autre porte à la Bibliothèque. Le nouveau gouvernement n'en peut mais; c'est une petite tracasserie des papistes, car le roi d'Italie n'a rien à dire au Vatican, le pape y règne en maître absolu.

Aujourd'hui nous allâmes voir le Baptistère de S. Giovanni in Laterano. C'est la seule chose qui soit restée du vieux Latran de Constantin. Les fonts baptismaux sont, raconte-t-on, ceux qui ont servi au baptême de l'empereur par le pape Sylvestre, bien que l'on croie généralement qu'il ne se fît baptiser qu'à son lit de mort.

Il y a de très-intéressantes et anciennes mosaïques, style byzantin, dans les chapelles qui entourent le dôme octogone. L'une d'elles est fermée par une porte, provenant du tombeau d'Adrien, qui s'appelle maintenant le château St Ange. Quand cette porte s'ouvre ou se ferme et que de son énorme pesanteur elle tourne sur ses gonds rouillés, le bruit qui se produit fait l'illusion d'une musique d'orgue. Un svelte et intelligent jeune homme à l'air aimable et intéressant fait les honneurs du baptistère; il a un beau costume: une longue simarre bleu foncé, doublée et bordée de soie écarlate avec de longues banderolles sur les épaules qui flottent au vent et qui donnent un cachet particulier aux séminaristes romains. Il nous parut avoir dix-sept à dix-huit ans, savait très-bien le latin et le grec, et était en général très-développé. Cependant son avenir n'est guère au-dessus de l'emploi de sacristain: il nous parut trop supérieur et surtout trop instruit pour ces fonctions.

Nous avions exprimé à un de nos amis le désir de faire un dîner vraiment romain, en même temps que celui de faire la connaissance d'une *trattoria.* Il nous conseilla d'aller dîner avec lui au Falcone. Il commanderait le dîner, y compris le

vin, et pour finir la journée tout-à-fait à l'italienne, nous passerions la soirée avec lui au théâtre della Valletta pour voir les marionettes. On donnait ce soir-là Macbeth, nouvellement monté. Nous nous imaginions que c'était quelque bouffonnerie et que nous ririons beaucoup.

La cuisine romaine ne nous plut guère, les vins qui arrosaient le dîner étaient mieux à notre gré.

Le dîner se composait comme suit: *zuppa con capellini;* puis *frittura di animelli e carcioffi;* ris de veau et des artichauts, préparés comme des beignets aux pommes. Les ris de veau sont très-bons de cette manière, les feuilles dures des artichauts le sont moins. Ensuite on servit une timbale de macaroni, qui aurait été excellente, si le milieu n'avait été gâté par une couche de ragoût, consistant en rognons, très-poivrés et épicés. Puis vint un ragoût de poulet, préparé d'après ce même système; puis enfin des petits pois dans lesquels on avait tripoté de petits dés de jambon, ce qui les rendait excessivement gras. Enfin la *zuppa inglese*, quelque chose de vraiment délicieux, du pain trempé dans du rhum et couvert d'une espèce de crème fouettée, également au rhum et ornée de gelée, si bien que cela formait en même temps un beau plat. Ceci et puis le commencement du dîner, consistant en pain, beurre et anchois furent les seules choses qui nous agréèrent.

La *trattoria* est très-primitive. En entrant, la première chose que l'on voit est la cuisine, égayée par une énorme fournaise qui flambe, des chaudrons en cuivre et des cuisiniers tous habillés en blanc, qui fourmillent pêle-mêle, dans une vapeur épaisse dont s'échappent des parfums qui ouvrent les plus délicieuses perspectives. On monte un escalier passablement obscur et rapide, et on arrive dans une petite chambre où deux à trois tables sont arrangées pour trois à quatre personnes. Les chambres sont modestes, le linge de table est grossier, des chaises empaillées, les tapisseries en papier, et l'éclairage

laissait également à désirer. Les cuisiniers eux-mêmes vous servent. Tout est propre, tout a l'air appétissant. La plupart des habitués restent encore longtemps après avoir fini de manger, mais on n'y fume pas. Je ne crois pas que les dames élégantes de Rome fréquentent ce lieu.

Nous eûmes une déception aux Marionettes, car nous avions pensé nous y amuser, ce qui ne fut pas le cas. C'était très-sérieux. Macbeth y est déclamé en vers pompeux par des poupées mises en mouvement au moyen de fils de fer. C'est un théâtre en miniature, avec un petit parterre et une rangée de loges, il y a même un orchestre très-bruyant. Un homme dirige les marionettes par en haut et parle pour elles. Mais comme c'était sérieux, cela devint bien vite ennuyeux. Une tragédie représentée par des poupées et les vers de Shakespeare débités par un homme derrière les coulisses! La danse était jolie, les petits êtres allaient avec une rapidité incroyable, les pieds toujours mis en mouvement par des fils invisibles. Les soldats qui s'avancent et qui marchent sont bien comiques; Lady Macbeth qui débite ses tirades en pirouettant comme une sotte d'un côté à l'autre de la scène, tout cela nous fit rire un moment, mais après le second acte nous commençâmes à désirer de rentrer chez nous et ne fûmes qu'à moitié satisfaits de ce que notre cicérone eût donné au cocher la permission d'aller souper, de sorte qu'il nous fallut subir encore un acte, celui pendant lequel Macbeth est poursuivi par des spectres et des apparitions qui ne sont visibles que pour lui. Il se rend de nouveau près des sorcières, où un horrible sabbat se fait au moyen de feux de Bengale, de chats sauvages, de dragons qui volent dans l'air, de diables avec des cornes et des queues qui tous dansent pêle-mêle et de plus en plus rapidement, jusqu'à ce qu' enfin dans un tourbillon sauvage ils sont enlevés dans les airs.... Puis le rideau tombe. Notre voiture était là et nous partîmes.

3 Avril.

- Nous avions donné rendez-vous à un ami, à l'église de St Pierre, pour voir la salle du Concile. C'est un petit coin de cette vaste cathédrale, une des chapelles du côté du choeur, qui n'est qu'un atome dans l'immensité, et pourtant c'est une salle qui peut contenir plus de mille personnes. Tout autour il y a des estrades qui montent en amphithéâtre; au milieu une chaire pour celui qui parle. Les parois sont peintes et représentent quatre grands conciles; le premier de tous, celui de Jérusalem, puis ceux de Nicée, de Trente et de Corinthe. Deux tombeaux de papes sont cachés en partie par les estrades. L'ensemble n'est pas gracieux, de plus cela dépare la cathédrale, qui par cet enclos perd sa symétrie.

De là au château St Ange, monument sépulcral de l'empereur Adrien, il n'y a qu'un pas. Il fut transformé en citadelle par les papes, afin de pouvoir s'y retirer plus tard en cas de besoin par un chemin couvert, sinon secret. Les joyaux pontificaux et le trésor y étaient gardés; en même temps le château servait de prison d'état. Le château St Ange n'est plus à présent qu'une caserne. Les soldats couchent dans une grande salle, qui jadis fut celle de la torture. N'est-ce pas étrange que dans une salle, destinée à une oeuvre aussi rebutante, Perino del Vaga ait peint un plafond, qui semble plutôt destiné à une salle de bal qu'à une chambre de torture? Ce sont des arabesques et des guirlandes sur un fond blanc à médaillons, où des Néréides et des Tritons folâtrent ensemble. Dans cette même chambre Béatrice Cenci et sa belle-mère furent torturées et le cardinal Caraffa fut égorgé. Pauvre Béatrice! Nous vîmes sa prison: un antre obscur où jamais un rayon de soleil ne pénétra. Dans un antre semblable Benvenuto Cellini fut incarcéré.

Nous montâmes sur le plateau jusqu'en face de l'ange, qui, les bras étendus, semble vouloir protéger la forteresse; la vue y est splendide. D'ici on observe mieux que partout ailleurs le

cours du Tibre, si pittoresque encore, puisqu'il n'y a pas de quais à Rome. Mais tout cela va changer maintenant.

De là on nous conduit à la Bibliothèque du Vatican. Celle-ci ne ressemble en aucune façon à une bibliothèque, car on n'y voit pas de livres. Ce sont des salles à perte de vue, ornées de peintures du haut en bas, très-gaies, très-amusantes, très-intéressantes en même temps; on y passerait des journées entières et toujours on y découvrirait quelque chose de nouveau et de curieux, mais les livres, les manuscrits et les *codices* sont sous clef, enfermés dans des armoires cachées par ces peintures.

Ici, ce sont des médaillons de fleurs et de fruits, là-bas des rideaux, si admirablement imités qu'on est tenté de les soulever et de croire véritables ces étoffes de velours et de soie, brodées d'or, drapées autour de colonnes qui laissent apercevoir derrière elles le ciel bleu et des échappées sur de gracieux paysages dans les environs de Rome.

Plus loin ce sont des vues sur Rome même, telle qu'elle se présentait dans le quinzième et le seizième siècle: l'église de St Pierre au moment où on s'occupait à la bâtir; un grand panneau au-dessus d'une porte représentant l'érection de l'obélisque sur la place de St Pierre, un autre, l'Eglise de St Pierre telle qu'elle serait devenue, si le plan de Michel-Ange eût été suivi.

Plus loin encore ce sont des épisodes de la vie des papes et des saints, et tout cela est varié par des arabesques et des guirlandes sur fond blanc.

Au milieu des salles sont exposés quelques superbes cadeaux offerts aux papes par des souverains, tels que des vases gigantesques, produits des fabriques de Sèvres, de Berlin et de Vienne; une coupe colossale en malachite, une autre en onyx, offerte par le vice-roi d'Egypte. Tout est proprement tenu, élégant, gracieux, mais on n'y trouve pas ce calme sérieux

qui invite à l'étude et qui serait plus en harmonie avec la haute valeur d'une bibliothèque comme celle du Vatican.

La dernière de cette longue file de salles contient, d'un côté, une collection d'antiquités chrétiennes, tirées des catacombes; de l'autre une collection de camées, d'intaglios, de curiosités de différents genres, exposés dans de petites armoires antiques d'une grande beauté, seulement ces armoires sont placées dans un demi-jour qui ne permet pas d'en jouir complètement.

4 Avril.

- Le jeudi, le toit et la coupole de St Pierre sont accessibles au public, jusqu'à dix heures du matin. Il fallut donc se dématiner. Mais on ne regrette pas d'avoir fait cet effort ni d'avoir entrepris l'énorme ascension; seulement il ne faut pas qu'on soit sujet au vertige. Dans une des chapelles latérales de St Pierre on monte par un escalier spacieux et commode cent-quarante-deux marches jusqu'au toit.

On est surpris par l'aspect de ce toit, qui semble une petite ville aérienne dont l'énorme dôme fait le centre. On se croit devant le Baptistère de Pise, en se voyant face à face avec la grande coupole. A côté d'elle s'élèvent deux dômes moins considérables; vus depuis la place de St Pierre, on les aperçoit à peine; arrivés ici, ce sont de petites églises. Le toit est habité, il s'est formé là une petite colonie; bien des familles y ont vécu de père en fils. Là-haut demeurent les gardiens, les plombiers, les maçons; il y a une pompe à feu, des ateliers, des hangars; une machine hydraulique fournit de l'eau, et il y a toujours de l'ouvrage. Devant cette espèce de hameau s'étend une large terrasse entourée sur toute la largeur de la façade d'une balustrade en marbre qui fait penser au monte Pincio. Lorsque du haut de cette façade on embrasse du regard la place de St Pierre, on prendrait les voitures pour des mouches, les hommes font l'effet de petits points noirs.

Veut-on mesurer du regard l'immense profondeur de la vaste cathédrale, on peut en faire le tour et contempler de près les mosaïques qui ornent l'intérieur du dôme; celles-ci vues depuis le bas semblent des miniatures, ici on voit au contraire qu'elles se composent de grands morceaux de pierre. Dès lors on grimpe dans le toit de la coupole, l'étroit escalier en suit le contour arrondi, jusqu'à ce qu'on arrive au balcon qui couronne la coupole et sur lequel on peut contempler toute la contrée environnante et le magnifique panorama de Rome, à quelques milliers de pieds au-dessous de soi.

On peut aussi de là jeter un coup-d'oeil dans l'église; mais voilà quelque chose qui donnerait le vertige aux moins susceptibles. En général j'ai trouvé qu'on prend moins le vertige en se voyant à une énorme hauteur en plein air que si de cette même hauteur on plonge le regard dans l'intérieur d'un édifice.

Nous aurions pu grimper encore dans la boule, mais il y avait tant de monde, entre autres tout un collège de séminaristes, qui encombraient l'abord d'un étroit petit escalier, que nous nous contentâmes de cette avant-dernière station, d'autant plus que le temps était brumeux, les montagnes albanaises étaient enveloppées de gros nuages noirs, et la mer était invisible. Le temps est vraiment fait pour mettre les étrangers au désespoir.

Le musée du Latran est situé à l'une des extrémités de Rome et juste à l'extrémité opposée à l'endroit où nous demeurons; c'est donc tout un voyage et deux fois déjà nous l'avons entrepris en vain. Car - voilà un des inconvénients de Rome - il faut être mis exactement au courant des heures et des jours auxquels chaque galerie, chaque musée, chaque palais sont ouverts. Vient-on trop tôt ou trop tard, on les trouve irrévocablement fermés, et, pour la plupart, il faut alors de nouveau attendre une semaine. Puis il y a des palais qui ne sont visibles

que le premier et le quinze du mois; viennent ensuite les jours de fête de l'Eglise Catholique où tout est fermé. Tout cela fait perdre énormément de temps, car avant d'être bien au fait de ces usages, on se trompe souvent. Le mieux serait donc, en arrivant à Rome, de faire une liste des jours et des heures, afin de régler là-dessus d'avance son plan de campagne pour la semaine.

Le musée du Latran sert à déposer tout ce qui n'a pas pu trouver de place au Vatican, surtout les objets trop volumineux. Ici l'on trouve beaucoup de sarcophages, ornés de bas-reliefs, de colonnes, de fragments de frises, de bustes gigantesques, surtout quelques très-belles statues bien conservées.

Oh! combien Rome doit avoir été magnifique, lorsque toutes ces belles frises, ces chapiteaux, ces colonnes, dont les seuls débris nous mettent en si grande admiration, étaient neufs et intacts! Une des statues les plus célèbres de ce musée est un Sophocle, drapé dans son manteau qu'il retient de la main droite sur l'épaule gauche. Le bras sous le manteau est d'une grande beauté, tout le maintien est si noble, si digne, si élégant. Il y a aussi un très-célèbre satyre dansant.

Les restes des premiers temps du christianisme nous intéressèrent plus encore que ces antiquités païennes. L'étage supérieur leur est consacré. Ils sont pour la plupart tirés des catacombes et sont conservés ici pour les préserver de la dégradation et de l'humidité; on peut du reste beaucoup mieux les y voir que dans les sombres catacombes. On trouve ici les copies des peintures murales qu'on ne pouvait pas transporter. Il y a aussi beaucoup de sarcophages avec des bas-reliefs fort attrayants et intéressants par leur grande simplicité. Ce musée est une source de renseignements concernant les croyances et les dogmes des premières époques chrétiennes. Il a été érigé par Pie IX et le soin en est confié à Monseigneur Rossi, l'auteur de *Roma sotterranea.* Sur la plupart des sarcophages

on voit le Christ sous l'emblême du bon berger, l'agneau sur ses épaules; le miracle des pains et des poissons; la guérison des aveugles et des paralytiques; la femme qui touche la robe de Jésus; Jonas sortant du poisson comme symbole de la résurrection; Moïse frappant le rocher d'où l'eau jaillit, symbole de la source de vie; la résurrection de Lazare, qui toujours est représenté comme une momie, quelquefois aussi celle de la fille de Jaïrus et du jeune homme de Naïn. La passion, la naissance, la résurrection du Seigneur n'y sont jamais représentées, et ni le Christ, ni les apôtres n'ont des auréoles. Pierre est toujours désigné par le coq et Jésus tout près de lui le bénissant du geste. La plupart de ces représentations se répètent sur les peintures murales et sur quelques mosaïques; beaucoup portent le *chiffre* de Jésus, entouré d'un serpent, symbole de l'éternité. On voit aussi Jésus sous l'image d'Orphée, jouant de la lyre et par ses tons enchanteurs attirant à lui les bêtes sauvages, plus loin la colombe et les poissons. Les ceps de vigne jouent de même un grand rôle dans les symboles des premiers chrétiens.

D'après tout ce qu'on voit ici, on peut conclure que le christianisme primitif était très-simple et rempli d'amour et de foi enfantine, espérant le salut éternel du Sauveur miraculeux. Mais peu à peu, par le contact du paganisme, par l'influence des institutions humaines, des intérêts ou des ambitions politiques, il s'est assimilé bien des éléments païens, ce qui fut l'origine de l'Eglise romaine. La plupart des fêtes chrétiennes on été mises à la même époque et sont célébrées de la même manière que les fêtes païennes, seulement elles ont changé deignification. Ainsi on nous raconta que les oeufs de Pâques datent de Castor et Pollux qui, selon la mythologie, sont sortis d'un oeuf. Cette fête se célébrait à l'époque où Pâques se trouve actuellement. Le carnaval coïncide avec les Saturnales. La Noël et la St Jean ont remplacé dans le Nord

aussi bien qu'en Italie des fêtes païennes célébrées en l'honneur du jour le plus court et le plus long.

5 Avril.

- Encore et toujours pluie battante. Nous nous occupons chez nous, puis nous irons faire une visite, nous écrirons des lettres, nous entendrons encore le père Hyacinthe et dînerons au restaurant Spillman.

Le père Hyacinthe a parlé aujourd'hui sur la *confession.* Il en a relevé les abus, car lorsque la direction des consciences est entre les mains des jésuites, ils peuvent les fausser à leur aise. Pourtant il n'a rien contre la confession *en principe.* C'est quelque chose de consolant, quand on a le coeur plein ou la conscience chargée, quand notre devoir ne nous est pas clair, d'avoir un ami ou un conseiller plus pieux et plus sage que nous, auprès duquel nous pouvons alléger notre coeur et qui puisse nous montrer la bonne voie avec amour.

Et qui serait mieux qualifié pour cela que le prêtre? Nous consultons un médecin pour notre corps, nous consultons un avocat pour nos affaires. Pourquoi? Parce que ces hommes ont étudié, l'un la médecine, l'autre la jurisprudence et qu'ils sont plus capables que d'autres de nous éclairer. Ainsi le prêtre par ses études, par ses méditations des choses spirituelles, par sa connaissance du coeur humain, par sa position impartiale dans le monde a-t-il plus de droit à notre confiance, quand il s'agit de nos intérêts spirituels. C'est ainsi que le Seigneur a institué la confession, en disant: ‘Confessez vos péchés les uns aux autres!’

Il veut en faire un moyen de sanctification. Mais ce n'est pas une raison pour que le prêtre prenne la place du Christ. L'Evangile est la pierre de touche, la révélation et la manifestation de la conscience. Le prêtre est là pour montrer le vrai chemin à l'homme, pour lui apprendre à s'examiner lui-

même. Ainsi que dans la Bible le rapport entre le Seigneur et l'humanité est représenté comme le lien du mariage pour en indiquer l'intimité et la tendresse, et de même qu'entre mari et femme il ne doit pas exister de tiers, de même le prêtre ne doit pas se placer entre l'âme de l'homme et Dieu. Comme Jean Baptiste le disait, en indiquant le Christ: 'Celui qui vient après moi me sera préféré, parce qu'il est plus grand que moi', c'est ainsi que le prêtre doit se réjouir de l'avancement du Christ dans le coeur. Son plus grand effort doit être de se rendre de plus en plus inutile.

Alors le père Hyacinthe fit un tableau du vrai prêtre, de sa position dans la famille, dans l'éducation des enfants, du bien qu'il pourrait faire. Son résumé fut: 'La confession acceptée en principe, mais au-dessus de la confession l'inviolabilité de la conscience, la responsabilité de la conscience à Dieu seul.

Spillman est un des restaurants du monde élégant, la cuisine y est toute à la française. Nous y sommes confortablement assis; après le dîner nous achetons un Dante et un autre livre de poésie italienne et nous nous rendons chez nous, disposés à une bonne lecture. Le matin, hélas! nous retrouvons notre pluie battante de la veille.

6 Avril.

- Nous avions le projet d'aller à Tivoli aujourd'hui; le temps était heureusement trop mauvais pour permettre le moindre doute, car il plut toute la journée. Nous allons donc au palais Colonna. Ce palais n'est pas particulièrement riche en tableaux de grands maîtres, mais il surpasse en magnificence tout ce qui se puisse imaginer. Trois ou quatre salles avec des gobelins, puis un charmant petit cabinet, toujours petit comparativement, avec des murailles peintes qui font penser à des tapisseries d'Aubusson. Ce cabinet paraît être beaucoup aimé des artistes; les uns copiaient le cabinet

lui-même, les autres s'en servaient comme entourage d'un joli groupe de gracieuses figures à la Watteau. Aussi faut-il dire que c'est un ravissant petit appartement aux couleurs tendres, bien qu'un peu fanées; des plantes et des fleurs s'enlacent autour de colonnes entre lesquelles on voit le ciel du plus beau bleu d'Italie. Puis suivait une salle qu'occupent quelques tableaux assez agréables: une femme jouant de la guitare de Paul Veronèse, gracieusement drapée dans un voile de gaze blanche avec un petit amour à ses pieds et un visage inspiré. La petite main qui tient la guitare est charmante. Il y a aussi plusieurs portraits de la famille Colonna par de grands maîtres. L'un d'eux est attribué à Holbein, mais il date visiblement d'une époque plus récente, un autre est celui de Maria Mancini par Netscher. En sortant de ce salon, on entre dans la grande salle; celle-ci a une antichambres de chaque côté, formée par quatre colonnes de *giallo antico.* La salle a des fenêtres des deux côtés, ainsi que des pilastres entre lesquels d'élégantes glaces, couvertes de fleurs en miniature par Maria dei Fiori, sous lesquelles sont posées des consoles en marbre. La peinture des glaces a pour cause, comme au Palais Borghèse, de cacher les jointures. Le plafond voûté est entièrement consacré à la victoire que Marc-Antoine Colonna remporta à Lépante. Nous trouvâmes qu'une bataille navale n'était pas très-propre à la décoration d'un plafond. Mais la salle avec ses énormes proportions, sa hauteur comme celle d'une église, ses colonnes de marbre jaune, ses glaces et ses dorures, ses lustres en cristal de roche, ses mosaïques et ses dalles en marbre, est vraiment princière.

On monte deux ou trois marches pour arriver à l'antichambre du côté opposé. Une de ces marches était en partie fracassée. En 1849 un boulet français avait pénétré par la fenêtre, traversé la salle entre les colonnes pour tomber sur cet escalier et on l'y laissait en souvenir. Ce qu'il y a de curieux c'est

que ce boulet n'ait pas causé le moindre dommage, si ce n'est cette bagatelle à l'escalier.

Dans le vestibule par où nous étions entrés il y a deux magnifiques armoires; l'une en mosaïque sur un fond de lapis-lazuli, le cadre doré incrusté de pierres précieuses, supporté par des colonnettes en améthyste, repose sur trois maures en bois d'ébène, magnifiquement sculptés, dont les principaux ornements, bracelets des bras et des jambes, sont couverts de pierreries. L'autre, peut-être plus encore que la première une oeuvre d'art, est en bois d'ébène, portée également par des maures, mais celle-ci est ornée de sculptures en ivoire, de petites plaques sur lesquelles sont représentés des évènements bibliques, artistiquement exécutés. La partie du milieu est une imitation en miniature du jugement dernier de la chapelle Sixtine.

Le prince paraît favoriser beaucoup les artistes; il leur permet non-seulement de dépendre les beaux tableaux pour les copier commodément, mais encore de s'établir dans son beau salon pour y copier les tapisseries. Il en fait au reste luimême une espèce de magasin, où sont exposées les copies d'un grand nombre d'artistes, destinées à être vendues aux amateurs. Nous y trouvâmes en masse des copies de chefs-d'oeuvre de différentes galeries.

7 Avril.

- Visite aux catacombes de St Callixte. C'est hors de Rome, dans une vigne délaissée. On y entre à côté d'une petite maison, presque en ruine. Le custode nous donna à chacun un rat de cave et nous descendîmes dans cet obscur précipice. Pour un être nerveux c'est un sentiment affreux que de s'enfoncer dans ce couloir sombre et étroit, sans autres souvenirs que ceux des morts, toujours entre des *columbaria.* De temps en temps on rencontre une excavation plus vaste qui a servi de chapelle. On ne conçoit pas comment une

créature peut y trouver son chemin. ‘Cependant’, dit notre guide, ‘je connais tout aussi bien le chemin ici sous le sol que là-haut sur la terre, je m'oriente en regardant l'une ou l'autre inscription ou quelque peinture murale, qui ne frappe moi.’

Il est facile de voir, ici comme à Ste Agnès, que dans l'origine les catacombes ont servi de tombeaux; les chapelles ont été employées pour le service funèbre; les premiers chrétiens y déposaient leurs morts, attendant le jugement dernier, afin d'être prêts à ressusciter tous ensemble, lorsque la voix du Seigneur les appellerait. Les columbaria sont de petites niches, souvent trois ou quatre l'une sur l'autre comme dans un four ou comme des lits de bateau; les corps y sont glissés, puis on pose à l'entrée une plaque de pierre ou de marbre. Sur cette pierre se trouve un nom, une foule d'épitaphes touchantes, des symboles se rapportant à la résurrection des morts: l'ancre, symbole de l'espérance; la colombe s'enfuyant avec une branche d'olivier, symbole de l'âme qui s'envole en paix, et plusieurs autres. On a enlevé des catacombes ce qu'elles renfermaient de plus précieux; les bagatelles, telles que fioles, lampes, petits triptyques en cuivre ou en ivoire, sont conservées au Vatican, tandis que les sarcophages, les copies des peintures murales et quelques statues ont été transportés au Latran. Par conséquent les catacombes ont perdu de leur caractère; c'est une longue et monotone promenade par un réseau interminable de couloirs étroits et obscurs, par des escaliers qui mènent à une couche inférieure de columbaires qui, à leur tour, ressemblent exactement à ceux que l'on vient de traverser. Parfois en cheminant dans ce monde souterrain, on voit plonger des lueurs bleues sur les parois rousses et s'ouvrir aux voûtes un de ces *lucernaires* perdus dans la broussaille et qui apportent un peu d'air dans ces recoins inconnus. C'est seulement alors qu'on s'aperçoit à quelle profondeur on se trouve. Et

c'est ici, dans ces antres souterrains que les premiers chrétiens ont conservé leur foi, là qu'ils ont vécu et souffert!.... Au deuxième et troisième siècle la chapelle souterraine de Calixte et les cabinets contigus formaient la résidence du saint-siège. C'est là que travaillaient les chefs des premiers chrétiens, tandis que leur garde, leur milice et leurs légats n'étaient encore que de pauvres mendiants. Vingt-huit papes sont enterrés ici, la plupart ont à côté de leur nom le mot touchant *Martyrus.* Dans la chapelle où Ste Cécile est ensevelie, on montre son portrait, ainsi qu'une tête de Christ qui a beaucoup de ressemblance avec celle qui se trouve dans l'église de St Paolo fuor le mura entourée de la sainte auréole d'or.

Il y a en général dans ces catacombes plus de peintures que dans celles de Ste Agnès. Les traces du premier culte, du pèlerinage qui dans les temps postérieurs à Constantin s'est porté vers ces lieux, donnent un certain intérêt à cette promenade souterraine: les murs sont couverts d'inscriptions, épanchements des pieux pèlerins.

On se sent saisi d'un sentiment indescriptible, lorsqu'on pense à ce siège papal, enfoui sous la terre pendant trois siècles, à tout ce qui a été accompli ici par les martyrs, au milieu des cendres desquels on se promène, par des générations de chrétiens et de malheureux qui ont subi la mort et qui ont transmis au monde les lois, auxquelles il est encore soumis.

Ce fut délicieux de revoir la lumière du jour.

Nous parcourûmes en voiture la via Appia, bordée des deux côtés de monuments funèbres, appartenant aux anciennes familles romaines. Maintenant ce ne sont plus que de tristes ruines, des pierres informes. Par-ci par-là une ferme bâtie dans le tombeau ou au-dessus. Le seul monument qui se soit assez bien conservé est celui de Cecilia Metella. Il a la

forme de celui d'Adrien. La même tour ronde servait au moyen-âge de forteresse, pendant les guerres civiles entre la noblesse romaine. La famille Gaëtani, à laquelle ce monument appartient y construisit un château, qui lui servit de défense; le château est en ruine, mais les tours sont conservées. On voit les ruines du château et de l'autre côté du chemin celles de la chapelle.

La via Appia est la longue route construite par les anciens Romains et conduisant de Rome à Naples. Les pavés sont ceux sur lesquels Cicéron et César ont passé. Elle va par monts et par vaux; on en voit la trace blanche devant soi jusqu'au sommet des monts d'Albano, et des deux côtés on a une vue étendue sur la Campagna, avec les monts albanais dans le lointain, puis Castel Gandolfo, Frascati, Tivoli, Rocca di Papa sur le penchant des montagnes.

La grande monotonie de la Campagna est interrompue par les ruines des viaducs qui, des montagnes, se dirigent vers Rome. Derrière soi Rome s'élève avec ses tours et ses ruines, et au-dessus de tout cela la coupole de St Pierre. A Casale rotondo, tombeau qui est transformé en maison de paysan, on quitte sa voiture pour aller sur une terrasse admirer le panorama unique. Les tombeaux de la via Appia ont eu le même sort que le Colisée et d'autres monuments; on les a saccagés, on leur a enlevé leur marbre, leurs ornements, pour embellir les palais et les bâtiments de la nouvelle Rome; on a même brisé les pierres brutes pour les employer à la construction des maisons.

Ce soir enfin aura lieu l'illumination annoncée depuis si longtemps et toujours empêchée par la pluie. Aujourd'hui le temps a été superbe, et demain la famille royale du Danemark ainsi que le prince et la princesse de Galles quittent la ville.

Nous y allons en voiture ouverte, mais les équipages ne peuvent pas circuler sur le terrain, destiné à l'illumination.

Nous descendons près du Colisée et suivons la foule qui s'y porte. Le ciel est si sombre que nous avons de la peine à nous reconnaître. Tout-à-coup une fusée traverse l'air et retombe en étoiles rouges et bleues, un instant après une seconde fusée, puis tout le Colisée paraît en feu, ainsi que les milliers de spectateurs, rassemblés dans cette arène. C'est un moment de surprise, et un cri s'échappe de toutes les bouches. Des feux de Bengale de toutes les couleurs éclairent ces voûtes vénérables.

Nous avançons toujours. On n'a qu'à suivre la musique.

On illumine alternativement de la même manière avec des feux de Bengale le Colisée extérieur, puis l'arc de Titus, le Forum, le temple de Constantin, l'arc de Septime Sévère, le Capitole et le palais des Césars sur le Palatin. C'est sur ce point élevé qu'on avait érigé une tribune, afin de donner aux hôtes illustres le coup-d'oeil de l'ensemble.

Nous fîmes le tour au milieu d'une foule énorme, mais sans la moindre cohue, sans la plus petite impolitesse ou l'ombre de désordre. L'illumination est un pur enfantillage, une profanation des vénérables monuments qui sont plutôt faits pour nous inspirer de mélancoliques réflexions sur la décadence de la grandeur terrestre et pour disposer à une douce rêverie que pour servir à un amusement si fade, incapable d'en faire ressortir la grandeur, car cela leur donne l'air d'être en carton et les fait ressembler à une décoration d'opéra.

8 Avril.

- Un soleil magnifique. Nous espérons que le beau temps va durer et commençons la journée par aller voir une exposition de tableaux de *maîtres vivants.*

Il n'y avait rien de bien remarquable; la plupart des tableaux étaient médiocres, témoignages de la décadence de cet art à Rome. Excepté une Diane du prof. Bompiono (qui est aussi sculpteur et qui avait exposé une statue de Sappho), une

Zénobie très-brillante de couleur, une très-jolie statue d'un artiste russe Bigioff, ainsi que quelques paysages, il n'y avait rien qui fût digne d'admiration.

Cette statue représente un paysan russe, plongé dans la tristesse, la tête dans sa main. Son jeune fils se tient debout entre ses genoux et paraît tout abattu de la mélancolie de son père; il a un doigt dans la bouche et pose une de ses mains sur le bras de son père, comme s'il voulait par ce mouvement attirer son attention. L'expression du père et de l'enfant est si pleine de sentiment que les larmes vous viennent aux yeux, en considérant ce groupe. Ce même artiste avait envoyé deux bustes exécutés d'une manière admirable, probablement des portraits. Ils semblaient vivre tant ils avaient d'expression.

De là nous allâmes voir la collection de tableaux du Vatican. Comme on est frappé de la différence, après avoir vu cet art moderne insignifiant, fade, de rencontrer les chefs-d'oeuvre de l'art antique, si sobres de couleur et pourtant si puissants, si magnifiquement dessinés, si pleins de grâce et d'expression!

La collection du Vatican n'est pas nombreuse, mais exquise. Une Madone de Murillo avec l'enfant Jésus passant l'anneau au doigt de Ste Catherine, digne que l'on s'agenouille devant elle. Il y a une force et en même temps une grâce, qui surpasse tout!.... et puis l'expression angélique!....

Les trois grandes illustrations de cette collection sont: la Madone de Foligno par Raphaël, c'est celle où l'enfant veut s'échapper des bras de Marie qui se tient sur les nuages dans une auréole de têtes de chérubins en grisaille, et sur la terre au premier plan se trouve un petit ange nu avec la table de la loi; derrière lui se déroule un magnifique paysage.

La seconde est la Transfiguration de Raphaël à laquelle nous trouvâmes bien des remarques à faire.

La troisième est la dernière communion de St Jérôme, par Dominiquin, de laquelle Poussin dit: ‘c'est la production la

plus magnifique de la peinture.' Nous n'étions pas d'accord avec lui, car, quelque magistrale qu' en soit l'exécution, il nous sembla qu'un vieillard nu, malade, agonisant, entouré de quelques moines, n'était pas le plus bel idéal, ni comme sujet, ni comme expression. Les trois tableaux sont de grandeur naturelle et occupent une salle entière.

Les tableaux suivants, quoique beaucoup moins célèbres, excitèrent notre admiration: un Jean Baptiste et un Thomas mettant le doigt dans les blessures du Christ du Guercino. L'expression de Thomas, la manière dont il examine, son étonnement, son allégresse, son retour sur le doute, tout est si admirablement lisible sur ses traits. L'expression du Christ est si douce et si bienveillante, même la manière dont il ouvre son manteau a quelque chose de si tendre et de si indulgent. Il y a aussi dans cette collection de charmants tableaux de Fra Angelico, de Gozzoli et d'autres des maîtres préraphaélites, ainsi qu'une superbe 'mise au tombeau' de Caravaggio. En général, je n'aime pas ces manipulations du corps de Christ, mais ce tableau est peint avec un telle force, une si grande vérité, tant de sentiment, et la lumière tombant sur le corps fait penser à Rembrandt. Enfin une Résurrection de Perugino. Raphaël y a donné, dit-on, le dernier coup de main. Il a fait dans un des soldats endormis le portrait de son maître qui l'avait représenté, lui, comme un guerrier également endormi. Il va sans dire que Raphaël n'était pas un modèle convenable pour un des rudes guerriers qui veillent au tombeau du Christ, il a bien plus l'air d'un charmant page endormi dans le salon de sa châtelaine; mais ce sont là de petites licences artistiques, auxquelles les anciens peintres ne s'arrêtaient pas. Plus loin deux couronnements de la Vierge, l'un de Pierino del Vaga, en partie de Giulio Romano, l'autre de Raphaël, peint pour la chapelle de Pérouse, magnifique d'expression. Le respect, la déférence, la courtoisie chevaleresque

avec lesquels le Christ pose la couronne sur la tête de Marie et la profonde humilité avec laquelle elle la reçoit sont charmants. Ceci a lieu au ciel. Son sarcophage dans lequel s'épanouissent des fleurs, est sur la terre, il est entouré des apôtres et des saints qui regardent ce sarcophage avec étonnement et le ciel avec onction. Il y a tant de grâce dans tout ce que Raphaël représente! Et les anciens maîtres connaissaient bien l'anatomie du corps humain, leur dessin est correct et ferme!

Ce sont là les tableaux qui nous ont frappés, mais à part cela citons encore une Madone de Sassoferrato, assise sur une lune croissante sur laquelle retombe gracieusement son manteau bleu, puis des Andréa Sacchi, des Guido Reni, des Garofalo!....

Pour y arriver il faut monter 282 marches, car le Musée des tableaux est au deuxième étage du Vatican, et grâce aux énormes proportions des palais italiens, il faut beaucoup monter, même pour atteindre le premier.

Nous allâmes ensuite par le Monte Mario à la Villa Mellini. Monte Mario est une des collines autour de Rome, elle offre une magnifique vue sur la ville et les environs. Cette colline est située derrière le Vatican; on voit donc ici la ville d'un point de vue tout nouveau. Il faisait très-clair, on pouvait distinguer chaque maison, chaque villa sur les monts albanais et ceux-ci se dessinaient distinctement sur le ciel du bleu le plus pur. Lorsque la porte s'ouvrit, nous vîmes une belle et longue allée de chênes-verts séculaires qui nous parut délicieuse par une journée aussi chaude. Lorsque nous en sortîmes, le plus magnifique panorama s'offrit à nos yeux. La maison est située sur un plateau, dans un petit parc négligé, où les cactus, les cyprès et les pins-parasols au premier plan interrompaient la ligne de la perspective énorme et ensoleillée. Il est permis de s'y promener. A nos pieds le Vatican, à lui seul toute une

ville, avec ses jardins ou ses parcs étendus, couverts d'étangs, de fontaines et de statues, et là-derrière des bois et des prairies qui de ce côté forment les limites de Rome. Car Rome se trouve encore entièrement entre des murailles crénelées, avec des portes qui datent des anciens Romains.

Derrière le Vatican apparaît la coupole de St Pierre, à côté le château St Ange (vu d'ici c'est tout-à-fait une tourte), puis la ville avec ses nombreuses collines et ses palais qui par un jour comme celui-ci sont faciles à distinguer. Je crois que s'ils eussent été assez grands, nous aurions pu voir les hommes se promenant sur le monte Pincio. Plus loin apparaît de tous côtés la solitaire Campagne, avec les montagnes à l'horizon; nous vîmes distinctement toute la Via Appia ainsi que le tombeau de Cecilia Metella et *Casale rotondo*, où nous étions hier; nous pouvions suivre des yeux le chemin jusqu'au point où il descend de l'autre côté de la montagne. On voyait aussi le Tibre serpentant dans la plaine, le *Ponte Molle* si pittoresquement situé, et enfin le sommet des monts albanais encorc couverts de neige et brillants au soleil. Les maisonnettes blanches, dispersées dans le paysage étaient d'une blancheur éclatante, les prairies vertes, tout si clair et si distinct. C'était un magnifique moment.

9 Avril.

- Nous avions l'intention d'aller aujourd'hui à Albano et de partir à huit heures et demie. Mais le ciel est couvert de nuages; toujours la même histoire! Je n'ai jamais vu un climat aussi variable que celui de Rome. Plus tard le ciel s'éclaircit, le soleil commença à luire, on nous assura que la température était douce, ce qui nous engagea à faire un tour, non à Albano, mais à Frascati, tour qui, nous dit-on, se faisait facilement en quatre heures. Mais avant que la voiture qui devait être commandée à nouveau fût devant la porte et que nous pûmes partir, il était une heure.

Nous fûmes tout de suite surpris par la température qui était moins douce que nous ne nous y attendions, puis tout était si couvert de brouillard que nous ne pouvions juger, ni de l'étendue de la Campagne, ni des lignes que présentaient les montagnes. Il faut apprendre à la connaître pour l'aimer, c'est comme la mer et la bruyère. Celui qui voit la bruyère pour la première fois la trouve aride, monotone, ennuyeuse. Comment y trouver quelque chose de beau? Mais le peintre qui voit la bruyère tous les jours, soit à la lumière du matin, soit au coucher du soleil, avec des nuages aux teintes diverses, avec des bourrasques ou par un temps splendide, l'artiste qui l'étudie à chaque instant de la journée, celui-là, je le comprends si bien, peut seul être enthousiaste de notre bruyère et de la Campagne de Rome. Car au fond la Campagne lui ressemble beaucoup, avec cette différence que la Campagne est verte et la bruyère brune; chez nous il n'y a pour toute variété qu'une bergerie ou une misérable hutte sur la Campagne s'élèvent les ruines d'un viaduc. Ce qui anime l'une et l'aute ce sont des troupeaux avec leurs bergers.

Nous laissâmes à gauche le champ des courses, tandis que déjà d'élégants équipages et des cavalcades nous devançaient. Depuis là, excepté quelques chariots de paysans, on ne rencontre plus rien sur ce chemin solitaire. Après une heure et demie nous étions près des montagnes qu'on voit de Rome et qui nous paraissaient moins éloignées. Frascati est situé sur leur penchant, et on doit monter pendant une demi-heure. C'est une jolie petite ville blanche qui est cachée très-pittoresquement dans des bosquets d'oliviers et de chênes-verts, entourée de quelques villas ou palais et de cloîtres. Les principales sont la villa Aldobrandini, véritable palais avec des terrasses en marbre et de vieux arbres; un peu plus haut le cloître des capucins; puis encore au-dessus on voit la villa Fusinella sortant de la verdure.

En traversant le parc et un plateau sur lequel les ânes s'arrêtent, afin de vous faire jouir de la belle vue, on arrive au sommet de la colline où l'on voit les ruines d'une villa romaine, qui, au dire du guide, serait celle de Cicéron. Il est vrai que les restes de la ville de Tusculum n'en sont pas éloignés, tout le sol est couvert de ruines. Il y a un charmant petit théâtre; les bancs, les pilastres de la façade, le chemin qui y conduit formé par des dalles de marbre, tout est tapissé de verdure et de ronces; les débris d'un aqueduc, une *piscine*, où les Romains gastronomes conservaient leurs poissons, pour les avoir toujours vivants sous la main, tout cela nous intéressa et nous l'explorâmes avec notre guide, qui savait si bien nous renseigner qu'il mériterait d'être professeur d'archéologie.

Tusculum était un des lieux, où les riches Romains aimaient à résider; déjà alors on fuyait la ville en été pour se réfugier sur les montagnes, et il est facile de comprendre que celle-ci avait la préférence, grâce à sa vue si étendue et si grandiose.

On ne sait pas exactement où se trouvaient la villa de Cicéron, celles de Lucullus et d'autres célébrités, mais elles étaient toutes dans le voisinage de Tusculum.

A cinq heures nous avions terminé notre tour à dos d'ânes et étions arrivés à Frascati: ânes incomparables! jamais nous n'en avions eu d'aussi bons, intelligents et sûrs, aussi ils connaissaient très-bien le chemin et s'arrêtaient aux endroits les plus remarquables; le petit ânier était presque superflu, si ce n'est comme explicateur.

La voiture était prête, le ciel était plus clair, et bien que le vent fût toujours frais, nous jouîmes un peu mieux de la vue autour. de nous. On descend avec rapidité le chemin monté péniblement le matin. Mais peu à peu de gros nuages s'amoncelaient à l'horizon, puis ils couvrirent le soleil et nous eûmes un très-bel effet de lumière; le soleil à demi obscurci par

les nuages éclairait de ses rayons une petite partie de la Campagne, qui ressortait avantageusement sous cette lumière, tandis que tout le reste était dans l'obscurité. Le ciel devient de plus en plus menaçant, la Campagne apparaît très-verte, enfin un éclair traverse les airs, il est suivi de quelques-unes de ces grosses gouttes de pluie qui annoncent l'orage. Le vent s'élève, la pluie tombe à torrents, et nous sommes au milieu de la Campagne, sans la moindre maison, sans le moindre refuge et éloignés de plus de deux lieues de Rome. L'orage devient si terrible, le vent si épouvantable, que si nous l'eussions eu de côté et non en face, voiture et chevaux eussent été sans doute emportés. Pendant quelques instants il était impossible d'avancer. La pluie, poussée par le vent, entrait par rafales dans la voiture. Nous nous protégeons aussi bien que possible avec des parapluies et des imperméables (car c'est une voiture ouverte dont la seule capote peut être relevée par derrière), mais le pauvre domestique et avant tout le cocher qui, aveuglé par le vent et la pluie, devait tenir ses chevaux, sont bien à plaindre. Et puis de temps en temps un éclair, accompagné d'un coup de tonnerre terrible. Nous croyions notre dernière heure venue, mais notre Père céleste eut pitié de nous.

Après avoir été contraints de s'arrêter pendant quelques minutes, les chevaux reprirent courage, et bien que la pluie continuait toujours et que l'orage fût toujours violent, nous avancions lentement. Enfin le ciel s'éclaircit un peu, nous fermâmes nos parapluies pour examiner la contrée; à cet instant un rayon de soleil roux perçait les nuages, éclairant faiblement le paysage. Mais cela ne dura pas longtemps, le soleit pâlit et disparut bientôt derrière un ciel, couleur d'ardoise. La pluie et la monotone Campagne semblaient interminables. Enfin nous aperçumes les murs, les arbres, et bientôt nous pûmes distinguer le Latran dans le lointain. Au moment où nous entrions dans Rome l'orage avait cessé, mais les rues

étaient de vraies rivières. Quel bonheur nous éprouvâmes, en passant un quart d'heure après par la porte cochère de l'hôtel de Rome. Un bon feu, un délicieux petit dîner dans notre chambre après avoir changés de vêtements nous réconfortèrent.

Le soir nous n'étions bons à rien, si ce n'est à aller chercher un peu de repos, profondément reconnaissants que tout se fût si bien passé, car cet incident n'eut de suites fâcheuses pour personne.

Nous apprîmes qu'à la *course* il y avait eu un *sauve qui peut général*, et une confusion!.... La plupart des dames étaient rentrées avec des toilettes abîmées.

10 Avril.

- Nous avons vu aujourd'hui deux intéressantes églises: celle de San Lorenzo et de San Clemente. La première est située hors les murs, construite sous Constantin le Grand, au-dessus de la crypte qui recouvrait les tombeaux de San Lorenzo et de San Stephano.

Saint Laurent, comme Saint Etienne, était diacre, quand il mourut de la mort des martyrs, mais il fut grillé au lieu d'être lapidé.

L'histoire de ces deux martyrs est représentée par des tableaux le long des frises, au-dessus des colonnes de la basilique. Les colonnes sont originaires d'anciens temples ou palais de Rome. Le choeur qui a été exhaussé par Honoré III, restaurateur de l'église au commencement du treizième siècle, est composé des débris sculptés d'anciens monuments romains, on voit ici combien ces temples et ces palais étaient d'un travail admirable jusque dans les plus petits détails, mais aussi comment les destructeurs du moyen-âge ne se gênaient pas de les piller.

L'architrave est composée de différentes pièces, toutes merveilleusement sculptées, mais dont on ne voit que trop qu'elles ont été tirées de monuments disparates. Cette architrave repose

sur douze jolies colonnes en marbre violet avec des chapiteaux corinthiens, et au-dessus de l'architrave s'élève une seconde rangée de petites colonnes de la façon la plus gracieuse. Derrière le choeur est un vieux siège épiscopal en marbre blanc avec des colonnes torses; le dossier demi-rond a un bord en mosaïque et en pierres précieuses. Il y a aussi dans cette église un célèbre ambon incrusté de marbre rouge et vert et entouré d'un mince bord en mosaïque, commandé par Innocent III. Le pape Pie IX a fait restaurer cette église il y a quelques années.

Sous l'église où est la crypte, on se trouve dans les catacombes et celles-ci s'unissent à celles de Ste Agnès, sur une longueur d'une heure et demie. Le pape en fit fermer l'entrée par une porte en fer, car un jour un moine s'y étant aventuré avec deux étrangers, ils n'en sortirent jamais. Le pape y a fait pratiquer des grillages à travers lesquels on peut voir les catacombes à deux ou trois endroits différents. Le cicérone tient une lumière au bout d'un long bâton et on voit très-loin, ce qui donne une meilleure idée des catacombes que lorsqu'on se promène dans les couloirs sombres et étroits. Car ici on les a laissées à peu près comme on les a trouvées lors de la première ouverture; il y a des ossements, des squelettes, de petites fioles, ainsi que d'autres objets. Dans la petite crypte sous le choeur sont les tombeaux de St Laurent, de St Etienne et de St Syriaque. Sur le mur se trouvent les images de St Pierre, de St Etienne et de St Laurent.

‘Oui,’ nous dit le capucin qui nous accompagnait, ‘c'est ici que St Pierre a lu la messe, aidé de deux diacres, c'est pourquoi leurs portraits sont dans le mur.’ Nous ne pûmes réprimer un sourire en entendant l'anachronisme que le brave homme débitait avec tant de conviction. En sortant de l'église on voit un sarcophage antique, sur lequel une noce païenne était représentée; il renferme les restes mortels du cardinal

Fieschi. Il y a aussi un très-vieux cloître qui peut rivaliser avec celui du Latran et de St Paul, mais on ne le montre plus.

Le grand cimetière de Rome est tout près. Il est énorme et s'étend toujours. Nous étions surpris du mauvais goût des bourgeois romains, qui non-seulement font faire leurs bustes et leurs médaillons en marbre, mais qui font placer leurs portraits peints sur leur tombeau.

C'est lors des fouilles qui se sont faites ces derniers temps pour l'agrandir qu'on a trouvé deux statues: une Cérès et un Amour. Nous espérions les voir encore, mais elles étaient déjà parties pour Rome.

De là nous nous rendons à l'église de St Clément, une des plus anciennes de Rome. Jérôme en parle déjà en 392 comme d'une église fondée par Clément, troisième successeur de St Pierre. Son extérieur témoigne de son grand âge, elle est rustique et sans apparence, si bien qu'on se reporte en pensée dans les temps où le christianisme osait à peine encore sortir des catacombes pour s'exposer à la lumière.

Lorsqu'on entre par la petite porte basse, on est étonné de se trouver dans une magnifique église très-vieille, mais pourtant remplie de marbre et de mosaïques. Au-dessus de l'autel s'élève une demi-coupole tout en mosaïque, style byzantin, sur fond d'or, au-dessous un siège épiscopal, formé de plaques de marbre, provenant de pierres tumulaires, car le mot *Martyre* s'y montre encore en partie.

Dans une des chapelles latérales, consacrée à Ste Catherine on trouve de gracieuses représentations de la vie de cette sainte par Masaccio. Le choeur est entouré de hautes balustrades en marbre; le parquet de l'église est en mosaïque.

Mais ce n'est pas encore ce qu'il y a de plus remarquable. Sous cette église se trouve l'église originale, construite par Clément lui-même et qui est restée intacte depuis le com-

mencement du douzième siècle. Pascal II fit construire celle qui existe actuellement. Elle a été découverte sous Pie IX et en la déblayant, on vit que ses murs étaient entièrement peints. Clément était un grand seigneur romain qui fit construire près de sa maison une chapelle pour ses gens et ses coreligionnaires. Lorsque le pape Pascal II fit construire l'église supérieure, il prit de l'église souterraine tout ce qui pouvait lui servir pour construire la nouvelle et pour l'orner d'après le modèle de l'ancienne; il prit les colonnes, les balustrades en marbre, le ciboire, etc., seules les peintures murales n'étaient pas transportables.

L'entière concordance de la nouvelle église de St Clément avec les descriptions des anciens historiens de l'église a fait croire au monde pendant plusieurs siècles qu'il n'avait jamais existé d'autre église que celle-ci et que c'était bien celle qui avait été construite par Clément; pourtant comme on mentionnait de précieux tableaux on regrettait souvent qu'ils n'existassent plus. Et voilà qu'en 1857, en creusant un puits, on trouve l'église souterraine, originale, remplie de décombres, mais avec de précieuses fresques presque intactes. Ces fresques datent du huitième et neuvième siècle et sont non-seulement un monument unique de l'art à cette époque, mais aussi intéressantes pour les costumes, les usages du culte, l'histoire des saints connue jusqu'à ce jour par tradition seulement.

Elles représentent entre autres St Clément, St Blaize, St Alexis et tant d'autres; les couleurs en sont passablement bien conservées. La petite église était éclairée par des lustres et des bougies, et une société d'Anglais pourvus de petites lumières écoutait avec béatitude les explications d'un moine irlandais, vu que l'église est desservie par une congrégation de moines de ce pays, dont le couvent touche à l'église. Et sous cette église souterraine on en a trouvé une autre, c'est-à-dire un temple païen consacré à Mythra (divinité égyptienne), mais

on ne peut y pénétrer, parce qu'en cette saison elle est toujours submergée.

11 Avril.

- Nous avons visité aujourd'hui les ruines des thermes de Dioclétien et celles des thermes de Titus. Des premiers il ne reste que l'extérieur. Ils sont occupés en partie par l'église de Ste Marie degli Angeli et par un cloître qui a été enlevé aux chartreux par le roi d'Italie pour en faire une caserne.

Il reste encore moins des thermes de Titus, mais ce qui les rend intéressants, c'est que Titus employa *la maison dorée* de Néron (dont le rez-de-chaussée seul venait d'être achevé, lorsque cet empereur mourut) pour ériger en partie au dedans et en partie au-dessus ces thermes qu'il désirait avoir près du Colisée tout juste achevé.

Au commencement de ce siècle seulement on a découvert ces ruines gigantesques. Elles sont très-curieuses au point de vue archéologique, car on peut parfaitement reconstruire la distribution des palais romains; on reconnaît toutes les chambres et les vestibules avec leur énorme hauteur.

Nous reçumes de petites lumières attachées à de longs bâtons, ce qui est indispensable, car il y fait très-sombre, et les peintures murales valent bien la peine d'y jeter les yeux avec attention. On écoute l'explication du cicérone qui vous indique la destination de chaque salle, comme s'il avait été le valet de chambre de Néron. Ainsi on suppose que Néron avait son appartement d'hiver au sud et celui d'été au nord, l'un et l'autre donnant sur des jardins remplis d'arbustes propres à orner les alentours dans les diverses saisons.

Vu en passant l'église de St Pierre in vincoli. La châsse de la chaire est fort-belle. Mais ce qui fait le plus grand attrait du lieu c'est le Moïse de Michel-Ange. On le connaît d'avance. Pour un homme qui se tire la barbe de colère il garde trop de mesure. Mais la musculature est sublime, puis quelle énergie

dans la structure de ce corps de taureau! Il y a quelques vieux tableaux excellents à la sacristie.

12 Avril.

- La campagne de Rome que l'on traverse pour aller à Tivoli a un caractère tout opposé à celui de la route de Frascati. Elle est non-seulement moins triste, mais présente un effet, une diversité d'ondulations de terrains, de culture et d'animation d'hommes et de bestiaux, qui fait plaisir et qui entretient l'intérêt. La prairie est verte, émaillée d'innombrables anémones blanches et d'autres petites fleurs, les vaches à longues cornes recourbées paissent paisiblement ou longent la route; les paysans, énormes gaillards bien découplés, souvent le fusil sur l'épaule et tenant un peu du brigand, quelques-uns l'oeil hautain et les traits d'une grande noblesse, passent pour aller aux champs ou marchent lentement à côté d'énormes chariots, chargés de chaux ou de blocs de pierre. Il y a là une variété qui occupe l'oeil et l'esprit. On passe à côté d'une tour antique, tombeau de la famille Plautia, pittoresquement accollée à une gargote. Puis l'odeur des *solfatares* vous affecte désagréablement, mais ce n'est qu'un instant. Peu à peu les silhouettes des montagnes s'accusent et s'achèvent de plus en plus dans leurs tons et leurs détails, et la petite ville de Tivoli se montre à mi-côte.

Partis à neuf heures, nous arrivons à midi. On prend un guide qui vous mène par toutes sortes de sentiers assez mal entretenus d'une montée et d'une descente hardie et rapide, tantôt par un soleil aveuglant, tantôt par une ombre humide et touffue. Il vous mène devant des temples charmants, des ruines pittoresques; c'est ici la campagne de Catulle, plus loin celle de Mécène, là-bas celle d'Horace. On entre dans des grottes pétrifiantes d'où sortent des ondes en fureur; à droite et à gauche des cascades où des arcs-en-ciel en demi-cercle se dressent comme des ponts de fées. Bien que tou-

jours les mêmes, ces cascades offrent des aspects divers à chaque point de vue en se précipitant dans le gouffre où se perd l'Anio, rebondissant en mille étincelles qui scintillent au-dessus de la luxurieuse végétation humectée par les fraîches vapeurs, réchauffée par les rayons du soleil qui recherchent cet abri, ce paradis des fleurs et des insectes.

Puis on poursuit la promenade à dos d'ânes. Voici Tivoli avec sa vallée. Elle est noire et dans l'ombre la roche répercute les ardeurs du soleil. A peu de distance voici les jolies cascatelles et la Campagne qui s'étend à perte de vue, une mer de verdure pâle, les détails se dissolvent par la distance; une verrue à l'horizon, c'est le dôme de St Pierre.

Après deux heures on rentre avec le vertige, on a tout vu, on n'a rien vu. On a tournoyé, on ne s'est pas rendu compte. Sait-on seulement où est le lit de l'Anio; connaît-on le berceau de ces célèbres cascades, de ces cascatelles comme les ont vues les yeux d'Horace, coulant devant lui et qu'il a immortalisées?

On se sent réfléchir, revenir à soi-même, mais tandis qu'on se frotte les yeux il est temps de partir, les chevaux sont attelés, la voiture est à la porte, l'hôtelier fait main basse sur vos poches, le garçon vous guette, les industriels vous prennent par les pans de votre paletot, les gueux vous pressent, horribles à voir et corrompant l'atmosphère de leur fétidité. Voilà l'effet et l'impression que m'a faits Tivoli. C'est un assourdissement, un abrutissement, un étourdissement de bruissements, de verdure, d'escaliers, de ruines, de rocailles, un tourbillon, un papillotage de l'esprit, puis au moment, où on s'essuie le front, où, haletant, essouflé, on invoque la Mémoire et ses filles, où on désirerait se souvenir, régler ses idées, au moment où la poésie commence, voici que la prose, la réalité, dont vous êtes la propriété, vous réclament et la nécessité fait qu'on ne résiste pas et qu'on rend les armes aussitôt en soupirant.

Comme ce pays est celui d'Horace, il est aussi le pays de l'amant d'Elvire. ‘Oui, l'Anio murmure encore le doux nom de Cinthie aux rochers de Tibur.’ La perte de l'Anio, Lamartine, nous le savons, l'a chantée; le lac qu'il a chanté n'est point ici, mais c'est bien son lac, ce doux et paisible fleuve qui coule gentiment sous la fine verdure des aunes et des saules et où il ne manque qu'une embarcation avec un bel adolescent et une jeune vierge blanche et légère comme la nue et comme l'onde.

Le soir tombait, le vent devenait plus frais et plus piquant, la verdure prenait des teintes plus foncées, en tranchant sur un ciel d'un bleu plus sévère, puis le soleil lançait à son déclin, tantôt sur un mur, tantôt sur un pan de rocher des teintes d'un rouge brunâtre comme celles de quelque réverbère gigantesque. Les peintres ont peut-être trop popularisé ces effets.

Tout-à-coup voici St Laurent et l'énorme, le seul cimetière où disparaît la Rome qui a payé son tribut de larmes et de labeur à la vie, et à six heures et demie nous nous retrouvons chez nous.

Le beurre excellentissime, qui n'est pas gâté par de la couleur pour faire accroire aux cockneys qu'ils mangent du beurre d'été jusque dans les frimas de l'hiver, le beurre pur, sans industrie, vaut bien mieux que le nôtre.

La langue italienne est emphatique. Les italiens disent *camerier* comme nous disons *garçon* et ils appellent un *programme* un *manifeste.*

A Rome le culte a absorbé la religion. La religion est un spectacle, pas autre chose, et l'esprit est bourré de superstitions et avale tout ce qu'il y a de plus saugrenu.

14 Avril.

- La route d'Albano tient le milieu entre celle de Frascati et celle de Tivoli. C'est moins uniforme, moins

ennuyeux, moins isolé, il y manque la grande variété, les ondulations, le passage de l'une à l'autre. Albano est assez joli et beaucoup plus propre qu'on ne s'y attend. Il y a le palais Doria Pamphili, habité par le ministre d'Angleterre, la villa Torlonia, achetée par le roi, la villa Barberini, le castel Gandolfo, résidence d'été du St Père, maintenant désert, puis de grands et beaux hôtels. L'hôtel de Paris est un palais déchu. Il fut construit par Charles IV, roi d'Espagne. On y est, dit-on, parfaitement bien. A cause du dimanche il y avait une grande affluence d'étrangers, là et partout, beaucoup de monde dans les rues, presque tous des hommes, les femmes en nombre très-restreint ne portent plus, même aux jours de fête, leur ancien costume national et démentent tout-à-fait les vers de ten Kate:

> O! Albanezerinnetjes
> Voor uw verliefde zinnetjes
> Is 't laauwe luchtazuur,
> De vogel, dien ge spelen ziet,
> En 't zoete Philomelenlied,
> Slechts olie in het vuur.

Car celles que j'ai rencontrées étaient laides et dégoûtantes à faire peur.

Après une course de deux heures et demie nous étions arrivés, et les ânes qui ne s'étaient pas fait attendre nous menèrent par Aricia et Genzano, pittoresquement situés sur un roc escarpé le long de la grande chaussée qui mène à Naples, jusque près du palais Caesarum-Porta. La route n'offre rien de particulier. Elle est large et légèrement ombragée. Sans vous avertir qu'il y a un chemin jusqu'à Némi qui longe le lac et que l'on dit joli et couvert, le guide vous accorde un petit coup-d'oeil sur la flaque d'eau que nul souffle ne ride, que l'on voit dormant dans une grande profondeur à ses pieds.

Le lac est d'une tristesse aucunement poétique et ses coteaux sont arides. On est bien aise d'avoir libéré sa conscience, d'avoir vu et de s'être convaincu que Lamartine a parlé d'un autre lac, c'est-à-dire de celui que sa fantaisie évoquait par la musique de sa langue.

On retourne jusqu'à Aricia par le même chemin: peine et temps perdus.

Puis on va voir le lac d'Albano. La route est bornée d'un côté par une haute muraille qui renferme les forêts du prince Chigi et où l'on n'entre pas sans permission. Mais du reste elle est jolie; il y a de charmants bosquets; quand le mur cesse enfin, on voit Albano à sa gauche, on admire les oliviers et bientôt à travers leurs troncs et leurs branches on aperçoit le frère jumeau du lac de Némi, celui d'Albano, autre cratère rempli d'eau qu'on dirait avoir dû éteindre les feux souterrains. Les bords n'en sont pas gais non plus et la surface en est déserte; nulle embarcation n'en sillonne le miroir. Cependant il y a quelques accidents dans la monotonie grise et poussièreuse de ses flancs; ce sont quelques édifices, formant des points blancs qui attirent l'oeil. Puis la situation d'où l'on regarde est réellement belle, le premier plan, celui où l'on se trouve, est très-agreste et pittoresque, non-seulement dans ses masses, mais aussi dans chaque détail. Voici castel Gandolfo devant vous, désert depuis les derniers événements. Mais en le laissant à droite, on descend à Albano qui n'en est éloigné que de vingt minutes.

Ce chemin qui se recourbe avec de grandes lignes jusqu'à la ville est vraiment grandiose. Il y a là des oliviers classiques et tels que l'on n'en voit nulle part. Ils s'inclinent sur la route large et penchée et y versent l'ombre de leur feuillage bleuâtre, puis au lieu du petit lac on distingue facilement, au-delà de la campagne de Rome, la Méditerrannée argentée aux rayons du soleil déjà déclinant. L'ensemble est ravissant.

Cette tournée dure deux heures et demie. Si l'on pousse de Genzano à Némi je crois qu'il faut ajouter une demi-heure.

L'hôtel de Paris est excellent. Il me semble qu'un petit séjour pour varier les plaisirs sérieux de Rome y serait très-agréable; on pourrait après trois jours retourner à Rome par Frascati et Tivoli.

Nous partîmes d'Albano à quatre heures et demie. Comme la route descend, le retour ne prend guère que deux heures. Le vent s'élève comme toujours et il fait très-froid.

Je suis entré un de ces jours au palais Farnèse. On dit que c'est le plus beau de Rome. Sans contredit c'est le plus correct. Je crois qu'il ne pèche contre aucun précepte, aucune convention de l'architecture. Il est vertueux et ennuyeux comme le pieux Enée. La symétrie et la ligne droite répandent une froideur sur sa façade et dans ses cours intérieures qui glace et un respect qui touche au cérémonial. Il y a au fond une voûte qui donne sur un jardin et de la rue présente une perspective qui éveille l'imagination. On croit à de superbes jardins sans songer que le Tibre coule derrière. Mais de près ce n'est rien, ce ne sont que quelques arbustes, puis une vieille muraille sale et quelques masures accroupies contre le palais et qui empêchent absolument de regarder la façade de derrière. Dans le mur se trouve le sarcophage qui un jour renferma les cendres de Cecilia Metella. Il est très-simple, deux têtes brisées d'animaux dont le col sort du sarcophage me semble d'un goût un peu douteux.

Sans contredit le Panthéon est ce qui reste de plus beau et de moins endommagé des monuments de l'antiquité; ce temple a si peu souffert que nous le voyons tel que les Romains l'ont connu. C'était un temple consacré à tous les dieux. En 608 l'empereur Phocas en fit cadeau au pape Boniface, qui le transforma en église chrétienne. Ce temple fut construit en 727 de

Rome par Marcius Agrippa. On suppose que dans l'origine c'était le vestibule touchant aux Thermes d'Agrippa, les premiers construits à Rome. Le portique repose sur huit colonnes gigantesques, et on y entre par de massives portes de bronze; puis on se trouve dans une rotonde de dimension énorme et sans fenêtres. La lumière y arrive par une ouverture dans la coupole, ce qui fait qu'il y a d'horribles courants d'air. La pluie elle-même y tombe. La chrétienté a consacré ce temple aux tombeaux des grands hommes; tout autour il y a huit autels entre lesquels sont quelques tombes, par exemple celle de Raphaël. Au reste il n'est pas encore riche en illustrations; plusieurs niches attendent toujours leur grand homme.

VI.
Naples.

15 Avril.

- Enfin le moment du départ est là. Nous quittons Rome à une heure pour arriver à Naples à huit heures trois quarts, si le train n'est pas en retard, comme il l'est presque toujours. Aussitôt que les bonnes chaleurs commencent à Rome et qu'on espère se sentir rajeunir, on vous avertit de partir vite; vous n'êtes plus à Rome, mais à Harlem; la malaria vous menace, la ville éternelle est bâtie dans un marais pestilentiel.

Mais le climat de Naples, quel bonheur! Pas du tout. Naples, c'est le typhus. Fuyez bien vite, allez-vous établir à Castellamare, à Sorrente, où vous voudrez, mais Naples, c'est la mort. Quel charmant pays! Puis encore Naples sent très-mauvais, une odeur de canaille morte plane sur la ville. La vermine pullule dans les rues; gardez-vous d'y aller à pied! Puis la poussière, les tourbillons subits du sirocco. Allez voir si c'est vrai!

Quoiqu'il en soit, les feux du Vésuve nous attendent. Mais non! Grâce à une promptitude qui laissait bien peu à désirer, après un service inaccoutumé en Italie, nous arrivons à neuf heures, pour apprendre que les feux sont éteints. Il n'y a plus que le plumet de fumée ordinaire. Au moment du soleil couchant il y eut un spectacle très-beau. Le panorama de l'Apennin, les montagnes dont quelques-unes couvertes de neige, rangées

artistement en demi-cercle, surgirent tout-à-coup. C'était *l'Alpenglühen* méridional. La terre carbonisée devint rousse, les images prirent une teinte rousse aussi, puis rouge, puis rose, puis tout s'éteignit. Mais le spectacle avait été splendide. Enfin plus rien qu'un effet de lune, l'horloge de Capoue qui sonne sept heures, puis le cri de Caserta.

Enfin nous tombons entre les griffes des faquins, c'est-à-dire des *facchini.* Quels cris, quel vacarme, quel orage, quel désordre, quelle confusion! Les Napolitains font l'effet d'outres remplies de vent qui lâchent leur contenu. Et puis l'inconnu, le gaz aveuglant, enfin l'obscurité. La voiture de l'hôtel était partie, disait-on, avec une autre famille. Elle n'avait jamais été là. Car ici on vogue sans cesse en plein mensonge, et le pauvre étranger est la nacelle sans gouvernail. Le *calesino* s'y lance étourdiment. Quelle odeur! C'était la ville. Nous partons. Arriverons-nous jamais? Nous commençons à en douter, lorsque nous entrons sous la porte cochère de l'hôtel des United States.

16 Avril.

- Je suis sorti. Naples m'a embrassé, j'ai reçu cet irrésistible baiser. J'ai été emporté par cette extase que communique cette mer, cette position, ce soleil, cette couleur, ces lignes, ce fond de l'élégant Vésuve avec son plumet de fumée noire, menace terrible et perpétuelle, danger imminent autour duquel l'habitude se joue. J'ai mis le pied en Grèce; Naples après Rome c'est l'opéra après *l'oratorio*, les vacances après le cours, la plume après le plomb, la méringue après le pudding.

Enfouis dans la toge sombre, sale, étriquée qui leur reste de leurs aïeux, les Romains sont graves, leur noblesse leur pèse; les gens de Naples ont la grâce, la joie, la légèreté, ils n'ont pas un poids sur le coeur et ne se doutent pas même des chagrins, des dégoûts de la vie et du dégoût.... qu'inspire aux autres le parfum qu'ils répandent.

Acteur sur la scène qui frappe et fascine mes yeux, portant dans le sang les chaleurs qui mûrissent les fruits du sol, le Napolitain chante, se délecte, trouve la terre douce et la vie bonne et meurt comme il a vécu, sans s'inquiéter beaucoup de ce qui sera. S'il y a un réveil, il en profitera; s'il n'y en a pas, à quoi bon se gâter et s'aigrir la vie de ce fantôme. Naples est une impression, une impression salutaire, qui rend la vie douce, chasse les pensées noires, écarte les frayeurs, rend l'âme légère, fait bon marché de l'avenir, prête des ailes aux chants du poète et fait surgir la note qui se marie aux voix des flots qui se brisent. C'est le pays de Léopold Robert et de Lamartine, de même que Tivoli et Ischia. Mais même si l'on retournait Naples sens dessus dessous il n'en tomberait pas un seul exemplaire des Méditations ou des Confidenees. Elle est elle-même la poésie et n'a pas besoin de celle des autres. Naples laisse en effet une impression enchanteresse, mais c'est avec elle comme avec les sucreries: on en a bientôt assez.

18 Avril.

- Il fait froid, peu de soleil, de gros nuages. Le printemps ne trouve pas encore le moyen de percer. C'est toujours l'histoire du *sirocco* et de la *tramontane.* Aujourd'hui c'est le tour de celle-ci, et la poussière tourbillonne.

Le palais du roi est ce qu'il y a de plus froid, de plus solennel. Longues séries d'appartements où réside toujours le plus morne ennui contre lequel il n'y pas de Garibaldi. L'ameublement est ce qu'il y a de plus ‘empire’: tentures, canapés, tapis, soies, dorures, et tout cela très-défraîchi: genre fripier. Les nombreux et immenses lustres en cristal sont couverts de poussière et ont un ton grisâtre, peu en harmonie avec la matière. Outre quelques bons portraits il y en a plusieurs de peintres napolitains contemporains qu'on croirait exécutés par des artistes belges sous le règne de notre roi, Guillaume I: Navez,

Odevaere, van Bree. Il y a de beaux gobelins, quelques-uns modernes, un entre autres est magnifique; il représente la mort de Coligny, probablement d'après quelque tableau d'il y a soixante ans. Mais ce n'est malheureusement pas le châtiment, c'est le triomphe de l'hérétique. L'artiste a traduit sur sa trame ces deux vers de la Henriade:

> Et de ses assassins ce grand homme entouré
> Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

Singulier cadeau d'un roi catholique à un roi catholique et un roi catholique comme le roi de Naples! J'en fis la remarque au cicérone. Mais il croyait tout bonnement que les hérétiques étaient ceux qu'on voyait courbés aux genoux de l'amiral.

La terrasse pourrait être délicieuse, si les berceaux et les plates-bandes étaient convenablement soignées. Il y aurait de là une bien belle vue sur le golfe, mais le premier plan, occupé par l'arsenal, gâte tout. Du moins un pauvre humain comme moi juge ainsi. Mais peut-être que tous les instruments de destruction couchés à nos pieds ont plus de charmes et d'attraits aux yeux d'un potentat. Bella vista de prince!

Impossible de voir le château de *Capo di Monte*; il y avait tant de monde qu'il ne restait plus de conducteur disponible, mais nous fîmes un tour en voiture dans le parc qui est assez étendu et où l'herbe attend en vain la faux. Le moment de faire les foins n'est sans doute pas encore là. Nous vîmes des arbres, c'étaient les premiers depuis la villa Doria. L'Italien n'y tient pas, il les coupe même atrocement; ce ne sont que des monstres sans branches ni feuilles. Il n'aime que les palmiers-plumeaux et les choux-fleurs montés sur des manches à balai, autrement dits pins-parasols. Le parc a beaucoup d'analogie avec celui de Fredensborg.

19 Avril.

- Nous sommes entrés au musée. Pour le style et la couleur rouge tendre avec des colonnes grises, il ressemble beaucoup, ainsi que le palais du roi, au Ritterholmshus à Stockholm, mais c'est infiniment plus grand. Les collections fort étendues ne sont pas encore définitivement rangées, les salles n'ont reçu ni leurs pavages ni leurs décorations. Plusieurs ne sont pas assez éclairées. Malgré le nombre d'années qu'il existe, le musée est toujours une création en fusion, peu organisée. Il y a des statues, la plupart gracieuses et élégantes: un Amour, un Antinoüs, la célèbre Vénus Calipyge, l'Aristide ou Aeschine, moins beau cependant par l'étroitesse de la toge que le Sophocle du Latran. Mais, comme au Vatican, pas de catalogue. Le groupe du Taureau est trop restauré et les différentes parties de la composition sont trop comprimées, puis les détails sur le piédestal sont puérils, on dirail l'enfance de l'art. Le fameux Hercule a l'air d'un boucher pris de vin. J'admets très-bien que devant une telle exagération de musculature Michel-Ange se soit enthousiasmé et ait ressenti une espèce de culte. Dans les statues impériales assises on reconnaît le type de Napoléon I.

Les peintures murales et les mosaïques, transportées de villes enfouies, sont très-curieuses et nous font jeter un coup-d'oeil sur les costumes, les moeurs, les habitudes des anciens. Mais ce qui donne mieux encore une idée de leur vie intime, ce sont les ustensiles de cuisine, ces grands pots pour conserver les provisions, ces rafraîchissoirs, cette batterie de cuisine, ces jouets d'enfants, ces enfants emmaillotés comme les nôtres jadis, enfin ces *ex-voto*, absolument comme on les voit de nos jours dans les églises catholiques. Nulle part on ne reçoit aussi vivement l'impression qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Il n'y a que le climat du nord qui tout en ajoutant quelques légers conforts a modifié un peu les usages.

Les anciens s'entendaient peu à la perspective et à la composition; ils ne se préoccupaient nullement des ombres et de l'effet du sujet. La concentration leur était inconnue. On voit que leur peinture procédait de la statuaire dont elle était la soeur cadette et plus particulièrement du bas-relief. Mais on voit aussi comment l'art moderne s'est attribué les attitudes, les airs de tête et la musculature des bras, la chûte des plis et tout le caractère de l'antiquité, s'identifiant avec la pensée des anciens, et comment les grands maîtres fondant un principe qui, par une tradition de plus en plus affaiblie, a perdu toute originalité et a prêté à la raideur, à l'ennui, à la copie, car que de personnages, de groupes dans les tableaux italiens qui ne sont tout bonnement que des pastiches! On s'étonne que des peuples qui avaient atteint une si haute perfection dans la reproduction du corps de l'homme dans le marbre, le dessinaient si incorrectement. J'en trouve l'explication dans la supériorité des maîtres du ciseau, dont les ouvrages sont venus jusqu'à nous, tandis que les peintures murales ne sont que des productions d'artistes d'une petite ville de province dont le mérite n'a pas été de premier ordre. Le Musée contient entre autres de petits bas-reliefs adorables.

La nature italienne n'est pas intime. Le paysage est un tableau devant lequel on se pose et qu'on admire; on n'en devient jamais partie intégrante, on ne s'y mêle pas, on ne vit pas sur ces eaux, dans ces bosquets; pauvres bosquets, on ne flâne pas sous leur ombre, en rêvant le long de ces côteaux arides.... L'ombre en Italie n'existe pas. Jamais un arbre, si ce n'est défiguré par l'émondeur. Aussi faute de bois, la menuiserie et la charpenterie sont fort mauvaises et fort chères. Les portes même des palais sont d'un travail honteux. Ce sont tout simplement des planches juxtaposées, mal rabotées et couvertes grossièrement d'une couleur quelconque. C'est le pays de la pierre.

Le dôme est gothique et peu beau. Je n'ai rien à en dire. Il y a dans la soi-disant ‘confession’, l'église basse, une figure agenouillée du fondateur de l'église, Carafa. Cette statue respire, si elle n'était pas en marbre on la prendrait pour une personne vivante. C'est l'unique chose qui m'y ait frappé.

Dans une des premières maisons de Naples un monsieur de la société m'a demandé fort sérieusement si Goethe était mort.

Je commence à m'apercevoir que l'Italie est financièrement fort diverse. A Naples on ne veut pas de papier de la banque pontificale, à Rome on ne veut pas de la banque de Naples ni de celle de Florence. Rome se venge de la situation et de l'amabilité de Naples, en disant que la ville est malsaine et qu'on y attrape le typhus. Puis le roi visite tour à tour ces capitales manquées, ressemblant à ces prédicateurs américains qui desservent plusieurs paroisses un même dimanche au moyen du chemin de fer.

Nous avons fait aujourd'hui une visite à une comtesse italienne dont nous avions fait connaissance en route, ce qui nous permit de jeter un coup-d'oeil dans un intérieur vraiment italien. Une servante sale qui, avant de déverrouiller la porte, s'informa d'abord, en ouvrant avec précaution un vasistas, qui nous étions et ce que nous voulions, nous conduisit par un corridor caverneux dans une antichambre passablement obscure. La comtesse, très-aimable, nous montra tout son appartement; elle portait un costume impossible, sans col ni manchettes, une sorte de robe de chambre bleu foncé, et cependant elle appartient à une des premières familles de Naples, elle est très-bigote, très-désolée de l'état actuel des choses et passablement bête. Le palais dont elle habite le troisième étage lui appartient; elle en loue les autres parties. C'est un grand palais sombre, les fenêtres ont des tringles en fer, une grande cour mal entretenue, des escaliers en pierre, si sales qu'on ne peut les descendre ni les monter qu'avec la plus grande précaution.

Le parquet est en carrelages rouges, les meubles sont lourdement dorés, mais très-fanés, il y a beaucoup de peintures de saints. La comtesse nous montra jusqu'à sa chambre à coucher, nue et modeste. Elle regardait le Vésuve, voilà ce qu'il y avait de meilleur. Du reste des branches de buis, de l'eau bénite, des estampes qui n'avaient pas le sens commun, et ce qu'il y avait de plus curieux une sainte-vierge peinte à l'huile, tableau qui ne manquait pas de mérite; l'expression en était heureuse, et la comtesse nous assura que cette chère Madonne lui accordait toujours ce qu'elle lui demandait. Mais ne voilà-t-il pas qu'on avait affublé cette pauvre vierge d'une immense couronne en *similor* et qu'on avait parsemé sa robe de perles en verre. C'était tout-à-fait hideux et ces sortes de choses me font reculer d'épouvante. Et dire que ces images doivent servir à chasser les mauvais rêves, les cauchemars, les maladies et à prévenir les sortilèges par une incompréhensible erreur de jugement et de raisonnement qui confond toujours la personne avec le portrait, dont cependant l'origine est connue.

Je ne parle pas des différentes personnes qui m'ont accueilli avec plus ou moins de politesse pendant ce voyage. Il faut cependant que je fasse une exception pour le consul des Pays-Bas à Naples, M. Meuricoffre, parce que sa maison est devenue, et cela depuis longtemps, le grand centre des étrangers qui visitent la capitale du royaume de Naples. Il habite un très-joli palais, il y règne une propreté amsterdamoise. On y monte par un escalier en marbre blanc; deux laquais ouvrent les battants d'une élégante antichambre où d'autres laquais vous débarassent de vos châles et manteaux et ouvrent les portes d'un très-beau salon rempli de superbes fleurs, très-brillamment éclairé, meublé avec élégance, dont Madame Meuricoffre fait les honneurs avec une aisance aimable et distinguée et qui ressemble tout-à-fait à ces salons, dont je croyais la tradition

perdue. En France même, une maîtresse de maison sait à peine ce que c'est que tenir un salon. Les affaires avant tout! Mais l'Italie est arriérée, que voulez-vous? Je vous assure que dans le salon de Mme Meuricoffre on cause avec esprit, avec charme, avec entrain. L'étranger récemment arrivé s'y trouve tout de suite chez lui et familiarisé avec tout ce monde qui lui fait passer une soirée instructive et charmante.

C'était leur soirée de réception; M. et Mme étaient venus nous voir et nous avaient engagés à venir prendre une tasse de thé tout-à-fait en famille, sans faire toilette. Mais nous trouvâmes chez eux une société très-élégante, les dames décolletées, la maîtresse de la maison elle-même en grande toilette.

La maison de commerce dont M. Auguste est le chef, fut fondée par un des frères de son grand-père, Suisse et natif de la Thurgovie, il y a plus d'un siècle. Comme Mr. Auguste n'a pas d'enfants, ce sera probablement M. Tell Meuricoffre, son neveu, qui lui succèdera, tandis que le frère de celui-ci, M. Oscar, pourra, si le roi des Pays-Bas veut le désigner à ces fonctions, lui succéder comme consul.

19 Avril.

- Le Musée égyptien est fort restreint, c'est un gentil petit échantillon de cette grande civilisation, enfouie dans les pyramides. Ce qu'il y a de particulièrement intéressant c'est une statue de Sérapis, trouvée dans un temple, dédié à ce dieu à Puzzuoli et une autre d'Isis, trouvée dans son temple à Pompéï. Elles sont intéressantes en ce qu'elles présentent l'ancien type hiérarchique et invariable, ayant subi l'altération romaine, c'est-à-dire grecque, lorsque le grand carrefour humain de l'Italie offrait non-seulement sa grandiose hospitalité à toutes les nations, mais un culte aussi général, bien que sans foi, à tóus les dieux de l'univers. Il y a aussi une jolie

statuette de prêtre en bazalte. Cette collection est la seule définitivement arrangée. Elle se trouve dans un sous-sol bas et mélancolique.

A ce Musée manque encore le grand fil conducteur, c'est-à-dire un catalogue, de sorte que le visiteur erre comme une âme en peine le long des statues et des vitrines, devinant, conjecturant, se désespérant. Il trouve cependant quelque secours dans la politesse des gardes dont quelques-uns sont des gens assez bien informés. J'avais espéré voir par exemple travailler les ingénieuses machines inventées par le père Piagri pour dérouler et déchiffrer les papyrus de Pompéï. Malheureusement elles chômaient et l'explication du custode était fort insuffisante.

Les salles des peintures murales de Pompéi reproduites par le dessin, ainsi que les verreries, les poteries, les terres cuites, les grains, les fruits, les aliments, les cordages sont extrêmement intéressantes à voir, surtout comme préparation à une visite des localités elles-mêmes.

L'inspection des fouilles de Cumes avec la nombreuse collection de vases étrusques mérite également qu'on s'y arrête. La collection des tableaux est très-inférieure à ce que l'on voit ailleurs. Il y a là un portrait d'empereur par Mengs et un grand tableau de Schidone, représentant un enfant, reproduit mille fois. Les deux salles où se trouvent les plus belles choses sont en réparation et par conséquent interdites au public. En général le Musée est peu visité. C'est un désert. Quelle différence avec Rome où le vaste espace du Vatican est toujours encombré!

Après le musée Bourbon nous montâmes à St Martino, ancien couvent de trappistes, sécularisé par Garibaldi et desservi maintenant par des soldats du fort St Elme, qui y touche immédiatement. Malheureusement le temps s'était couvert. Un grand brouillard dérobait le fond du paysage et la fumée du

Vésuve courait comme un sacrifice non-propice le long des flancs verts de la montagne, au lieu de s'élever fièrement comme un plumet joyeux dans les airs. La ville seule était visible distinctement, et comme le soleil n'éclairait pas, le tableau était sans relief. Notre cicérone était un jeune garçon de douze ans, mais il paraissait en avoir au moins seize et parlait le français avec facilité. Sa prononciation était excellente, il causait très-bien et nous raconta qu'il n'apprenait cette langue que depuis six mois. Il exerçait ses fonctions avec conscience et infiniment d'aplomb et annonçait dans sa physionomie de bonne foi un grand sérieux et dans toute sa personne une intelligence peu commune.

Quant à la vue c'est toujours un panorama et il ne vaudrait pas la peine de faire une course pénible qui vous prend toujours pour le moins trois heures en voiture, si ce n'était l'église du couvent qui mérite d'être vue ainsi que la sacristie et le trésor. C'est laid à force d'être riche et surchargé, mais que voulez-vous? Bien que j'aie horreur de ce style qui ne m'inspire aucune idée religieuse, c'est toujours admirable comme matière travaillée et comme main-d'oeuvre, puis aussi comme témoignage d'un culte qui n'a rien à faire avec la religion et se trouve particulièrement en contradiction avec les cénobites qui ne parlent pas, mangent toujours seuls, si ce n'est aux jours fériés, vivent et meurent dans le même froc et ne travaillent qu'à leur fosse. C'est bien la mondanité et le paganisme côtoyant ce qu'il y a de plus contrit et de plus humble.

Il y a plusieurs beaux tableaux, le dernier de Guido Réni resté inachevé par sa mort; la Communion par l'Espagnolet et puis aussi une descente de croix du même qui passe pour son chef-d'oeuvre. Il y a aussi de belles incrustations en bois (marqueterie) mais tout cela est placé dans une telle obscurité qu'on y voit à peine. Dans des salles séparées on vient de placer une collection fort précieuse de verreries

vénitiennes, achetées par l'Etat d'un particulier; il y a des lustres comme on en voit au palais Colonna à Rome avec des fleurs en verre de couleurs très-originales et deux cassettes dans le même genre qui d'après les armes et les chiffres en verre de couleur aussi doivent avoir appartenu à des rois de Naples. Il y a encore un magnifique fauteuil en bois doré, somptueusement ciselé, et un carosse de gala tout doré et d'une forme très-ancienne et très-lourde; il est aussi surabondamment ornementé, sculpté, ciselé et les roues ressemblent à celles des chars de triomphe romains. On s'y assied en rond au moyen d'estrapontins. L'intérieur forme un petit cabinet ou salon confortable, fermé à glaces, seulement on y est un peu trop secoué. Le carosse est très-bien conservé, la dorure est toute fraîche, il n'y manque rien.

20 Avril.

- Sirocco! Toute la nuit la mer sous ma fenêtre a fait entendre un mugissement non interrompu et cela continue encore. La poussière pénètre partout avec d'autant plus de facilité que les fenêtres ne ferment pas. La vague écume, se succède pressée, ensuite se brise en colère contre le quai. Puis un ciel uniformément gris, aucune idée de soleil, avec cela une chaleur étouffante qui vous rend pusillanime et vous ôte tout courage. Les bras tombent comme engourdis, la tête ne pense pas, il y a fatigue morale qui paralyse le corps.

Continuons nos pérégrinations par le labyrinthe Bourbon! Que de belles choses! La coupe Farnèse qui a la forme d'une soupière est ornée à l'extérieur d'une tête de Méduse et à l'intérieur d'une espèce de chasse; plusieurs pierres taillées que notre âge aux abois de formes s'est pris à imiter. Puis encore des tableaux, des objets en verre, des cassettes en mosaïque relevée de Florence; fleurs et fruits; des ivoires taillés et des armoires sculptées. Tout cela exquis, mais on

n'est pas venu pour cela. Un musée demande un principe, réclame l'unité; sans cela il devient un emmagasinage.

Vu ensuite la chapelle de St Severo, à côté du palais de la famille Sangre, dont elle est la chapelle ordinaire et le lieu d'enterrement. Les étrangers y viennent voir le nec plus ultra du faux goût italien. La chapelle fut reconstruite et surchargée de tous les ornements actuels par Raymond di Sangre, prince de St Severo, qui après la perte de sa femme rompit avec le monde et se fit religieux. Ce haut-fait est célébré par deux statues colossales: Monsieur qui, au moyen du génie de la religion, brise les mailles des filets, où le monde l'avait emprisonné jusqu'ici; Madame enveloppée de son linceuil comme les anciens représentaient les ombres chéries. Il y a encore dans une chapelle inférieure une seconde statue voilée; c'est celle d'un Christ au tombeau. Que de dextérité technique gaspillée et quelle déchéance de l'idéal! La statue de la femme est la meilleure et dans son genre vraiment un chef-d'oeuvre. L'homme qui se débarrasse de son filet ressemble à un vilain pêcheur, une espèce d'Hercule vulgaire qui s'est pris lui-même dedans.

Naples est le paradis des gamins. Comme ils portent gaîment leurs haillons! Toujours remuants et chantants. Peu de femmes dans les rues, grand nombre de jeunes mendiantes. Le lazaroni n'existe plus ou plutôt il erre incognito depuis qu'il s'est mis en habit bourgeois comme partout.

Naples ne prend pas fin, étranglée un peu entre la montagne et la mer, elle s'appelle Puzzuoli, Castellamare, Sorrente, mais c'est toujours la ville étendue mollement sur sa plage, où elle joue et rit et qu'on n'a qu'à suivre avec sa longue-vue pour se convaincre qu'elle ne cesse pas.

Elle ne regrette pas l'ancien régime. Quelques familles ont vu venir, mais dès que le roi a quitté Naples, où il s'était sauvé sous les jupons du pape, toutes l'ont abandonné pour

se rallier à Victor Emmanuel, et on aime mieux payer les yeux de la tête que de mettre la main à une restauration.

C'est bien le cas de dire comme Delavigne à ces princes italiens, fondus comme la neige devant l'unification:

Tu régnerais encor si tu l'avais voulu

et s'ils n'avaient pas prêté l'oreille à des instigations stupides, à des influences rétrogrades.

Naples se console bien de n'être pas capitale, elle n'est aucunement jalouse de Rome, comme je le croyais. Lorsqu'il a été question de Milan, de Florence, de Rome, elle ne s'est même pas mise sur les rangs. C'est qu'elle est trop sûre de ne jamais déchoir. Elle a son commerce, son port, sa situation, la foule accourant sans cesse, de sorte que la cour n'apporte qu'un élément fort secondaire à sa considération. D'ailleurs la nouvelle cour s'y trouve souvent et s'y plaît beaucoup.

Naples est la ville la plus bruyante de l'univers, un tapage dans le vide, des cris à n'en pas finir, aussi vers le soir tout le monde est à bout de forces. Au reste le peuple y est profondément misérable. Pas un grain d'honneur, pas le sentiment de valeur personnelle, aucune notion de vérité. Puis comme partout en Italie, mais moins encore ici, nulle énergie. Il y a peut-être de temps en temps une intention, une velléité, mais jamais d'action sérieuse et persistante.

Le Napolitain est comme la fille de Mme Angot ‘fort en gueule.’ C'est bien ici que les deux parties, dupes et fripons, sont en face, qu'ils jouent au plus fin. Avec cela quels moyens, quels talents, quel esprit et quelle intelligence, quelle étoffe en un mot! Cette population pourra-t-elle jamais se relever? Se laissera-t-elle élever comme une mineure qu'elle est? Laissera-t-elle fructifier un jour pour l'humanité tous les talents qui ont encore si peu rapporté! Athènes était une Naples cultivée, Naples est une Athènes en friche.

21 Avril.

- Le temps est splendide; vite, partons pour le Vésuve, revenons au clair de la lune et regardons le feu sortir de sa gueule béante! Quelle grâce indéfinissable dans les contours de cette montagne solitaire au double sommet qui se dessine mollement sur l'azur du ciel! Des prés d'un vert-céladon tendre la recouvrent et plus haut c'est la Thuringe avec ses forêts touffues de sapins. Puis comme elle porte coquettement son panache blanc sur sa toque de velours! En vérité c'est un jeune amant qui soupire sous le balcon de sa bien-aimée. Détrompez-vous! Le Vésuve est comme la lune. Pour le commun des hommes l'astre des nuits, Phoebé, Diane, qui se laisse glisser de son char vers le beau pâtre endormi, est l'astre des amoureux, le symbole des tendres soupirs, des sentiments vagues et doux, des rêveries perdues, et ses clartés sont celles du mystère et des voiles transparents. Mais pour celui qui le contemple par le télescope, le satellite de la terre change soudain d'aspect, la vérité se fait sur lui, il devient un monstre effroyable et terrible. La mort et la destruction règnent sur ses volcans de glace et ses plaines de neige, la solitude règne sur ce globe, où la créature, faute d'air respirable, ne peut vivre, et ses ombres sinistres et sa blême lumière réverbérante lui prêtent une figure de Méduse qui effraye et pétrifie. De même le Vésuve, vu de près, change d'aspect. Son joli plumet blanc est une grosse et grasse fumée, poussée lentement, péniblement par l'effet de je ne sais quelle horrible pression hors de cette espèce de haut fourneau qui s'appelle cratère. Sa verdure délicate, ce sont des vignobles peu pittoresques, croissant sur les anciennes laves et à côté des laves plus récentes. Ses forêts de sapins sont d'immenses champs de bataille, noirs comme le charbon où la lave a versé ses torrents dévastateurs, son liquide enflammé, puis s'est figé pour l'éternité au contact des parois extérieures de la fournaise.

A voir toutes ces formes fantastiques, ces volutes, ces pinces,

ces carapaces, ces cimeterres, ces casques, ces armures d'un autre monde et d'une époque qui n'est d'aucune histoire, toutes ces scories extravagantes et gigantesques, on se demande, si c'est ici que Jupiter foudroya les Titans. L'imagination se représente ces deux formidables reptiles, enlaçant Laocoon, et l'on se demande encore, si les redoutables et effrayants serpents dont on croit reconnaître les corps immobilisés, ces boas, ces affreux crustacés, ces ichthyosaures mystérieux furent enfants du Phlégéton, vomis par l'abîme incandescent contre la blanche Parthénope désarmée qui chantait à la brise de sa mer, mais que, son heure n'étant pas encore venue, une parole arrêta leur élan, un geste puissant les dessécha pour jamais. Si le Mont-Blanc manifeste le Seigneur dans les glaces et les frimas, le Vésuve l'annonce dans le feu et dans les terreurs de l'enfer.

On met deux heures et demie à arriver à l'Ermitage, misérable gargote, où l'on vous écorche comme partout et où l'on vous fait boire un détestable vin, sous prétexte de Lacryma Christi. Puis le séjour, comme partout et toujours en Italie, y est gâté par un essaim de mendiants, de vagabonds, de va-nu-pieds, de guides et d'autres industriels, dont les uns réclament l'aumône, les autres tâchent de vous vendre des échantillons de minéraux, d'autres encore vous pressent de vous faire conduire aux laves; les uns comme les autres d'une indiscrétion insupportable vous assaillent sans perdre courage et persistent si opiniâtrement qu'il n'y a nul moyen de s'en débarrasser. Nous nous serions peut-être rendus, si le beau temps eût continué, mais les brouillards qui survinrent nous cachèrent non-seulement une grande partie de la plaine et du golfe, mais aussi le sommet de la montagne, et le froid devint si vif et si désagréable, que c'est à peine, si nous pûmes nous résoudre à monter à l'Observatoire, contrôle officiel des symptômes et du travail intérieur du Vésuve, puis nous nous em-

pressâmes de regagner la ville. En attendant le ciel se rasséréna et par un assez joli clair de lune nous revînmes à Naples. Sans doute pour nous faire enrager, le sommet du Vésuve se découvrit alors et nous pûmes observer à regret la flamme s'échappant du cratère.

22 Avril.

- Dernière visite au musée: petits bronzes. Tout le monde connaît les formes pompéiennes. Les trépieds, les triclinium, les candélabres, les coffres-forts, les batteries de cuisine, les stylets et bien des objets élégants de formes et de proportions et d'un usage domestique et journalier sont intéressants à regarder, non pas dans des estampes, mais en réalité, et nous persuadent une fois de plus que notre société actuelle, et surtout la société napolitaine, bien que modifiée par le temps et les besoins, n'est que la continuation de l'antiquité.

23 Avril.

- La route de Caserta est horriblement monotone et beaucoup trop longue en voiture (2½ heures). Mieux vaut prendre le chemin de fer. Caserta mérite une journée. C'est le Versailles du Sud, mais quoique plus grand que Versailles, il ne s'étend pas, pareil à un oiseau qui ouvre ses ailes. C'est un carré coupé ou quatre cours formant nécessairement un même carré. Les quatre tours dont il aurait dû être flanqué n'ont pas été exécutées et la moitié des appartements est restée inachevée. Ces appartements ressemblent à tous les appartements d'apparat. Mais ceux-ci sont magnifiques par rapport aux plafonds et surtout aux dorures, dont la plupart datent du temps de Murat et qui semblent d'hier.

Il y a particulièrement trois choses qui valent la peine d'être vues. C'est l'entrée, l'escalier vraiment royal et grandiose et le vestibule qui par ses proportions, l'éclat et la richesse de ses marbres et les perspectives fait un effet vraiment magique. La cascade, formant un point de vue derrière le milieu de la

façade du château, s'avance vers elle, coupée par des groupes de fontaines et des tapis verts et finissant en une immense nappe d'eau.

Les jardins sont en charmilles symétriques, coupées et divisées dans le style français et étant mieux soignées seraient d'un meilleur effet. Le jardin anglais est d'une fraîcheur d'herbe et de verdure qu'on ne s'attendrait pas à trouver ici. Il y a de beaux arbres et des arbres rares. Des camélias et des daphnés énormes en pleine terre, puis une pièce d'eau et une grotte charmante. Voir tout cela prend trois heures; bien plus beau était néanmoins le lever de la lune se mirant dans le golfe au crépuscule.

Tout le monde nous déconseille la tournée à Paestum, si ce n'est dans un but scientifique. La contrée est laide et le plaisir est gâté par la crainte plus ou moins fondée des brigands. La Fontaine déjà n'aimait pas trop ces plaisirs-là. Depuis le nouvel ordre de choses, ainsi depuis dix ans, on compte qu'on en a fusillé cinq mille de ces bandits. Il n'en manquait donc pas sous les Bourbons. Un officier disait (historique): j'en ai fait fusiller dix-huit ce matin pour mon déjeûner. Puis ils étaient portés sur l'ordre du jour, comme tués dans la bataille, car on savait bien que si les tribunaux avaient à décider de leur sort, ils auraient été invariablement acquittés et pour cause. Ces bandits sont quelquefois des paysans, mais presque toujours des soldats licenciés et des forçats échappés ou bien des gens ayant commis quelque homicide qui, se trouvant sur le pavé ou au ban de la societé, n'ayant rien à perdre, jettent le manche après la cognée et se mettent, comme on dit, en campagne. L'argent qu'ils attrapent est expédié en partie à la famille afin de le garder et le faire rapporter, mais est ordinairement dépensé par elle, l'autre partie est gaspillée par les bandits eux-mêmes en beaux habits et en nourriture extravagante, en boissons et en toutes sortes d'excès. Ils ne se

hasardent pas dans les villes, mais y ont leurs agents. Dans l'ancien temps on prétendait qu'ils avaient d'excellentes relations qui, à certaines conditions, faciles à comprendre, leur garantissaient l'impunité.

24 Avril.

- Tout Naples est sur pied. Les badauds se collent aux parapets. Le Vésuve est en feu.

Déjà ce matin nous avions été frappés à la vue d'une traînée inaccoutumée de fumée, le long de la montagne. Ce soir cette fumée est flamboyante comme du fer rouge. C'est tout bonnement de la lave. On la voit avancer lentement, comme une masse compacte et visqueuse, et ses reflets, lorsqu'elle disparaît pour un moment derrière quelque obstacle imprévu, éclairent le ciel comme des lueurs d'incendie.

La montagne s'embrase de plus en plus. Si le ciel eût été couvert ou qu'il n'y eût pas eu de lune, sans doute l'intensité du feu aurait été plus frappante, mais non plus pittoresque.

Le Vésuve avec son sommet brûlant se mirait dans le golfe. Le ciel était profond, la nuit pleine de sérénité et de splendeur, les vapeurs bleues enveloppaient les îles dormantes, les silhouettes des grands vaisseaux se dessinaient dans les airs, et des barques d'où partaient de joyeuses interpellations et des coups de rames ruisselantes, se balançaient au milieu des étincelles, provoquées par leurs mouvements. C'était un spectacle rare, élevé, un aspect plein de paix, de douceur, de grâce et de quiétude. C'était la respiration du bien-être de la création, des hommes comme des végétaux et des vagues; cette lave même, terrible et menaçante, qui coulait et descendait si paisiblement, semblait le soulagement du volcan.

25 Avril.

- Excursion aux champs phlégréens et à Baïes. Le temps est couvert, un lourd brouillard envahit la mer, les

îles et les promontoires. Grand dommage. Tout est plat, ordinaire, c'est l'Ecosse ou plutôt la côte, un fiord de Norvége, mais moins beau.

Nous ne descendons pas pour nous prosterner au tombeau de Virgile. Il n'y a que la foi qui sauve et elle nous fait défaut ici.

Le tunnel de Pausilippe est très-remarquable. Pour éviter la montée de cet énorme rocher et établir une communication facile avec Puzzuoli il fut ouvert, comme on dit, dans les anciens temps, c'est-à-dire dans des temps immémoriaux et amélioré par plusieurs rois du pays. Depuis 1754 il se trouve dans son état actuel. Sénèque est, je crois, le premier qui en parle. Il est éclairé le jour comme la nuit. Au moyen-âge, la légende s'en étant mêlée, on prétendait que c'était Virgile, le magicien, qui avait fendu le rocher par un coup de sa baguette.

A Puzzuoli (d'où le mot porcelaine) on va voir la solfatare, ancien volcan éteint ou plutôt comblé par le cratère qui s'est fermé par ses propres cendres humides et par les sables détachés de ses bords, pendant l'éruption qui a déterminé l'étouffement. On marche dans le cratère même, trône de Pluton, et l'on sent qu'on foule un sol méchant, perfide et incertain, car les eaux et les feux souterrains ne se tiennent pas pour battus et auraient sans doute déjà triomphé, s'ils ne trouvaient pas une issue par le Vésuve avec lequel ils sont en communication. Partout à travers le sol suintent des filets de gaz méphitique; le plus grand trou lance une fumée plus chaude que l'épiderme n'en peut supporter et attache aux parois de jolis cristaux de souffre et d'arsenic. Comme en ce moment le Vésuve est en action, les *fumeroles* étaient tranquilles ou bien donnaient beaucoup moins de vapeurs que lorsque le Vésuve se reposait. Une pierre bondissant à terre faisait retentir le gouffre sur lequel nous marchions et

que recouvre la craie, la pierre ponce d'un blanc éclatant qui fait mal aux yeux, les marrons et les gênets en fleur. Quelque jour le terrain s'écroulera, s'abîmera et formera un lac comme celui d'Agnano dans lequel les ruisseaux chargés d'alun s'écoulent entièrement, en engloutissant tout avec lui. Pour y parvenir il faut suivre l'ancienne grande route romaine qui aboutissait d'un côté à Rome, de l'autre à Brindes, en passant par Cumes et Baïes. La voie est encore en bon état surtout les grosses dalles qui servaient d'ornières pour les chars. Ce sont toujours les mêmes sur lesquelles a marché St Paul pour se rendre à Rome après avoir passé une semaine à Putéoli auprès des frères en J.C.

L'amphithéâtre de Puzzuoli est beaucoup plus petit que le Colisée, mais mieux conservé, car une éruption l'ayant enseveli sous les sables, c'est ainsi qu'il fut préservé des ravages de l'homme. Maintenant que le respect des ruines par lequel se maintient la tradition de l'art et de l'histoire s'est éveillé chez lui, l'amphithéâtre a osé reparaître au grand jour. Les rois de Naples ont fait faire des fouilles qui ont mis à découvert la moitié de la construction. Qui est-ce qui entreprendra de mener l'oeuvre à sa fin? Elle en vaut la peine, car la belle conservation où se trouve l'édifice permet de se rendre compte, bien mieux que partout ailleurs, des spectacles et de la mise en scène des anciens.

Toutes les belles choses tirées du temple de Sérapis se trouvent au musée de Naples. Ce temple servait au culte des nombreux négociants et marins égyptiens établis ou de passage à Putéoli, de même que l'on trouve aujourd'hui des temples protestants, construits ici pour le compte et l'usage de la colonie anglaise et allemande. C'était en même temps une maison de bains, mais ces émanations méphitiques étant une cause de malaria, cette source a été comblée. Il paraît que depuis sa construction le terrain a tour à tour considérablement baissé

et haussé, de sorte que le temple se trouve en partie submergé, ce qui fait que les colonnes jusqu'à une certaine hauteur ont été perforées par des mollusques lithophages.

De là à Cumes on voit depuis la hauteur le Lucrin et l'Averne, on passe par une arche de vieil aqueduc baptisée *arco-felice*, et l'on arrive par un assez joli chemin fleuri, un peu sauvage, dans l'ancienne Cumes dont il ne reste que d'assez faibles vestiges honorés du titre de ruines.

Bientôt nous fûmes encore une fois sur la grande route romaine, toujours la voie appienne prolongée et pûmes nous imaginer être quelque écuyer romain se rendant avec sa dame aux bains de Baïes.

Pour atteindre ce but du voyage il faut franchir un long tunnel nommé la grotte de Pierre della Pace, oeuvre d'Agrippa où le guide précède la voiture avec des torches. On débouche sur l'Averne qu'on côtoie. Rien de saillant. C'est un petit lac dout Auguste avait fait un port, en le réunissant au lac Lucrin. Mais à la catastrophe qui a soulevé le Monte Nuovo en 1538 et qui engloutit quelques villages avec leurs habitants, la nature a défait l'oeuvre d'Auguste et séparé derechef les deux lacs en comblant en grande partie le lac Lucrin.

Qu'on se figure trois villages dévorés par l'abîme avec tout! tout! tout!....; quel évènement, quelle terreur, quelle incessante incertitude! la terre qui s'ouvre, les flammes qui vous attendent, l'enfer avant la mort et qui, impatient, vient vous surprendre dans la vie. Eh bien! on en parle tout à son aise. Ce que c'est que l'habitude!

Dans l'antiquité il courait toutes sortes de bruits sinistres sur ces environs qui alors peuvent avoir eu quelque chose de rebutant par leur solitude, par des forêts sauvages, des antres nombreux ou par des voleurs de grand chemin, par exemple comme Chamounix avant que Pococke n'eût risqué d'y pénétrer, et c'est sans doute aussi la raison pourquoi Vir-

gile y a placé la scène de la descente d'Enée aux enfers. Il a fait visiblement usage de tous les bruits qui circulaient sur ce triste lac d'Averne qui n'en peut mais et qui n'en est pas plus noir que tout autre:

> En un lieu sombre, où règne une morne tristesse,
> Sous d'énormes rochers, un antre ténébreux
> Ouvre une bouche immense; autour, des bois affreux,
> Les eaux d'un lac noirâtre en défendent la route:
> L'oeil plonge avec effroi dans sa profonde voûte.
> De ce gouffre infernal l'impure exhalaison
> Dans l'air atteint l'oiseau frappé de son poison,
> Et de là par les Grecs il fut nommé l'Averne.

Nous aussi nous franchissons les domos Ditis vacuas et les inania regna sans trop de frissons.

Près de Cumes, entre le feuillage printanier, l'avare Achéron nous était apparu sous les traits du lac Fusaro. Sachant qu'il ne lâche pas sa proie, nous nous étions gardés d'en approcher:

> 'Hinc via, Tartarei quae fert Acherontis ad undas':

Le lac était entouré de tombeaux et Charon peut très-bien avoir existé dans l'apparence d'un vieillard morne et grincheux, sous celle peut-être, qui sait? d'un croque-mort, dont la poésie de Virgile a fait cette grande figure que le Dante a depuis chantée dans un langage plus concis.

L'antre de la Sybille aux bords de l'Averne est probablement une des grottes nombreuses auxquelles on a donné ce nom, afin que rien ne manquât à la décoration, et que la

> Spelunca alta...., vastoque inmanis hiatu,
> Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris

y fût de même que tout le reste. Comme on nous avait prévenus, nous n'y sommes pas descendus. Dans ce lieu ténébreux - contraste singulier - croît cet excellent Phalerne tant chanté par les connaisseurs.

Mais tous ces beaux vers appartiennent aux légendes, à l'imagination et ne servent qu'à donner un lustre immortel à un pays à travers tous les siècles et toutes les commotions de la nature et de la politique. Ces contes à propos de l'avenir de l'Achéron et de l'antre de la Sybille restèrent et resteront non sans doute comme des vérités réelles, mais comme un prestige unique et ineffaçable, même depuis que le positivisme de l'industrie fait entrer ces parages dans les nécessités de l'organisme de l'état.

Après avoir passé devant les bains de Néron et l'antre sulfureux, on arrive à Baïes, mais plus de villas, plus de luxe, plus de bains, presque plus de ruines et plus de vie, plus rien, si ce n'est un misérable hameau, puis un golfe avec quelques vaisseaux animant le tableau, et le château perché sur le haut d'un rocher.

Aussi le cocher ne se donne-t-il pas la peine de vous y conduire. Il retourne ses chevaux à un moment donné et vous reconduit chez vous par le nouveau chemin, c'est-à-dire non par la grotte de Pausilippe, mais par la montée du rocher de ce nom, où Virgile avait sa campagne, et le long de la *Chiaia*, promenade élégante de Naples.

Peu après je fis la découverte que le cocher nous avait trompés, en nous disant que le chemin qui se prolongeait devant nous prenait une autre direction et qu'il fallait louer une barque pour aller à *Misène.* Il n'en était rien, et c'était uniquement pour dépêcher plus vite sa besogne qu'il nous débitait ce mensonge qui nous priva du beau coup-d'oeil dont nous aurions sans doute joui sur ce promontoire classique.

Toute cette excursion est devenue une exploitation des

voyageurs. Partout les ruines sont fermées et on ne les ouvre que si on fait l'offrande de dix sous. C'est comme cela que nous nous trouvions dans le sanctuaire de Sérapis. Nous nous préparions à partir et le gardien nous attendait pour recevoir ses cinquante centimes, lorsqu'une jeune fille qui ne pouvait être que la sienne, vint à nous et offrit une très-belle rose à ma femme. *E molto bella*, ajouta-t-elle avec un charmant sourire. Croyant naïvement que c'était une gentillesse de sa part pour réclamer l'entrée, je la lui donnai et sortis, mais le gardien de crier: *Non sono pagato*, et lorsque je lui fis remarquer que j'avais payé à la jeune fille, il ajouta d'un ton fort impertinent et bourru: *E pagato la rosa*, *ma non l'entrata.* On juge bien que je le laissai crier. Et voilà l'Italie!

26 Avril.

- On vient nous annoncer qu'il est arrivé quelque chose de grave au Vésuve. Hier soir déjà la montagne était de plus en plus ardente, et M.M... ouvrant la croisée devant cet autel brûlant des hauts lieux, nous dit que beaucoup de monde était là. Vers minuit la conflagration était devenue tout-à-coup plus générale et plusieurs étrangers avaient péri. Un nouveau cratère s'était ouvert inopinément derrière eux et il n'y avait pas eu de retraite possible: cinquante blessés avaient été portés aux différents hôpitaux. Ce bruit n'était malheureusement que trop vrai. Des pierres avaient été lancées jusque dans les rues de Pompéi.

Lorsque je sortis - car la plupart des hôtels de Naples n'ont pas vue sur le Vésuve - je me trouvai en face d'un phénomène qui me donna un vrai saisissement, une secousse indescriptible et sous l'impression de laquelle je me trouve encore. La montagne avait entièrement disparu dans une épaisse fumée. Depuis le Vésuve jusqu'à Sorrente, le ciel bleu, où ne voguait pas un nuage, était d'une couleur d'ardoise, rendue plus foncée encore

par le soleil donnant dessus du côté opposé, et le joli plumet blanc avait pris, comme pendant les angoisses d'un cauchemar, des proportions gigantesques. Rien ne rend cela, si ce n'est la fantaisie de Victor Hugo. Mais je n'ai ni sa plume, ni son vocabulaire, ni son magasin d'images. On reste muet, on pâlit ou bien on s'écrie: Seigneur, que veux-tu de nous et que va-t-il nous advenir?

Représentez-vous une mêlée de dix orages, et puis songez aux horreurs de la montagne, leur berceau mystérieux, ensuite voyez la grande mer à ses pieds, enfin sentez le passé surgir dans la mémoire, l'histoire qui, terrible, sans pitié ni scrupule, vous avertit, et écoutez la grande voix de la montagne qui tonne et tremble elle-même du colossal mugissement qu'elle pousse. C'est là Sinaï: Jéhovah va parler. Puis je rentre et je vois le soleil resplendissant, le ciel immaculé, la lame bleue qui me console et plus loin le riant Pausilippe et quelques frêles bateaux qui dansent sur la vague et semblent ne pas se douter des terreurs de la terre. Mais que sera-ce, que se passera-t-il ce soir? L'orage souterrain s'approchera-t-il? Rien ne nous préserve de sa présence. Je m'attends à voir un madrépore immense, saturé de matière enflammée et cédant à une pression inconnue.

6 *heures du soir*. - Je suis sorti de nouveau. L'énorme nuage s'est encore agrandi, est monté davantage dans le haut du ciel. Un fouillis de marabouts très-blancs, plus larges là où ils retombent gracieusement; le nuage ressemblait mieux encore à un morceau de pierre ponce, ou bien aussi - je cherche et ne trouve ni l'image, ni les termes justes - à un vieux morceau d'albâtre poreux, attaqué par les acides de l'atmosphère ou perforé par des mollusques lithophages. Il se tient fièrement dans une position verticale et en apparence immobile. Puis beaucoup de relief. Reflets éclatants dans la mer tranquille. La montagne toujours absorbée par ses fumées. Mais à mesure que la nuit

tombe le Vésuve commence à rougir. Plus tard ce sera une forge, une fournaise. Puis les roulements souterrains, les hurlements sans répit, les beuglements retentissants de l'abîme ne sont guère soutenables et surpassent la force de résistance humaine; l'énergie succombe, l'intelligence est bouleversée et devant Pluton en courroux la créature devient mesquine, faible et lâche.

Ah! vous m'avez cru joli, gentil, musqué; vous m'avez flanqué la toque sur l'oreille et le plumet au vent ainsi qu'à un page galant. Nenni, mon cher! La montagne s'en tient offensée et rugit. Vous en avez appelé à mes grâces. Osez les adorer et leur faire la cour! Vous m'avez cru une montagne de société, un mamelon pour rire. Ecoutez et voyez! Je fais les ténèbres, je remplis la ville et les champs de désespoir et de clameurs, je lance la foudre et je sème l'épouvante.

10 *heures du soir.* Ainsi que je m'y attendais, la montagne - pour les Napolitains le Vésuve c'est la montagne par excellence - est un brasier. Quel foyer énorme! Mais comme la lune n'est pas levée, tout est plat. Si on ne savait pas que c'est une chose réelle et sérieuse on dirait au premier aspect un feu de Bengale, un décor d'opéra, le cinquième acte de la Muette de Portici. Le cratère, au lieu de son plumet blanc, porte un panache ardent, d'où partent des lapilles et des étincelles, pluie d'or perpétuelle d'un feu d'artifice gigantesque. Les longs serpents de lave coulent partout le long des flancs de la montagne; à de nouvelles traînées s'ouvrent des passages inattendus; les villages brûlent, ils sont inondés de cette fonte invincible et impitoyable que l'on voit briller de loin comme une mare d'eau après une averse.

Tout le monde fuit. On rencontre de longues files de chariots, portant des déménagements subits et forcés.

Mais on dirait que le cratère commence à se reposer; les bruits souterrains s'apaisent, par contre il y a plus de fumée,

et l'on croit distinguer encore d'autres courants. Celui-là est bien près de l'Observatoire. L'aurait-il emporté de même que l'Ermitage? Mais il restera debout, la nature respectera la science, son fidèle et respectueux interlocuteur. Celle-ci demande, celle-là répond; l'une analyse et scrute, l'autre se laisse faire; quelquefois la nature prend la parole et la science, humble et reconnaissante, découvre.

Mais on ne se rend plus un compte exact, ni des laves, ni des fumeroles, ni des crevasses; l'oeil s'égare et se perd dans les ouvertures et les laves des dernières heures, et lorsque peu après je quitte le lieu de la scène, la partie supérieure de la montagne disparaît complètement dans la masse des nuages de fumée. Quel incendie! Il y a foule dans les rues, beaucoup d'équipages arrêtés le long de la Marine, comme à une solennité publique, une course de chevaux, une revue ou un enterrement de prince. Les cochers de fiacre profitent de l'occasion pour créer des tarifs fantaisistes et vous mettre le couteau sur la gorge.

27 Avril.

- La montagne dort, elle est fatiguée. Des vapeurs noires qui s'étendent à plusieurs lieues de distance l'enveloppent comme des rideaux pendant son assoupissement. Elle se cache soigneusement, comme si elle se sentait honteuse des désastres qu'elle vient de causer. Ces vapeurs sont pour la plus grande partie des laves fumantes. Les singuliers fantômes qui, hier au soir, se tenaient immobiles ainsi que des cerfs-volants dans les airs, pareils non pas précisément à des marabouts, comme je le disais, mais bien plutôt à de la graisse amoncelée. La nuit les absorba et il n'en restait plus nulle trace ce matin. Le pied seul du Vésuve est visible et laisse apercevoir à travers le brouillard les effluves de laves récentes, d'un noir qu'égalent seules les plus denses ténèbres.

Le village de San-Sebastiano n'existe plus. Portici et Resina,

quoique très-menacés et abandonnés par leurs habitants, n'ont pas été atteints. Voici ce qu'on apprend sur le désastre de l'autre jour: les curieux s'étant aventurés un peu plus loin que l'Observatoire, ce qui pouvait se faire sans la moindre imprudence, suivaient leurs guides, en marchant sur les scories des laves de 1871, afin de s'approcher de celles qui venaient de se produire. Tout-à-coup - évènement imprévu et presque imprévoyable - le volcan se fendit soudain sous les pas des malheureux, ses flancs s'ouvrirent, et en moins de temps qu'il ne faut pour en faire le récit, une énorme masse de lave, précédée d'une fumée épaisse, se précipite avec violence. Il est impossible de dire ce qui se passa alors. Les guides donnèrent l'alarme et tâchèrent de fuir avec leurs sociétés. Mais comment fuir, aveuglés par la vapeur comme ils l'étaient et debout sur une pente qu'on ne réussit à descendre qu'à quatre pattes? Un cri part, un cri pompéien - l'adjectif est local et peint d'un trait la nature de ce désespoir exceptionnel. Sauve qui peut! Talonnés par les laves qui s'avancent sans cesse, ceux qui ne furent pas assez lestes, ni assez exercés, furent atteints, engloutis, dévorés comme par quelque engrenage mécanique. Un instant après il n'en restait plus même trace; ils seront tout simplement notés comme non revenus à leur hôtel. Quant aux blessés, la plupart sont morts à l'hôpital - l'homme ne vit pas sans épiderme.

En suivant l'énumération des fermes, des bâtiments publics etc. détruits aux endroits entamés, un journal ajoute que ces bâtiments ont été ensevelis sous des lapilles et d'autres matières combustibles, vomis par le volcan, à la hauteur d'un premier étage. On peut se faire ainsi une faible idée de l'épouvantable catastrophe. Je ne l'ai vue que de très-loin comme un spectacle et je frissonnais; qu'aurais-je éprouvé aux lieux mêmes, où tout fuyait, où tout brûlait comme pendant le sac d'une ville, où la lave sapait les propriétés, où une pluie de

fragments, sortant des entrailles de la terre, écrasait les clochers, assommait les habitants!

28 April.

- A sept heures j'avais poussé les volets et distinguais à peine le parapet du côté opposé au quai. Immanquablement un nouveau tour du Vésuve, car des brouillards, et des brouillards aussi bien conditionnés, aussi consistants que ceux-ci dans cette saison, sont inadmissibles. Aussi vient-on me prévenir qu'il a plu de la cendre pendant toute la nuit et que le pavé, les maisons en sont couvertes. Apparemment que le vent aura changé et que les noires vapeurs que nous vîmes s'étendre hier aux environs du Vésuve seront venues sur la ville.

Pour le moment l'immonde pluie a cessé. Vers huit heures je vais sur mon balcon. Ce n'est pas de la cendre, c'est un sable noir, de mauvaise odeur et sale. Peu à peu l'étouffante prison où nous sommes enfermés s'élargit; vers Pausilippe la côte commence à percer, la brûme se dissipe, et à dix heures il y a un petit jour qui ressemble à un rayon de soleil.

Voici comment je me figure d'où cette pluie de sable fin provient. Ce que rejette le Vésuve consiste en une espèce de limon. Quand la colonne de vapeurs qui en est chargée se décompose dans certaines conditions de l'atmosphère, le sable ne trouve plus d'élément qui le soutienne et, transporté dans la direction du vent, retombe sec et dégoûtant sur le sol ou est déposé sur les objets qu'il rencontre.

Mais sauvons-nous à Sorrente, allons y chercher un air pur! Naples n'est vraiment plus tenable. Elle est brûlante. L'aspiration des molécules Vésuviennes, entrées dans le poumon, vous fait tousser, elles vous suffoqueraient au besoin et je vais me soustraire à temps au destin de Pline. Sauvons-nous et fuyons vers les brises embaumées, que nous apporteront la mer et les orangers en fleur!

Nous partons pour Castellamare par le train d'une heure et nous nous dérobons à la chaleur brûlante de la ville. Arrivés au lieu de notre destination nous éprouvons tout de suite un grand soulagement, surtout lorsque nous sommes arrivés à Quisisana, nom de bon augure, petite bicoque royale avec un joli jardin et entourée de bosquets ombragés de châtaigniers. L'air y était frais et parfumé et doit être en effet fort salubre. Mais c'est surtout à son exposition sur un rocher au-dessus de la ville et à la terrasse devant le château que Quisisana doit sa réputation. Malheureusement la direction actuelle du vent gâtait totalement le beau panorama qui s'étend autour du spectateur. Il n'y avait partout que brume noire, triste, impénétrable, et du cratère de la montagne sortait toujours lentement, péniblement, le même plumet blanc s'élargissant par en haut que nous vîmes déjà la veille. Il se tenait fièrement dans une position verticale, en apparence immobile, et ressemblait à un vieux morceau d'albâtre très-poreux, attaqué par les acides de l'atmosphère.

Il n'y a presque plus de cendres ici, mais beaucoup plus à Salerne. Sur la terrasse à Castellamare nous avons entendu distinctement des grondements sourds et interrompus de la montagne, un dernier hoquet, et voyons des filets blancs sortir des nouveaux cratères.

Nous quittons Castellamare à cinq heures. Nos trois chevaux brûlent la route, large, sinueuse, longeant toujours les rochers. Cette route est un grand spectacle et domine un espace fort étendu. D'un côté la mer où se mire admirablement le pâle soleil du soir. La côte est pittoresquement festonnée par des rochers peu élevés, mais à pic, où les flots se brisent harmonieusement; c'est bien une côte sonore, comme dit Lamartine. Juchées sur les montagnes plus distantes le pays est couvert de jolies villas et de quelques centaines de maisons éparpillées entre des vergers interminables d'oliviers, de citron-

niers, d'orangers, dont les parfums remplissent l'atmosphère, ce qui fait grand plaisir d'abord, mais ne tarde pas à devenir ennuyeux, gênant et même désagréable. La vue du petit endroit de Meta, au loin dans la plaine, mais toujours sur le roc, là où la route commence à descendre ayant la mer à ses pieds, est vraiment surprenante. Dommage que l'horizon se cachait dans les brouillards du Vésuve; Ischia était à peine visible, de sorte que le fond était complètement perdu et que le Vésuve n'était qu'une tache noire et parfaitement informe. Là-bas tout était vapeur. Du reste quelque beau que soit le paysage étendu d'un tapis vert d'oliviers, émaillé d'habitations blanches, ce n'est qu'un spectacle, une décoration, mais il ne dit rien à l'âme; il parle aux sens, point au coeur. C'est bientôt vu. L'impression est toute superficielle. Là, pas de mystère, pas de rêverie.

A Meta je vis une horloge sans aiguilles, j'entendis néanmoins son tictac. C'était bien l'image des Italiens, toujours braillants, peu de besogne.

29 Avril.

- Toute la nuit le Vésuve a rugi, on voyait distinctement couler encore un peu de lave. Avant-hier et hier nous eûmes un sirocco bien constitué. L'air était étouffant, les nuages de poussière s'élevaient plus haut que les maisons, les flots grisâtres de la mer se brisaient avec fracas contre le quai sous mes fenêtres, un ciel sombre planait au-dessus de l'eau et la monotonie du pays ne laissait rien à envier à quelques lugubres journées que je passai autrefois à Scheveningen. Heureusement le vent se calma hier soir, il plut à verse toute la nuit, et dans cet instant je vois le bleu pur du ciel se mariant à celui de la mer et se perdant à l'horizon, tandis que la baie s'épanouit aux doux rayons du soleil jusqu'à Puzzuoli.

Quelques heures plus tard, encore de la pluie. Le Vésuve est caché par de gros nuages. Je vais voir une fabrique

de marqueterie, l'industrie spéciale de l'endroit, ainsi que celle des écharpes, des bas, beaucoup moins bien travaillés qu'à Rome. Il y a plusieurs de ces fabriques. Les ruelles ont une odeur d'atelier de menuisier. Mais il n'y a que la fabrique royale, qui occupe deux-cents bras, où le travail est véritablement supérieur et qui laisse à grande distance les productions des autres fabriques, particulièrement sous le rapport de la mosaïque neuve, soi-disant Romaine. Les compositions ressemblent à ce qu'on voit à Nice, mais c'est plus parfait, mieux dessiné et plus subtilement travaillé; nulle part on ne remarque le passage de la scie, et on a profité de toutes les nuances de la couleur du bois pour les parties claires et obscures.

La mosaïque romaine que l'on ne connaît pas à Nice et dont on se sert pour les bordures et les encadrements, ne se fait pas à la main, mais par une mécanique ingénieuse. On colle ensemble plusieurs planches de couleurs différentes, puis on scie ces planches par bandes très-minces, qu'on colle encore une fois les unes après les autres, selon le patron qu'on désire obtenir. C'est très-ingénieux. J'ai trouvé les ouvriers, la plupart des jeunes garçons, intelligents et éveillés. On emploie de préférence des enfants, à cause de la finesse de leurs doigts et parce qu'ils ont plus d'application. Je pense que c'est par la raison que cet ouvrage les amuse. C'est une espèce de méthode qui prouve l'excellence du système. C'est dommage que les objets qu'on vend soient si grossièrement montés, sans goût, ni soin!

Vers le soir le vent s'élève et dans la nuit il y a du tonnerre.

30 Avril.

- Le matin donne quelque espérance d'un temps passable, mais plus tard il y a encore du tonnerre et beaucoup de pluie pendant toute la journée. Pas un indice de soleil. Impossible de se procurer la moindre distraction. On ne voit absolument rien.

1 Mai.

- Fait une excursion à Massa, petit trou voisin, où se trouve une maison d'invalides. La route serpente au milieu de forêts de citronniers et d'oliviers. Les vues sur Capri, le Vésuve et les côtes doivent être belles. Par malheur tout cela était caché par des nuages. La route est ravissante, surtout en revenant vers Sorrente. Au détour d'un zigzag elle apparaît tout-à-coup, assise paisiblement sur son rocher aplati, dans ses bois parfumés avec tous ses sites et points de vue. Aujourd'hui cependant cela n'avait pas de couleur. Un avantage ici, c'est que le brouillard italien est d'un bleu transparent tandis que notre brouillard à nous est gris et opaque.

2 Mai.

- Le temps est toujours à la pluie, il faut partir forcément et au lieu de nous morfondre plus longtemps nous prenons le bateau à quatre heures.

En ce moment le ciel se couvrit, il devint menaçant et un orage nous prit pendant la traversée qui dure une heure et demie. En revenant à Naples l'averse avait cessé, mais le mélange de l'eau avec le sable noir et salissant qui était tombé sur la ville pendant notre absence, rendait les rues impraticables. C'était un gâchis dont on ne se fait pas une idée.

3 Mai.

- On nous avait recommandé de visiter Pompéi vers le soir, à cause de la chaleur, mais aussi parce que les effets de lumière sont bien plus beaux vers cette partie du jour. La grande question était de savoir quand Pompéi fermait, et à Naples pas un seul Napolitain qui put nous renseigner, car dans l'univers il n'existe pas de gens moins informés que les habitants du royaume de Naples, ignorance et mauvaise foi en même temps. L'oeil napolitain darde le mensonge, l'astuce, la dissimulation.

Nous partîmes donc pour Pompéi par le train de trois heures et demie. Mais au moment de quitter notre hôtel nous vîmes un

second orage, pareil à celui de la veille, qui se préparait à fondre sur nous. Il éclata lorsque nous descendîmes au lieu de notre destination. Le ciel était d'un bleu noir, derrière Pompéi des nuages d'un blanc cru et des crevasses qui laissaient apercevoir un bleu très-clair, puis le Vésuve, aride, pelé, tout arrosé de laves comme des glaciers sombres et funèbres. Tout cet ensemble faisait un paysage d'une grande originalité, mais un temps pareil - il faut bien l'avouer - n'est guère fait pour jouir de Pompéi et en observer à loisir tous les détails. Le tonnerre retentissait et la pluie recommençait à tomber, lorsque je mis le pied sur les dalles de la ville enfouie. Nous nous sauvâmes au petit musée où se trouve une collection peu intéressante d'amphores et de lampes qui sont d'une uniformité désespérante. Ce qui console de ce désappointement c'est qu'on y voit également les cadavres conservés dans les cendres qu'on a trouvées et qui ont assez bien gardé les formes humaines. La mère et la fille - comme on appelle ces objets, vraies fritures humaines, la fille portant encore la bague à son doigt - ont vraiment gardé une certaine élégance, bien que tous ces monstres gris ressemblent un peu à des crapauds ou à des figures ouatées.

En sortant je n'osai pas hasarder une promenade de crainte d'une averse, et quand même je me serais livré à mon conducteur, je n'aurais pu parcourir une partie suffisante de la ville, car il était cinq heures et à six heures on ferme et le conducteur vous mène de façon à ce qu'il vous tire sa révérence à la porte d'entrée, juste à l'heure sonnante. Qu'on se le tienne pour dit! Et c'est comme quoi le tonnerre de concert avec l'heure auront fait que je partirai de Naples sans avoir vu comme il le faudrait les ruines de Pompéi.

Ce que j'ai observé c'est que déjà les abords modernes offrent une symétrie, une nudité, une sobriété qui prépare bien au style et à l'esprit de ce que l'on va voir. Le petit

débarcadère fait pendant à l'hôtel Diomède. Ces deux bâtiments sont reliés par une allée sans arbres et derrière l'hôtel s'élèvent des espèces de bastions, de hautes digues produites sans doute par les laves et les cendres rejetées, ce qui donne à Pompéi avec les guérites, placées au haut des retranchements, l'air d'une ville fortifiée. Les soldats sont placés là en observation des curieux, et pour prévenir toute soustraction, ils ont ordre de tirer sur les voleurs, et il n'en manque pas.

4 Mai.

- Nous n'avons pu nous dispenser d'aller sur les lieux mêmes à Crocelli et à St. Sébastien examiner les traces du fléau de la semaine passée. A Resina on prend à gauche par le grand village de St Georges, et nous ne nous plaignons ni des douleurs que nous éprouvons en marchant ni de l'inconcevable spectacle qui se présente à nos yeux.

Pour se faire quelque idée de ce qu'est un courant de lave, il faut l'avoir vu de très-près, il faut l'avoir tâté, pressé, senti, avoir assisté à son lent travail de refroidissement.

Figurez-vous une masse noire, infecte et fumante, un peu plus haut que les plus hautes digues de nos fleuves, vingt mètres. Nous l'avons traversée; une promenade sur une lave de scories, qui coule vite et roule toutes sortes d'horreurs pierreuses en opposition avec la lave pure qui n'est que de la fonte et marche lentement et solennellement et crée en se consolidant ces formes étranges dont nous avons parlé et qui éveillent l'imagination.

C'était fort pénible. Nos pauvres chaussures s'abîmaient sur ces fragments pointus et douloureux, et nous comprenions mieux que personne comment il avait été impossible aux victimes surprises par la fumée de se sauver dans cette nuit d'horreurs et d'épouvante. Le sol était encore si chaud que nos pieds cuisaient et la fumée qui sortait des profondes crevasses de ce glacier brûlant était suffocante et répandait une odeur comme celle

de l'établi d'un forgeron, quand le travail est en train. Partout des monceaux de cendres, puis alternativement des cendres et des lapilles le long de la route. Les moutards se vautrent dans ces ordures avec une joie qui compense pour eux les anxiétés de la semaine passée. On dirait des pourceaux.

Plus loin c'est Crocelli. Mais là les laves nous empêchent d'aller plus loin, et déjà une troupe d'industriels les uns plus dégoûtants que les autres vous guettent avidement et comme des sauvages de l'Océanie convoitent vos gros sous en échange de leurs petites industries métallurgiques. Un guide s'empare de vous, et suivant un sentier tortueux et mouvant nous marchions entourés de cheminées naturelles comme sur un toit pendant, provenant des laves au fond encore rouges et incandescentes. Pour monter et descendre cette gigantesque traînée on avait pratiqué des espèces de marches. L'ouvrage avait été dur et méritait bien quelques sous.

Le fleuve de feu avait envahi une partie de la grande route et l'avait prise à angle droit, en épargnant le village. Il n'en avait pas été de même pour le pauvre hameau de St Sébastien où nous nous rendîmes ensuite, en continuant la chaussée interceptée et où nous arrivâmes après une demi-heure de promenade. Là les laves s'étaient montrées encore plus formidables et avaient emporté une quarantaine d'habitations, des villas, et aussi des maisons de journaliers, de petits bourgeois. La masse était moins éteinte et moins solidifiée ici qu'à Cériola; l'ébullition, les fumées, la lave rouge du fond, la chaleur, la mauvaise odeur, l'air suffoquant était encore plus intense et intolérable.

On voyait comment la matière s'était jetée sur les habitations sans qu'il en restât vestige; on se faisait une juste idée de son élévation, en comparant le niveau où nous nous trouvions avec la rue coupée par laquelle nous avions débouché et nous reconnûmes sur le fait la façon dont Herculanum avait dû succomber, en voyant comment la lave était venue frapper à

la porte, l'enfoncer, briser les carreaux et pénétrer d'un bond dans l'appartement, grimper sur le lit et surprendre les époux endormis et les étreindre tous les deux de son infernal et mortel embrassement, pour laisser aux siècles à venir le moule informe de son baiser jaloux.

Mais ce qui était plus affreux, plus désolant que ce récent passé, sur lequel il fallait prendre son parti, c'étaient toutes ces campagnes brûlées, ravagées, ces vignes noircies, ces espérances détruites, ces hectares où la destruction avait soufflé. Un mauvais ange était sorti des entrailles de la terre et dans sa soif, son délire de nuire et de mal faire, de semer les larmes, la faim, le dénuement et le désespoir; dans sa rage contre la beauté et la fécondité, il avait fait pleuvoir sur ces plantations en fleurs, renaissant aux brises printanières, des cendres et des lapilles brûlantes et avait sur le paysage fait descendre la mort et l'indigence. Un suaire lugubre couvrait les champs d'une couleur de feuilles mortes et pour cette année du moins il faudrait renoncer à tout espoir de récolte. Mais la charité publique et privée interviennent.

Le coeur serré nous reprîmes la route que nous venions de faire, retraversâmes les deux Phlégétons fumants et stériles, d'où la vie est bannie et dont les émanations tuent les petits oiseaux éperdus. Puis arrivés sur la grande route..... Mais ceci nous mettrait sur un autre chapitre.

Demain nous repartons pour Rome et allons y retrouver un peu de calme après tant de jours de surexcitation. Un mot pourtant avant de dire adieu à ce portique de la Grèce!

Ces jours de conflagration générale de sa montagne ont bien prouvé que Naples avait son héros, le professeur Palmieri, héros de la science et dont le champ de bataille était le sol perfide qui vomissait la flamme, qui se fondait, s'écroulait, se dérobait, se transformait en gouffre. Il était là à son Obser-

vatoire tranquille observateur des effroyables et grandes choses qui se passaient autour de lui, calme au milieu des vagues enflammées, fidèle à son poste d'honneur, bien qu'ignorant s'il ne serait pas emporté avec sa tour dans quelque cataclisme universel et rendant ses oracles qui devaient tranquilliser les populations effrayées et tremblantes devant un avenir prochain qu'elles se retraçaient sous les couleurs les plus noires.

Si le courage civil a quelque valeur, nous ne pouvons qu'exprimer notre étonnement de ce que le pays dans un élan d'enthousiasme ou quelque fonctionnaire qui le représente n'ait pas encore décerné au professeur Palmieri quelque honneur exceptionnel et digne du pays qu'il honore. Les journaux lui ont prodigué les épithètes les plus flatteuses et l'Institut de France s'est empressé de rendre justice à son mérite.

Il n'est personne qui n'apprécie Rome à sa juste valeur, qui n'en reconnaisse la haute signification et qui en arrivant de Naples ne s'écrie: Je t'aime! j'ai appris à t'aimer là-bas sans m'en apercevoir d'un amour couvé sous les cendres du Vésuve! Bienvenus me soient ta sérénité, ton sérieux, ton repos, ton apaisement après la poussière, le vacarme et le vide de Parthénope, qui après tout n'est qu'un tableau. Tenezvous en à la première impression qui est délicieuse, passez deux jours au Musée, gardez- en un pour Pompéi, un pour le Vésuve, un pour les champs phlégréens, puis sauvez-vous à Sorrente et ne revenez que pour repartir!

Naples d'ailleurs ne gagne pas à être connue, observée, regardée de près; Naples est la patrie de la mauvaise foi, l'homme y tient du singe, je ne parle pas des gens comme il faut qui, cosmopolites, sont partout les mêmes. Oh, comme on s'y fait du mauvais sang, comme on s'y entend à merveille à vous gâter les agréments du voyage! Et Caserta et Baïes et Sorrente et Pompéi en pourraient porter témoignage. Le guide

du Vésuve m'engagea même à tromper de concert avec lui ses collègues.

Personne à Naples ne regarde son prochain comme honnête. Je recommande un marchand à M.V. en ajoutant: cela ne se rencontre pas tous les jours à Naples. Réponse: quel est son nom? car si le coquin allait vous manquer de parole je pourrais le relancer. - Puis les horribles gueux qui sont à vos trousses du matin au soir, ne se laissant pas décourager par quoi que ce soit et pour qui l'étranger n'est qu'un facile et mercantile amusement par les duperies qu'ils lui infligent! En un mot le genre humain est là, laid de figure, de regard, de taille, traduction fidèle de leur âme.

VII.
Florence.

8 Mai.

- Comme Rome a verdi! L'Italie est bien longue à faire ses feuilles, dans le Nord c'est l'affaire d'une quinzaine, voilà comme cela se rattrape! Je craignais que l'Italie n'eût vraiment que ses oliviers à exhiber. Nous faisons un dernier adieu à la villa Doria Pamphili, à la villa Borghese, au monte Pincio. Quelle jolie fraîcheur! Malheureusement l'air se couvrait peu à peu et faisait craindre la pluie.

9 Mai.

- Nous quittons Rome par le train de neuf heures. C'est le jour de l'Ascension, les magasins sont fermés, le travail chôme.

Pendant les dix heures que dure le trajet jusqu'à Florence, il y a deux beaux moments, le passage du mont Somma et celui du lac de Trasimène. Le premier offre des parties alpestres, très-belles; il y a des endroits tellement étroits et abruptes qu'on ressent je ne sais quelle velléité d'angoisse. Puis des villages ou des châteaux juchés sur la montagne ou bien de petites et antiques villes collées à leurs flancs et de beaux panoramas des appennins. Ensuite la couleur variée du marbre est fort belle, blanche, rousse, jaune. Que de statues, que de temples ne sont pas sortis de ces entrailles-là!

Le lac de Trasimène est joli, agréable, son eau est d'un vert clair et son encadrement de montagnes est charmant;

malheureusement le temps, qui toute la journée avait été très-couvert, s'était mis à la pluie et la pluie était même devenue si forte et si persistante qu'on distinguait à peine les objets derrière le voile de vapeurs qui en laissait transpercer l'image. Ce n'était bientôt plus une pluie, c'était une ondée, et le ciel était si lourd et si uniforme qu'on n'y voyait presque pas. C'était bien dommage. Seulement le vert des pâturages et des champs de blé était de la plus belle couleur et faisait d'autant plus plaisir aux yeux que nous en avions été plus longtemps sevrés.

On passe force tunnels et à chaque tunnel passé le pays devient plus vert, les villes ont l'air plus propres, respirent plus d'aisance et de bien-être.

A une distance considérable de Florence de nombreuses villas s'épanouissent dans la verdure; les vergers, les vignobles deviennent plus fréquents, les jardins potagers s'étendent illimités, et montrent les plus excellents légumes, enfin le dôme, le campanile, le baptistère dominent les toits trempés.

Descendu à l'hôtel Washington je me dis en plongeant de mon troisième dans l'Arno, toujours aussi sale et déplaisant (la honte d'une ville convenable et dont j'aurais sans aucun doute détourné le cours, si je m'étais appelé Médicis) Florence est tout bonnement une Pise agrandie.

10 Mai.

- L'éruption du Vésuve est le plat délicieux que Naples seule est en état de servir, seulement je me souviens du rat de ville et du rat des champs: celui-ci n'aimait pas les plaisirs que la crainte peut corrompre. Ni moi non plus.

Parmi les choses qui dans ce pays ne valent rien il faut compter l'administration des postes. Imaginez-vous que dès ce jour nous savons avec certitude que huit lettres pour nous de la Hollande seule sont égarées, et qui sait combien que nous ignorons! Cela provient de ce que les commis sont simplement trop indolents pour examiner convenablement les lettres, poste restante.

Encore un tour italien! Savez-vous ce qu'ici ont imaginé les hôteliers dont l'affaire commence à aller mal? Ils en ont changé le nom. Comme personne ne connaît un pareil hôtel, le bruit se répand que c'en est un nouveau. On ne s'aperçoit de la supercherie que lorsqu'on a reconnu un vieux mobilier, un tapis usé, des rideaux fanés, des portes et des fenêtres qui branlent, mais le tour est fait.

Aux chemins de fer le préposé accepte un franc, pour qu'il vous laisse seul, dès que son chef n'est pas là, mais dès que le chiffon est en portefeuille, il laisse entrer Pierre, Jacques et Nicolas.

Je suis malade et le temps aussi. Il fait froid, le vent est fort et le ciel plein de mauvais pronostics. Je suis pourtant sorti, bien entendu en voiture fermée.

Florence est une Pise agrandie, surtout pour ce qui regarde le lung'Arno. Mais aussi pour l'intérieur de la ville. C'est plus considérable, plus animé, si vous voulez, mais c'est le même style, le même caractère. Si j'allais à Sienne, je crois que je pourrais me glorifier d'avoir vu les capitales des trois républiques, représentant la même époque, le même esprit, les mêmes nécessités, respirant le moyen-âge féodal, haine atroce et jalouse respirant dans ses palais qui sont autant de citadelles. Avec cela Florence est un des centres d'art les plus riches, les plus merveilleux qu'il y ait, et au-dessus de ce monde d'artistes impérissables cette sombre famille des Médicis qui rappelle le goût, le raffinement, l'amour des belles choses, l'intelligence qui n'hésite ni ne recule jamais devant le crime et chez laquelle aucun vice ne fait défaut. Tout leur est bon, prison, poignard, corruption, on tue son fils, meurtrier de son frère, on viole sa fille. Pourtant ce sont de très-grandes figures en public.

11 Mai.

- Il fait peu de soleil. Temp gris. Vent âpre. Beau printemps d'Italie, fleurs de Florence!

Mais les fleurs sont un mythe. On croit en être couvert, on prévoit des champs de roses comme d'immenses bruyères, c'est à peine si on en voit. J'ai rencontré hier et aujourd'hui deux individus qui en vendaient, l'une, c'était une femme sur l'escalier du palais des Uffizi, l'autre s'accrochait aux portières des voitures, portant une corbeille aux *cascine.*

Mais arrêtons-nous devant la galerie des tableaux! Le portique ne ressemble à rien. On croit se trouver dans un vestibule et l'on est dans la rue. Une place publique qui ressemble tellement à la cour d'un palais qu'en voyant passer la ville et les faubourgs avec leurs chars et leurs marchandises on marche d'étonnement en étonnement. Un corridor ou plutôt une allée court le long des trois côtés de l'édifice. Derrière se cache une multitude de cabinets pas trop bien éclairés et quelques-uns même trop obscurs pour qu'on y puisse distinguer les peintures. Là se trouve aussi la Tribune, où sont exposés les chefs-d'oeuvre. C'est bien dommage que l'on soit privé d'une très-grande partie des tableaux. En place de l'oeuvre se trouve le mot *copiasi*, trop fatal pour l'amateur. Un groupe de copistes étaient accroupis devant la vierge et l'enfant sous un tabernacle, oeuvre capitale de Jean de Fiesole, littéralement assiégée, inabordable. Le cadre est rentrant, et sur ce fond d'or, qui recule un peu, douze anges longs comme la main jouent de différents instruments. Ces anges sont vraiment célestes, immaculés, d'une béatitude, d'un ravissement que rien ne distrait.

Je ne conçois pas comment tous ces artistes amoncelés dans le même but, et par conséquent concurrents et rivaux, et qui dans un espace si restreint ne peuvent que se gêner et s'embarrasser réciproquement n'en soient pas encore venus aux mains, ne se soient pas encore pris par les cheveux. Il y a près de là le portrait d'un jeune homme, de Pietro di Cosimo, hardi et d'un ton chaud.

Il est vrai qu'il ne faut pas venir en Italie pour apprendre à connaître l'art flamand et hollandais. On se défie de chaque toile, et puis que de médiocrités! On ne peut disconvenir qu'il y ait cependant de belles choses. La première oeuvre que vous distinguez est un van der Goes: la vierge et l'enfant, tableau presque italien, puis bien plus encore l'oeuvre charmante et si bien conservée de Hemlinck, le Fra Angelico du Nord, la vierge sous un baldaquin. Un ange à gauche joue du violon pour amuser l'enfant Jésus, qui s'amuse à son tour avec une cerise, tandis qu'un ange à droite lui présente une pomme avec courtoisie et une grande déférence. C'est cet ange qui fait le tableau, rien de plus aimable, de plus gracieux, de mieux élevé. La main qui tient la pomme est très-correctement dessinée et offre le fruit avec un entendement, une délicatesse, une subtilité qu'on ne saurait décrire, tandis qu'il y ajoute le plus aimable et charmant sourire qui se puisse rêver.

Le Christ au tombeau de Rogier van der Weijde est aussi précieux et intéressant. Puis viennent Dou: le maître d'école, Rachel Ruysch, des Metsu qui sont toujours vieux, comme il y a des maîtres qui sont toujours jeunes; on croit toujours avoir déjà vu leurs tableaux, car ce sont toujours les mêmes compositions, les mêmes modèles, le même faire, pour eux routine, ennui pour le spectateur.

La vierge assise près du rocher par Mantegna, de même que l'adoration des mages, sont des tableaux remarquables; ce sont des miniatures, des détails extrêmement délicats et élégants. Quelle richesse, quelle grâce dans les vêtements aux grands plis flottants!

J'ai fini ma journée à la Tribune et ne rapporterai rien du tout au sujet des tableaux, des statues qu'on y voit, il n'en a déjà été que trop dit par d'autres écrivains.

Nous avons rendu visite à l'atelier d'une dame-artiste alle-

mande, Mlle Fries. Elle exerce le grand art. Elle peint à fresque, elle décore des façades, elle fait du Jean d'Udine.

Je n'aime nullement les maisons peintes par la même raison que je n'aime pas les églises construites de marbres de différentes couleurs. Ce qui doit dominer en architecture, ce n'est pas la couleur, c'est la ligne, c'est l'harmonie des proportions. L'architecture accepte la sculpture qui en procède, non la peinture. Mais outre ce point que Mlle Fries m'aurait contesté sans doute, si je l'avais relevé devant elle, - M. Josse était orfèvre - elle empiète dans ses ornementations sur un autre art, dont on ne se douterait pas, sur la gravure. Elle imite Jean d'Udine, sans l'attrait que la couleur donne aux fantaisies de celui-ci, elle fait des nielles en fresque. Il faut avouer en attendant que le demi-deuil, le noir et le blanc alternant, est la couleur dominante des édifices de Florence: crême et chocolat panaché, mais cela donne un air mort à l'ensemble. Les motifs cependant étaient bien jolis et j'admirai beaucoup ses créations comme telles. Je vis également deux médaillons représentant les saisons; ils me frappèrent par la nouveauté de l'idée. Le premier c'était l'hiver, chassé par le printemps. Le petit bonhomme d'hiver, enveloppé dans son drap, se sauvait bien naïvement devant les poignées de fleurs dont un autre petit bonhomme, voletant dans l'air, le bombardait. Malheureusement celui-ci n'avait nullement l'esprit de son rôle; il ne regardait pas seulement sa pauvre victime et laissait choir les fleurs avec un air d'aurore éplorée. Il lui aurait fallu au contraire, en lançant ses projectiles droit au but, l'air mutin et acharné. L'autre médaillon c'était l'automne, adoucissant les ardeurs de l'été. D'un côté de petits anges bouffis se gorgeant de raisin, de l'autre un groupe se reposant, abrité par un voile épais, emporté au-dessus d'eux et contracté dans des plis comme on les voit chez les vieux maîtres allemands. Dans le haut un mioche les rafraîchissait, en leur versant de l'eau

sur le corps, ils en attrapaient le jet sur la main, ce qui paraissait amuser beaucoup les deux parties. Malgré un dessin un peu mou et timide, ce médaillon me plaisait mieux que le premier, mais tous deux avaient de grandes qualités. Mlle Fries se proposait de les exécuter avec des couleurs un peu vives, mais je préférerais toujours les cartons au fusin.

12 Mai.

- Il y a au musée des Uffizi un joli petit cabinet où dans des armoires à glaces et parfaitement éclairées se trouvent exposés les colifichets les plus précieux, les plus riches, les mieux travaillés de la fantaisie humaine. Ce sont ces merveilleux joyaux de Florence, ces rêves de Titania devenus des réalités, ces émaux en fleurs minuscules, cet art suprême de faire du luxe, cet art pour l'art de la matière, qui convenait assez aux vrais grands seigneurs, adorateurs de la grâce, de la forme et du savoir faire. Ce cristal est ciselé par je ne sais quel sylphe. De ces perles difformes on a fait sortir je ne sais quel charme et quelle élégance. Le lapis, le jaspe, l'onyx, la pierre précieuse, tourmentée, gravée, montée dans l'or, les perles fines et de petites bordures adorables de guirlandes en émail presque inappréciables, si ce n'est à la loupe, tout cela on le dirait sorti des doigts de quelque jeune fille et non des ateliers des fougueux et à la fois patients et savants maîtres de la Toscane, qui se connaissaient en toute science, en toute oeuvre et qui contemplaient en même temps l'infiniment grand et l'infiniment petit, le colossal et le microscopique, qui taillaient le marbre, qui lâchaient les écluses à la fonte et qui manipulaient la pierre dure, le coquillage, la perle et le bijou presque imperceptible, et qui incrustaient et fixaient dans ces roches liliputiennes des dieux et des déesses qui échappaient à l'oeil nu et qui, regardés au télescope, seraient devenus des divinités olympiennes, se manifestant dans des antres cyclopéens.

Ce petit cabinet, ce boudoir merveilleux, renferme l'apothéose

de l'inutile. Quelle anomalie aux temps où nous vivons, et qu'il y a loin d'une coupe de Benvenuto ou de Jean de Bologne à une pile de Volta ou un appareil de Marsh!

Le temps est atroce. Un ciel lourd et noir, la pluie à torrents, un vent fort, très-froid. Une journée de Mars enfin. Malgré les trésors d'art cachés à l'intérieur des musées, des palais et des églises, Florence est une ville qui plus que toute autre peut-être, mérite d'être vue à l'extérieur. C'est en la parcourant qu'on se rappelle son histoire, qu'on reconnaît son caractère tout particulier et qu'on apprécie et juge les formidables et surprenantes créations de son grand passé. Mais il y a impossibilité complète. On n'a qu'à se blottir dans sa voiture et se laisser conduire devant la porte hospitalière où l'on s'élance sous un parapluie ruisselant. C'est ainsi que nous nous rendons aux Uffizi. Nous cherchons les trois salles consacrées à l'art toscan. Il fait peu de jour, les salles sont pauvrement éclairées; par contre c'est dimanche, il y a très-peu de monde, les abords des chefs-d'oeuvre ne sont pas obstrués par des copistes, et grand nombre d'originaux emportés de leur place se trouvent sur des chevalets dans un jour aussi peu mauvais que l'averse le permet, prêts à reprendre demain le service interrompu par le jour du repos. C'est comme cela que nous nous trouvons à l'improviste devant le fameux portrait de Raphaël. On prétend que c'est le sien. Je le veux bien. Les gravures ne le rendent aucunement. Elles en font un être d'un charme intimement efféminé. Rien de plus suave, de plus délicat, de plus éthéré.

L'oeuvre même, telle que je l'ai vue et comprise, montre un homme d'une trentaine d'années pour le moins, dont la santé est perdue, dont la beauté fanée n'est plus qu'un regret et qu'un souvenir, le poète mourant de Millevoye, celui qui s'écrie avec Lamartine:

> Et moi je suis semblable à la feuille flétrie,
> Emportez-moi comme elle, ô fougueux aquilon!

Je me suis dit en regardant ce portrait qu'il faudrait bien que quelque homme compétent indiquât une bonne fois l'analogie qu'il y a entre Raphaël et Ary Scheffer.

C'est comme cela que je me recueillis dans le plus grand salon, celui-ci fort bien éclairé, devant le merveilleux couronnement de la Vierge du frère Angelico, bien réellement le peintre des anges. Ils ressortent comme des fleurs d'une jeunesse éternelle contre un fond rayonnant, symbole du séjour de toute lumière et de toute pureté. Il y a dans cette composition de l'enthousiasme religieux et de la dévotion chrétienne, un charme, un attrait, un prestige indicible; elle ramollit le coeur le plus dur, dans l'oeil le plus sec elle fait naître une larme d'amour, c'est l'Imitation manifestée en image, c'est la prière qui prend une forme, c'est la musique traduite en couleur, on sent des saveurs et des parfums d'empyrée, vous arrivant par les mêmes brises qui ont touché le duvet des anges, messagers de leurs sacrés concerts, et la blanche colombe descend jusqu'à vous et vous illumine d'un esprit nouveau et inconnu.

La galerie possède un tableau d'Albertinelli extrêmement remarquable pour le sentiment. C'est la Visitation; c'est à dire que je me demande par quelle intuition le peintre a pu entrer aussi avant dans le sens le plus noble et le plus intime de la femme et lever avec tant de discrétion ce voile mystérieux au point de n'être véritablement compris que des femmes ellesmêmes et des femmes seules. Dans ces attitudes, dans cette grâce, dans l'âme qui respire dans ce tableau, dans le caractère de ces deux têtes, dans ces deux figures se complétant réciproquement l'une l'autre et s'identifiant pour ainsi dire, le peintre a donné le type à la fois de l'épouse et de la mère.

Après nous être absorbés devant grand nombre d'autres belles toiles, par exemple de l'Empoli, St Ives lisant les pétitions des veuves et des orphelins, de Ghirlandajo, St Zanoli rendant la vie à un enfant et après une seconde visite à la

Tribune, nous avons voulu changer de tension d'esprit et avons quitté la galerie pour le palais vieux. Heureusement, bien que malencontreusement pour nous, il est en reconstruction. La cour intérieure, la grande salle étaient échafaudées. Pour la cour il était impossible d'en juger, d'ailleurs il pleuvait toujours à torrents, de sorte qu'il faisait presque nuit. Seules la prise de Sienne et de Pise par Vasari étaient assez bien visibles. L'effet que ces pages historiques et académiques m'ont fait, c'est que le peintre était certainement le premier de son temps pour les derrières de cheval et que van der Muelen a dû beaucoup étudier d'après lui.

Pour la forteresse elle-même - car ce n'est pas un palais, c'est un de ces dédales lugubres et redoutables où joue Angelo, tyran de Padoue - il me semble qu'on n'y saurait vivre un mois sans que l'envie ne vous vînt de profiter de la localité pour commettre quelque crime. On dirait qu'il y a du sang partout. Toutes les horreurs y sont à leur aise. Le mystère plane sur toutes les noirceurs, et les murailles sont assez épaisses pour étouffer les cris des victimes.

De là nous entrons à l'église de l'Annonciation, ainsi nommée à cause d'un tableau représentant ce sujet; la tête virginale a été peinte, dit-on, par les anges; on la tient, à cause de cela, en vénération particulière. Mais nous ne vîmes pas la merveille par la raison qu'on ne la découvre qu'une seule fois par an.

Pierre de Médicis fonda la chapelle dont le compartiment de derrière est d'un travail très-riche et très-remarquable de mosaïque que cependant l'obscurité qui y règne empêche d'examiner convenablement.

Dans cette église reposent les restes de Baccio Bandinelli, de Jean de Bologne, de Benvenuto Cellini et d'André del Sarto, Jean de Bologne et Cellini dans la chapelle qu'ils s'étaient destinée et préparée pendant leur vie. Celle du der-

nier est en même temps la chapelle de l'académie des beaux arts ou de St Luc. Ses grandes solennités s'y pratiquent encore.

Benvenuto a une simple pierre au milieu du *pavimento.* La chapelle est fort laide, quelques tableaux et des statues en plâtre qui ne vous disent rien. L'église est une nef aboutissant à un dôme de forme singulière. Le dôme est fort beau, mais à cause de l'obscurité du jour la voûte peinte par Daniel de Volterre n'est pas visible. Comme la plupart des églises en Italie, la nef est couverte par un plafond peint, surchargé et allourdi de dorures, ce qui lui donne l'air d'un salon. Ce n'est pas tout; on a transformé les bas-côtés en chapelles particulières au moyen de murs transversaux. Ces chapelles sont excessivement étroites et gâtent l'ensemble de l'église; une petite ouverture dans le mur permet la circulation et fait qu'il y a une communication d'une chapelle à l'autre.

Avant d'arriver à la façade il y a une petite cour fort gentille, une espèce de cloître sous la galerie; plusieurs peintres y ont exécuté des compositions à fresque; André del Sarto en a fait la plus grande partie, et c'est à cause de cela qu'il a désiré être inhumé ici. Bien qu'on ait gâté la légèreté de la colonnade, en y pratiquant des fenêtres et des portes pour préserver les compositions, on ne peut s'empêcher de se demander si l'on ne s'y est pas pris un peu tard, car bien qu'on puisse en juger encore assez bien, on ne s'aperçoit que trop combien déjà elles ont souffert de l'effet de la température.

Deux idées. En observant combien l'imitation de l'antique, tant en sculpture qu'en peinture, a nui à l'originalité, combien elle a prêté à un gaspillage incessant d'attitudes et de caractères antiques et ensuite à une reproduction servile des mêmes personnages, pris parmi les prédécesseurs et même les contemporains, on se demande si l'art ne se serait pas mieux trouvé sans le bienfait de la renaissance. Si l'art ne se fut point papanisé, si le christianisme livré à ses propres forces eût pu

se développer librement, comme il l'a fait dans l'architecture, au lieu d'obéir sans cesse à ce gouverneur symétrique et compassé, d'une noblesse, d'une élégance, d'une vertu enfin aussi parfaite et uniforme que celle du pieux Enée, je crois que l'art chrétien y aurait gagné. Je me demande également si toutes ces compositions en plein vent dont le moyen-âge et la renaissance ont été si généreux, mais qu'on a dû préserver plus tard contre les influences de l'atmosphère, ne prouveraient pas qu'effectivement, ainsi que certains météorologues le prétendent, l'état du climat ne se fut point changé. La chaleur n'a-t-elle pas diminué? L'humidité n'est-elle pas devenue plus sensible? Voici que nous avons le 12 mai aujourd'hui, et je sortis bien enveloppé dans mes habits d'hiver et le soir j'étais près d'un bon feu dont j'étais extrêmement reconnaissant.

13 Mai.

- On songe à finir le dôme. Il est bien temps. Voilà quelque cent ans qu'il attend qu'on le finisse. Comme le dôme, l'église St Laurent - le St Denis des grands ducs de Toscane - est inachevée ainsi que la bibliothèque de St Laurent, celle du couvent qui y touche.

On entre dans le cloître mal tenu, avec une forêt vierge d'ivraie au milieu, on monte, et on se trouve dans un vestibule, le plus sombre et le plus effrayant qu'on se puisse imaginer. On recule, on hésite. Osera-t-on entrer, monter encore ces quelques marches de pierre?

Tout est en chêne sculpté, beau style sévère, d'un brun que l'âge a noirci, mais, comme l'extérieur, l'intérieur attend qu'on l'achève. Des pans de murs sont encore frustes, destinés sans doute à recevoir des plaques de marbre. Tout en haut deux petites fenêtres, je suppose, provisoires. En entrant dans la grande salle on observe que tous les manuscrits - pour des livres la ‘laurentienne’ n'en a pas - sont couverts. Un gardien enlève les linges et vous montre les bijoux de la

collection, cachés par des couvercles en bois. Les manuscrits sont enchaînés, mais dans l'intérêt des savants on leur accorde quelquefois la liberté. A ce qu'il paraît, on est devenu assez facile.

Pour l'église de St Laurent je n'y comprends rien. On entre par derrière, et de plain-pied, on se trouve sous une voûte basse et romane où repose le fondateur de la famille, Côme l'ancien, surnommé le père de la patrie. Il n'a voulu d'autre monument qu'une simple dalle où est gravé son nom. Il est couché là au milieu de ses descendants des deux sexes, seulement les princes régnants, ses successeurs, sont ensevelis dans une chapelle supérieure, chapelle magnifique, princière, toute recouverte de marbres rares sans nul ornement. C'est là que sont placés leurs sarcophages, formant un ensemble imposant et majestueux, où tout respire le repos et la grandeur. On entre ensuite dans une autre chapelle, construite par Michel-Ange et renfermant le tombeau de Laurent et de Julien de Médicis. Elle est si nue, si triste, si blanche qu'il faut bien qu'elle ne soit pas finie, comme aussi deux des quatre statues, représentant les quatre parties du jour, ne le sont pas non plus. En écartant les deux statues au-dessus, on obtient de magnifiques manteaux de cheminées. Les parties du jour sont bien certainement ce que la statuaire peut produire de plus vaste et de plus audacieux, mais rien ne surpassera jamais le Penseroso.

Le Pensieroso a une âme, c'est un personnage, il vit, il respire, il examine, il analyse; le Penseroso, c'est l'humanité. La lumière dans laquelle ce fantôme est placé, car on ne sait pas au juste s'il vit ou s'il a vécu, ajoute immensément à l'effet qu'il produit. Le casque, profondément enfoncé dans la tête, projette son ombre sur le front, sur le regard, sur la figure entière, et l'imagination lui attribue le regard qui est dans sa fantaisie. Le Penseroso donc songe, mais ce songe n'est pas celui du calme et de la tranquillité. C'est une méditation

qui s'élève sur une tombe. Elle pense, ainsi donc elle doute, car, comme dit le proverbe espagnol: ‘penser, c'est douter.’ La foi ne pense pas, elle admet, elle accepte. Le Penseroso est un Hamlet. Qui est-ce qui a pu porter le statuaire à le mettre sur une tombe? Ce serait à celle-ci à répondre, mais elle est muette et par conséquent garde son secret et ne parlera pas. Le Pensieroso, c'est le mystère, c'est une fois de plus l'humanité qui est la grande énigme dans chaque organisme moral individuel.

Sainte-Croix impose d'abord par son obscurité, produite par de magnifiques vitraux peints, mais peu à peu on s'aperçoit que c'est une église nue dont les colonnes trop minces, les ogives trop larges ne sont pas en harmonie entre elles ni avec l'ensemble de l'église. La grande nef doit avoir été construite postérieurement, alors que l'église primitive est devenue le transept actuel. La place de l'autel était celle qu'occupe en ce moment la chapelle, où se trouve la tombe de la comtesse Albany. Afin d'obtenir une élévation pour le grand autel actuel on a exhaussé le transept de quelques gradins.

On a appelé l'église Ste Croix le Panthéon florentin, à cause des grands hommes qui y sont enterrés ou qui y ont tout simplement leurs tombeaux. Toutes ces tombes sont mauvaises, ennuyeuses, pompeuses, boursoufflées, les meilleures sont médiocres. Le tombeau vide du Dante est ridicule et honteux. On a exagéré le masque du poète jusqu'à lui donner la grimace d'une vieille sorcière. Le buste de Galilée est excellent. Le cloître et le célèbre réfectoire sont en réparation.

La chapelle des Pazzi avec la façade, faite sur les dessins de Brunelleschi, est au fond. Cette façade ne me paraît aucunement mériter sa réputation. A l'intérieur des médaillons intéressants en *majolica* de Lucca de la Robbia. On me raconta que le cloître deviendrait promenade publique; j'ai peine à le croire. Au fond du réfectoire il y a le fameux cénacle du Giotto. On m'assura qu'on n'y toucherait pas.

Comme Santa-Croce appartient aux franciscains, il y a autour du mur extérieur du cloître différents épisodes de la vie de François d'Assise. Je vis aussi contre le mur une grande composition avec beaucoup de figures de demi-grandeur: le miracle de St François la multiplication des pains par Giovanni di San Giovanni. Il y avait beaucoup de mérite dans la manière dont le sujet était traité, dans les têtes, les poses et l'effet. Le religieux qui tient le panier où se trouvent les pains que St François distribue était véritablement beau de dévotion et d'ascétisme.

Les célèbres fresques de Gaddi avaient été détachées du mur et posées à terre pour être restaurées et replacées plus tard, mais je n'étais pas tranquille à leur sujet, en les voyant si irrévérencieusement mélées à ces décombres et couvertes d'une épaisse couche de poussière.

14 Mai.

- Le temps est un peu meilleur; on peut sortir en voiture découverte. Nous nous rendons au palais Corsini. Sur un immense vestibule s'ouvre une série d'appartements, dont ceux qui donnent sur une cour intérieure sont tellement obscurs qu'on n'y saurait distinguer les plus grandes figures. Nous nous en félicitons, car d'autant plus vite en avons-nous fini avec cette collection, la plus fastidieuse qu'oncques ne vîmes. Il est amusant de confronter la vérité et tous ces ameublements de mauvais goût, rapés et passés, avec le portrait flatté qu'en trace Dumas, père, dans ses scènes de la vie italienne.

Après Pise, le Dôme et le Baptistère sont peu de chose intérieurement, mais l'extérieur est magnifique; les différentes couleurs des marbres par leur disposition plaisent aux yeux et les portes de bronze sont connues. Comme on a pris la sage précaution de les préserver par une grille, il est assez malaisé d'en examiner convenablement les détails. Dans le dôme Giotto et Brunelleschi, l'architecte de la coupole, sont enterrés. Leurs bustes sont intéressants.

Le Musée est bien mieux organisé que celui du Vatican. Partout des bancs et des fauteuils pour se reposer, la galerie est numérotée et indépendamment du catalogue les noms des peintres sont écrits sous leurs tableaux.

15 Mai.

- Le palais Strozzi est une de ces forteresses atrabilaires et fermes comme des rocs, dont Florence offre quelques exemplaires uniques et qui respirent la haine du prochain et le mystère de la race. Il est entouré d'un banc de pierre, où des générations de valetaille ont baillé, se sont étirées, ont attendu leurs seigneurs et maîtres. Au-dessus du banc des ronds en fer pour recevoir des lanternes, se terminant en anneaux gravés à l'agnus dei pour les chevaux des cavaliers en visite ou en audience. Ces anneaux sont formidables comme le reste et défient les âges. Au rez de chaussée sont les offices, au premier est le bel étage, au-dessus du second vient le toit où s'accroupit la domesticité. Puis le mur s'avance sur la rue, s'élargit à la naissance du toit et surplombe considérablement, est un excellent abri contre la pluie. Ces espèces de châteauxforts sont exactement carrés et en dedans d'une régularité parfaite. Déjà la cour a l'air un peu moins féroce que la façade, et c'est autour d'elle que les appartements sont rangés.

Le prince Strozzi permet l'accès de trois pièces une fois par semaine. Un valet de chambre, qui a très-bonne façon, en fait les honneurs. Ces pièces présentent quelques bons tableaux, la plupart sont des portraits de famille et plusieurs copies, puis quelques beaux meubles antiques, deux grands lustres de Venise à fleurs coloriées, un bahut qui avait servi de corbeille de mariage à Clarisse de Médicis, mariée à Philippe Strozzi. On ne sait comment ce bahut s'est trouvé fourvoyé dans une écurie et servit de bétuse, mais il fut restauré, remis en tout honneur et placé dans ses salons par le prince Strozzi actuel, enfin une espèce de trône-canapé d'une forme fort rare et gothique, du

reste nul ensemble, je dirais presque peu de goût dans l'ameublement. Puis, après s'être exercé les yeux et tendu l'esprit outre mesure, à force de voir, on va se délasser aux Cascines, longue et étroite lisière boisée et ombragée le long de l'Arno, ayant la vue d'un côté sur le fleuve, de l'autre en revenant sur les montagnes couvertes de villas. Décorées de riches équipages, de fringants cavaliers, de magnifiques chevaux, de livrées et de toilettes ébouriffantes, elles ont un certain prestige, mais désertes et sans animation ni musique on ne voit que trop bien combien ces cascines si renommées sont insignifiantes et ordinaires. Ce qui y manque surtout c'est l'eau, à moins qu'on ne veuille faire passer pour telle la boue de l'Arno.

Regardez notre bois de la Haye! ce n'est aussi qu'une lisière étroite, et voyez le parti qu'on a su tirer du terrain! Il faut être Français enragé pour lui préférer le bois de Boulogne.

J'ai été trop vite. Le roi a conféré au professeur Palmieri - bien qu'un peu tard, il me semble - les insignes de la croix de grand-officier de l'ordre de St Maurice et Lazare et les lui a fait remettre en grande cérémonie, puis on lui réserve la première place vacante au Sénat.

Une des curiosités de Florence, qu'il ne faut pas négliger d'aller voir, c'est le palais du Bargello, l'ancien palais du podesta, l'hôtel du gouvernement de l'ancienne république. Comme Florence est la ville la plus fermée du monde pour les voyageurs, il est impossible de réussir à apprendre à quoi cet édifice sert à présent, seulement on trouve dans les quelques salles ouvertes au public un des musées les plus rares et les plus précieux de l'Italie, comme l'hôtel lui-même est une des constructions les plus caractéristiques, un des plus magnifiques échantillons de l'architecture du moyen-âge. Déjà rien de plus pittoresque que la cour d'entrée avec ses colonnes trapues, son escalier extérieur et sa chapelle nue, quoique couverte de peintures, mais dont les couleurs sont presque effacées. On rencontre là des

majoliques, des coupes de premier ordre en ivoire sculpté, des statuettes délicieuses, entre autres un David haut comme la main avec la tête de Goliath et brandissant le glaive immense; puis des armoires, des arbalètes, des hallebardes, tout un arsenal; puis surtout toutes sortes d'ébauches des premiers statuaires de Florence. Nombre de premiers jets de Jean de Bologne, son Mercure si connu, poussé par le vent dans les airs; le pied, sur lequel la statue se tient en équilibre, porte sur ce souffle visible qui sort d'une espèce de masque faisant piédestal. C'est d'un mauvais goût déplorable, une véritable absurdité; la statue néanmoins partirait comme un ballon, comme une fusée, pourquoi pas comme l'amant de Francesca de Scheffer, si le pied droit ne courait pas, ne faisait pas un angle qui va droit contre le sens de la figure.

Le David de Verrochio est préférable à celui de Donatello. Son Socin mort est admirable. Le buste colossal de Come I, celui de Michel-Ange, sont énormément intéressants, de même que les deux modèles du Persée, essais du maître, lorsqu'il hésitait encore.

Puis il y a la précieuse collection des fayences de Lucca della Robbia et un médaillon de la Toscane, et cependant ce musée n'a été fondé qu'en 1865, mais il s'est accru si promptement au moyen de nombreux dépôts faits par les familles nobles, possesseurs de tant de belles choses, perdues sans cela pour l'étude et l'histoire de l'art. Il n'y a qu'une seule chose qui manque à ce musée et plus encore qu'à bien d'autres en Italie, c'est la lumière. Le temps était couvert, on n'y voyait absolument pas.

J'allais oublier une statue en bronze fort énigmatique de Donatello, savoir un petit faune, témoin sa queue et sa face commune et sensuelle, mais avec des ailes de chérubin, puis avec des sandales et un pantalon soutenu sur les hanches par des espèces de bretelles dont l'une s'était détachée, mais de

manière à laisser voir ostensiblement ce que l'homme cache avec la plus soigneuse pudeur. C'est du gros sel d'airain, mais qu'est-ce que l'artiste a voulu exprimer par cette débauche?

Puis nous montâmes à la villa bellos-guardo, où se cacha Foscolo et où Galilée avait dressé son observatoire, mais le moment était fort mal choisi, car non-seulement l'air était couvert, mais il s'éleva un siroc si violent que lorsque nous fûmes enfin arrivés au bel endroit et que Florence se déploya devant nous, couchée à nos pieds avec son fond de montagnes et Fiesole dans un pli sur la hauteur, toute la ville était dans un brouillard ou plutôt dans un tourbillon de poussière grise qui s'élevait à des centaines de pieds, de façon que les montagnes et les perspectives faisaient tellement l'effet d'un tableau à fresque, effacé par le temps, que véritablement j'avais tout-à-fait oublié où je me trouvais et que je me croyais assis dans quelque chapelle devant une fresque pas trop antique, mais endommagée par l'humidité. La poussière emportée par les coups de vent faisait ressembler parfaitement certains endroits du paysage à du plâtre perçant à travers la couleur. Je n'avais jamais vu poussière pareille; impossible de rien distinguer. Les nuages devinrent véritablement des serviteurs déchaînés d'Eole qui se ruaient sur nous et nous attaquaient comme des voleurs de grand chemin. Cependant le vent se calma et au bout de deux heures nous pûmes sortir de nouveau pour nous rendre à Ste Marie Nouvelle.

C'est peut-être l'église la plus intéressante de Florence, un cloître très-vieux et très-pittoresque, de magnifiques verrières, un Christ de Giotto, des Orcagna, des Lippi, des Gaddi, la fameuse Madonne de Cimabué, la chapelle entièrement couverte de peintures d'Uccello, où se voient les portraits des principaux personnages de son temps et la façade de l'ancien dôme; cela est horriblement laid, mais admirablement conservé, par conséquent excessivement curieux pour l'histoire de l'art, par mal-

heur c'est parfaitement invisible, partout obscurité quasi complète. Pour voir cette chapelle, dite chapelle verte, on me dit qu'il n'y avait qu'un moment vers dix heures. La sacristie est trèsjolie. Ce qu'il y a de particulièrement remarquable, c'est une fontaine en fayence de Lucca della Robbia - tout est de lui ici, c'est un nom générique - quoiqu'il en soit, la fontaine est délicieuse. Elle provient d'une autre sacristie et servait au prêtre pour s'y laver les mains avant la célébration de la messe, ainsi que l'indique un distique latin, gravé au-dessous des deux chérubins qui servent de bec. Les petits carrelages sont ornés de charmantes peintures. Un paysage sous le fronton, des guirlandes de fleurs et de fruits le long des socles et des fûts. On voit déjà que la fontaine a les formes d'un petit tabernacle, mais c'est le fronton sur lequel il importe surtout de porter son attention. Il est admirable. Au milieu la mère et l'enfant, dans les coins deux anges en adoration. Ceux-ci sont d'une grâce et d'une bienséance captivantes.

Au couvent, comme à tous les autres, est attaché une pharmacie. Auparavant elle ne servait que pour celui-ci et était desservie par les religieux. Peu à peu celle-ci s'est étendue, sécularisée, spécialisée. Ces excellents dominicains qui torturaient les gens pour les contraindre à entrer ou à rentrer au giron de l'église universelle ou bien encore pour leur arracher des aveux de crimes dont souvent ils étaient parfaitement innocents, des secrets qu'ils ne savaient pas toujours, et qui brûlaient à petit feu le plus d'hérétiques qu'ils pouvaient, de même que les sauvages sont plus glorieux à mesure qu'augmente le nombre d'ennemis dont ils peuvent exhiber le poil chevelu, ces excellents dominicains, émus d'une tendre compassion, fabriquaient et distribuaient en même temps les parfums et versaient les huiles les plus douces sur les blessures que l'intérêt de l'église leur avait commandé de faire. Bref, la pharmacie depuis 1612 est dégénérée en distillerie d'onguents et de parfums, et imite

dans cette partie ce qu'il y a de meilleur dans le reste du monde. Elle fait de l'eau de Cologne, de la poudre d'iris, du roséoli, de l'alkermès, de l'essence de roses, tout ce que la toilette la plus avancée peut exiger, mais elle a aussi quelques spécialités à elle et sa renommée doit faire un joli supplément aux revenus du couvent, dont plusieurs cellules sont devenues des salons charmants, où je remarquai des lustres superbes. La pharmacie elle-même est un vrai boudoir, et le grand salon arrangé pour la réception de grands personnages est splendide et d'un excellent goût, ce qui est exceptionnel en Italie.

Au réfectoire du cloître de St Sauvin, hors de la ville, on voit un cénacle d'André del Sarto, fort bien conservé. Le Christ est vulgaire, mais c'est du reste une composition fort noble, les attitudes, les draperies respirent l'étude assidue de l'antique et Judas ne porte pas comme assez souvent l'empreinte du vice. Le jour est excellent.

De là nous nous fîmes conduire à Fiesole, bourgade couchée sur les versants de deux montagnes. C'était jour de Pentecôte, la place publique était fort animée, et c'était drôle à voir comme l'église et la guinguette ont un excellent modus vivendi. A l'église va et vient continuel; malgré les cierges on ne voyait absolument pas, le culte se nourrissait du cabaret, celui-ci des fidèles qui rentraient après les visites obligées au bon Dieu. Puis on s'amuse assez innocemment, car, Dieu merci, dans les pays du midi on est sobre, on boit peu, j'ajouterai qu'on mange peu aussi, trop peu même, car si on nourrissait les Italiens de bons beafsteaks au lieu de figues et d'artichauts la nation prendrait une face entièrement nouvelle. Des beafsteaks et des écoles laïques! Messieurs du progrès, un nouveau système alimentaire pour l'âme et pour le corps, le secret est là et nulle autre part. Tout le reste vient *da se.*

22 Mai.

- Nous sommes au palais Pitti, ruisselant de dorures. On se sent pénétré de respect en y entrant et en parcourant ces salles princières, où jusque dans les plus petits détails tout respire la grandeur et le sentiment du beau. Il est meublé de massives tables en mosaïque admirable sur des pieds lourdement et noblement sculptés, chargé de plafonds peints, du style le plus riche, le plus cossu, au point même de nuire aux tableaux dont quelques-uns sont perdus dans une ombre impénétrable. Que voulez-vous? Des salles éclairées quelquefois par une seule fenêtre. Cependant il faut rendre cette justice à l'arrangement de la galerie que les chefs-d'oeuvre sont placés dans les jours les plus avantageux. On trouve partout des cartes qui font l'office de catalogue. Si les copistes sur place dérobent une partie du tableau et empêchent d'en approcher, d'un autre côté ceux qui ont fait décrocher l'original vous le montrent au chevalet le plus près de la lumière. L'opulence de l'entourage nuirait peut-être aux peintures, mais les immenses et sévères cadres, bien que dorés et souvent d'une grande profusion d'ornements sculptés forment un passage, un trait d'union entre l'appartement et la décoration, puis les écoles italiennes relèvent de cet ordre de sentir l'ornementation grandiose, fastueuse, conventionnelle, l'église tient du palais, la chapelle et la salle d'audience se confondent, dans l'une et l'autre s'élève le baldaquin.

Mais quelle galerie! C'est la première du monde, dit-on en sortant. Quel flot successif d'objets classiques! Le catalogue est inutile. Ce n'est qu'une longue réminiscence! Mais malgré les plus belles gravures, on ne comprend exactement les maîtres qu'en contact direct avec leur palette, leur pinceau, avec leur âme, avec leur souffle et leur inspiration. La Madonna della segiola a des nuances de beauté et des intentions de regard qu'on ne saisit que placé devant l'original. Car c'en est une véritable, la plus belle des nourrices, et l'enfant s'est presque endormi pendant la séance. La couleur de l'habillement est admirable.

Il y a une Assomption d'André del Sarto. La vierge est heureuse, heureuse de l'indicible honneur qu'elle, indigne, obtient, heureuse de reconnaissance, heureuse de sentir l'instant venir de revoir son fils, son cher crucifié, son homme de douleur, glorifié maintenant, assis à la droite du Père et s'élançant au devant d'elle, prêt à poser sur sa tête, toujours jeune et vénérée, la couronne immaculée et divine. Son extase exprime l'étonnement et la confusion de l'humilité de la simple fille du peuple, jugée digne de l'incomparable honneur de donner au monde le Verbe éternel selon la chair. Ses amis se tiennent autour de sa tombe et la suivent des yeux avec des sensations diverses, mais sans envie, le coeur débordant bien plutôt de la plus pure joie. Voyez ce magnifique St Jean surtout, remerciant son céleste ami du devoir, de la mission imposée à l'instant culminant du mystère de la Rédemption et accomplie avec toute l'énergie de son âme aimante.

Il y a également du même peintre une Annonciation représentée d'une manière toute nouvelle. Gabriel est suivi d'un cortège d'anges, Marie se lève pour les recevoir, elle n'est pas seule, ses parents l'accompagnent, et elle a l'air de dire à l'ange qu'elle est très-sensible à l'honneur qu'on lui fait.

Mon patriotisme s'exalte à la vue des deux portraits de Rembrandt, ayant leurs grandes entrées dans ce sanctuaire de la peinture.

Il y a encore une Déposition de fra Bartolommeo d'une fraîcheur si énergique, d'un éclat si fascinant, d'un dessin si exquis et si vrai, d'un sentiment si délicat, d'une grâce si antique qu'on croit à peine au temps que ce panneau a traversé. Mais je ne veux pas faire de catalogue. D'ailleurs je me sens ému et petit et saisi d'un saint respect sous ces lambris dorés, ces voûtes de Pierre de Cortone et devant cette cour de tous les grands seigneurs du pinceau, enfants du peuple.

Le pauvre moine de Fiesole, ce gothique Giovanni, avait

bien peu fréquenté la société et savait bien peu de choses, si ce n'est que son bourg natal, perché entre deux hautes collines, dominait admirablement la ville de Florence en construction de chefs-d'oeuvre. Il descendit vers la ville, reconnut qu'elle serait en effet bientôt grande, belle et fameuse entre toutes et que le cloître de Maria Novella serait pour ce peintre simple, modeste et dévot, qui ne se mettait jamais à l'oeuvre sans avoir fait sa prière, un abri bien sûr contre les distractions, le péché et les fâcheux. Il s'y enferma, rompit avec le monde et s'abandonna aux visions du ciel où son âme habitait, où son oeil planait. Il connaissait les rues d'opale de la Jérusalem céleste, les jardins où les anges cueillent les lis sacrés, les tapis verts où ils dansent en rond en se tenant par la main, les grandes lueurs où se tiennent les patriarches, la lumière incréée qu' habite l'ineffable. Il reconnaissait les souffles qui vont de l'ange à l'homme et les soupirs qui vont de l'homme à l'ange, il écoutait les accords des choeurs éternels et les harpes de l'empyrée. Pour lui dans sa cellule la terre et le ciel se confondaient par les relations mystérieuses entre les saints hommes et les saintes femmes, soupirant après l'instant de la délivrance et de la réunion avec les esprits consolateurs, messagers de paix, portés sur des ailes diaprées. L'austère et pieux cénobite répandit et fit éclore devant ses pas et devant ceux de ses frères, comme des roses parfumées, ces légions d'anges paisibles et doux, pleins de ramages délicieux et de musiques vagues, il remplit son atmosphère de ces fleurs du ciel aux couleurs de l'arc-en-ciel, voguant dans des lueurs d'aurore, et fit vivre et peupla et sanctifia, protégea les murs où s'écoula sa vie de peintre uniforme, sédentaire, monacal, sa vie de poète, et les peupla d'une cohorte d'esprits propices et bienheureux qui en fait encore et toujours un lieu de pèlerinage pour toute âme qui a soif des fontaines jaillissantes en vie éternelle.

Je crois l'avoir déjà dit: le frère angélique et béat de Fiesole - du nom de Guido selon le monde - fut le Thomas à Kempis de la peinture, seulement son imitation est un pressentiment; Thomas procède par l'idée, fra Angelico par le sentiment.

Il est des esprits qui ont peur de mourir; devant un panneau de ce peintre des béatitudes, les moribonds vont supplier ces souffles incarnés de leur prêter leurs ailes.

Le soleil va se coucher. Montons à S. Miniato par le nouveau chemin qui va faire une rude concurrence aux Cascines. Il aura sur lui l'avantage d'une vue magnifique et de monter plus haut que la malaria ne peut atteindre; d'un autre côté les Cascines ont l'ombre, ce n'est pas peu de chose dans un pays où le soleil est brûlant. Il y aura là, à la place où Michel-Ange construisit ses fortifications, une immense terrasse dominant la ville, avec une fontaine au fond et la statue colossale de Michel-Ange, terrasse à l'instar de celle du monte Pincio. Mais je ne verrai jamais cela. En attendant, la respectable basilique de S. Miniato avec sa mosaïque, au fronton encore si bien conservé, commence à déchoir, c'est à présent le cimetière de Florence, et personne ne met la main à l'édifice. C'est grand dommage. Il était un peu tard pour en inspecter convenablement l'intérieur. En sortant le soleil s'était couché derrière une large rangée de gros nuages d'un grand effet, mais le vent soufflait si froid et si fort qu'il était impossible d'en beaucoup jouir. Suivant les lois atmosphériques de l'Italie le siroc de la veille était devenu la tramontane du lendemain.

23 Mai.

- Seconde visite au palais Pitti. Les cabinets sont moins intéressants. Cependant il y en a un seul, le plus petit, consacré à l'art hollandais, important pour ceux qui sont moins familiarisés que les Hollandais eux-mêmes avec ses productions; enfin quelques excellentes tableaux de nos grands maîtres. Puis on quitte ce digne sanctuaire du grand art que l'on se reproche

d'avoir parcouru au pas de course. Il le faut bien, hélas! On prend non sans émotion congé de tous ces nobles compagnons de la vie et on laisse retomber la porte derrière soi, en se disant qu'on ne les reverra jamais et que dorénavant il faudra se contenter d'à peu près, c'est-à-dire de froides gravures.

Le jardin Boboli est un parc qui entoure le palais Pitti. C'est un jardin très-original, dans l'ancien style français, aux murs tapissés de verdure, de berceaux touffus, de belles allées, de statues et de fontaines dans des étangs en maçonnerie. Il a quelque ressemblance avec Versailles, mais il est moins soigné, moins rafraîchissant. C'est agréable de s'y promener toutefois par une journée aussi chaude que celle-ci. C'est un jardin pour des messieurs à perruques et des dames à paniers. Quel dommage que les statues soient dans un pareil état! Elles sont sales, abîmées, affreuses.

Le couvent St Marc est immense. Il fut fondé par St Antonin, mort archevêque de Florence à l'âge de quarante ans du temps de Côme I, qui venait s'y entretenir souvent avec le saint homme, qui était sans doute comme bien d'autres personnes détachées des intérêts de la terre, un homme politique. C'est dans ce couvent que travaillèrent fra Beato, son frère Benedetto et fra Bartolommeo della Porta, et de ces austères lieux sortit le grand Savonarole. On y voit sa cellule, deux pièces étroites, où se trouve son profil, peint par fra Bartolommeo, quelques manuscrits de sa main, le fac-simile de son bureau et un joli petit meuble où peut-être il aura placé sa bibliothèque particulière et où maintenant on expose quelques reliques de ses vêtements, son cilice, la chemise qu'il portait à son exécution, etc. Dans la cellule de St Antonin on trouve un portrait de Côme I et le buste en terre cuite du supérieur canonisé, une tête maigre et madrée. Il savait bien, le bonhomme, qu'il n'avait pas fait les miracles dont on lui faisait gloire. Il y a encore une autre cellule où l'on admire

trois petits tableaux de chevalet du frère Angelico, trois bijoux, la célèbre vierge à l'étoile, le couronnement de la vierge, un enterrement et une adoration des mages, un seul panneau. Le dernier est d'une bien moindre valeur et peut-être même d'un autre maître. Ces trois petits tableaux sont enfermés dans des cadres à colonnettes et d'un style gothique adorable de gentillesse et de légèreté.

Dans une autre chapelle encore se trouve une châsse de St Antonin renfermant ses habits d'archevêque et son masque en plârre d'après son cadavre, ainsi que l'espèce de lit sur lequel il avait été exposé après sa mort.

Dans une des salles on voit aussi un crucifiement par fra Angelico, parfaitement conservé; plusieurs attitudes et figures sont très-expressives, entre autres celle du bon larron. Dans le même local il y a un grand Christ en bois de Montiloppo, d'un naturalisme vraiment effrayant, on dirait un sujet en cire coloriée ou en fayence. Il paraît qu'il a été couvert de quelque vernis.

Toutes les cellules des moines, vides depuis dix ans - car actuellement le cloître, domaine de l'Etat, a été transformé en musée - contiennent une fresque sur le mur extérieur par fra Angelico, pour la plus grande partie, je pense, par ses élèves. Il y a un peu de monotonie dans la manière dont ces scènes sacrées sont représentées. Un couronnement de la vierge est d'une grande simplicité. L'attitude d'humilité digne et gracieuse de la servante du Seigneur mérite une attention particulière. On y voit ensuite un Christ, livré aux soldats, mais les soldats eux-mêmes n'ont pas été portés sur le tableau, seulement la main qui frappe et se lève, la tête qui conspue. La tête du Christ est d'un calme divin et de la beauté la plus régulière. Il a un mouchoir sur les yeux, mais si transparent qu'il laisse apercevoir tous les traits. La main droite de cette image insultée comme le dernier des hommes porte le sceptre, et la main

gauche le monde. Il y a une belle idée, une grande conception dans ce contraste.

La place du vieux palais est un des points les plus curieux de Florence. Elle est dominée au premier chef par ce vieux château rébarbatif, massif, trapu, inébranlable, château-fort surmonté et enlaidi par sa tour trop haute et trop mince qui a l'air d'un haut-fourneau. La fontaine au coin est trop près du palais; le David et le Cacus sur le perron, trop étroit pour ces statues, perdent toute signification et ne sont que des géants. Le David néanmoins est d'une grande noblesse. Les chevaux de Neptune sont trop petits et le mince filet d'eau qui sort de tout cet embarras est bien pauvre. Les tritons autour du bassin sont ce qu'il y a d'effectivement beau, bien que peut-être un peu exagéré. Neptune est raide, c'est une poupée; l'ensemble enfin et l'emplacement de cette fontaine qui donne à peine de l'eau, sont laids. La statue équestre de l'homme sombre qui habite le vieux palais est princière et vivante.

Ce qu'il y a de plus remarquable sur la place, c'est l'ancien corps de garde des lansquenets des Médicis. C'est maintenant un portique inoccupé qui donne l'hospitalité à des statues dont quelques-unes marchent de pair avec ce que l'antiquité a produit de plus parfait. Ce sont le fameux Persée de Cellini, l'enlèvement de la Sabine et Hercule tuant le Centaure de Jean de Bologne, l'Ajax mourant, ouvrage grec, et l'enlèvement de Polyxène, groupe très-moderne, par Fedi. L'enlèvement de la Sabine est comme la parodie de celui de Polyxène. La terreur du Sabin terrassé est tout-à-fait manquée. Il fait tout bonnement un pied de nez aux Romains. Pour l'autre, jamais je n'ai vu déployé dans le marbre tant de grâce, de désespoir, de vigueur. Le bras de Pyrrhus qui tient Polyxène est admirable de dessin et de vie, et jamais je n'ai vu une harmonie plus complète de lignes et d'élan. Cette figure d'airain sous le coup de la mission terrible et veugeresse qu'elle vient

d'accomplir fait le contraste le plus heureux avec la tranquillité, la sérénité de Persée derrière lequel il est placé. Hélas! pourquoi l'artiste a-t-il fait couler ce sang immobile, comme Jean de Bologne a rendu visible le souffle du vent? Il paraît que dans ce temps-là ces bizarreries, qui faisaient violence à la logique des arts, ne passaient pas pour telles.

On est occupé à paver la place della Croce; quand elle sera achevée, ayant la blanche façade de son église avec son cloître restauré pour fond et la statue colossale du Dante pour centre, elle sera fort belle. Seulement la statue du Dante manque de ressemblance, de naïveté, de caractère, de personnalité. Tout ce qu'on peut en dire c'est qu'elle est correcte et bien drapée. Du reste c'est une statue académique et banale, une statue non d'inspiration et d'artiste, mais de commande et d'ouvrier. Ne vous attendez pas pourtant qu'il soit possible d'obtenir à Florence des réductions de toutes ces admirables choses, soit en bronze, soit en terre cuite. Florence ne reproduit ces statues qu'au moyen de l'albâtre, horrible pâte séchée et fragile qui vous fait venir la chair de poule au toucher et qui n'a rien à démêler avec l'art. C'est tout bonnement affreux et bon comme ornement d'arrière-boutique. Le seul avantage, c'est que cette pacotille d'épicier arrive le plus souvent en débris.

Au couvent St Marc il y a aussi une bibliothèque à deux rangées de colonnettes frèles et gracieuses, où sous des vitrines sont exposés grand nombre de beaux missels et de psautiers, provenant des couvents supprimés, et encore une autre salle décorée de tous les drapeaux qui ont pris part au cortège, à l'occasion de l'inauguration de la statue du Dante en 1865. Au bout de la bibliothèque est un buste du poète, raide et d'un idéal peu satisfaisant. Dans une vitrine sont exposés les objets trouvés dans la tombe de Foscolo en Angleterre, lors de la translation de ses restes à l'église de Ste Croce en 1871, où ils attendent qu'on leur élève un monument.

Enfin c'était hier le premier vrai ciel d'Italie. Un jour splendide, ravissant, un baume divin de bien-être et de paresse heureuse. Aujourd'hui c'est la même chose, mais l'atmosphère est brûlante et la paresse devient de l'impuissance. Triomphons-en néanmoins et faisons une troisième et dernière visite d'adieu, hélas! au pas de course, aux Uffizi. Nous commençons par le long boyau qui relie les deux palais. Nous y entrons par le côté du palais Pitti, en nous promettant bien de regarder le moins possible, mais que voulez-vous? l'art est une sirène; il faudrait ne pas être homme pour ne pas se laisser accrocher pas toutes ces ébauches, ces croquis des grands maîtres, ces créations de vases, de coupes, de décorations murales. Passons devant la série parfaitement conservée des arazzi, quoique ce soit presque un sacrilège, mais l'histoire de la gravure, suspendue aux murs, comment voulez-vous qu'on ne la considère pas un peu dans ce qu'elle a de plus saillant?

Nous voici dans le cabinet des camées, des entailles. C'est un délire, et la tête vous tourne et le vertige vous prend. Mais comme les entailles sont mal exposées, c'est-à-dire dans des vitrines, au lieu d'être enfermées dans des châssis contre le jour, on les voit à peine. Il y a par exemple un émail français, la vierge et l'enfant, qui compte parmi ce que l'art de l'émail a produit de plus beau en ce genre. Quelques nielles de Finiguerra, le couronnement de la vierge, par exemple, dont rien n'approche pour la perfection de la main-d'oeuvre et l'originalité du procédé. La nielle et la typographie sont soeurs. L'une c'est le sentiment, le but de l'autre c'est la popularisation. Ce sont deux doigts de la même main. Je passe bien des chefs-d'oeuvre. Voici encore des objets sculptés en bois d'un travail microscopique, des croix gothiques..... mais ne regardons plus et passons! la main devant les yeux. Voici l'école vénitienne. C'est trop noir, trop cru. D'ailleurs le temps fuit et nous partons demain, puis les chaleurs nous surprendraient.

Vite, hâtons-nous vers la chapelle de Gozzoli, mais elle est fermée; encore, comme si souvent en Italie, des pas perdus. Le pauvre voyageur y patauge toujours en pleine incertitude, et comme l'indigène est mal informé, comme les touristes se mettraient plutôt une corde au cou que de se dire un mot entre eux, il faut que chacun pioche, cherche, furète seul. Celui qui part pour l'Italie doit porter sur son budget moral un large poste de temps perdu, de mauvais sang et de déboires de toute espèce, puis sur son budget financier un poste plus considérable que de coutume pour fourberies auxquelles il est de toutes parts exposé.

Nous avons le temps cependant de jeter encore les yeux - je ne dis pas examiner - sur les deux salles de vieux et de très-vieux tableaux de maîtres primitifs italiens. Je découvre en passant deux petits anges charmants d'André del Sarto et une grande page de fra Angelico dont le sujet est le jugement dernier, où l'artiste a dû se prêter nécessairement à représenter le démon et les damnés. Tout cela est niais et ridicule comme toujours, mais quelle naïveté dans ces jeunes anges dansant en rond, dans cette jubilation, ces tutti d'hosannas et dans ces mains tendues vers la vie bienheureuse, ces élans qui sont autant de miniatures d'un fini accompli et précieux.

Cependant des nuages sont venus et ont envahi le ciel. Plus de ciel italien, et le temps s'est rafraîchi. Mais il doit faire délicieux aux Cascines. Allons leur dire adieu et y prendre un peu l'air! Le nuage s'illumine de temps en temps et miroite, les voitures passent comme des fantômes et, faute de gaz, les ébats d'un million de *lucioles* font pailleter les gazons le long de la route tandis que la grenouille accompagne leurs sautillements de son chant monotone et non moins amoureux le long des bords fangeux de l'Arno.

VIII.
Bologne.

25 Mai.

- Cette nuit il y a eu un orage et une pluie considérables, ce qui a beaucoup rafraîchi l'atmosphère. Ceci nous donne un grand courage.

Nous partons de Florence par le train express de 7 heures 50 et arrivons à Bologne à 11 heures 45. Jusqu'à Pistoie le pays est plat et n'offre rien d'attrayant; peu après la route commence à monter. Il faut franchir l'Apennin et passer par plus de quarante tunnels. Les montagnes sont d'une belle formation, d'une belle verdure. Des arbres, des pâturages, des champs de blé, des jardins potagers et des vergers. Tout est cultivé, le sol paraît très-fertile. Un torrent côtoie la route.

Bologne est une ville spacieuse, froide et tranquille. Des arcades devant les maisons, mais c'est bien moins joli et moins vieux qu'à Berne et à Chester, c'est tout simplement classique, et comme il y a peu de monde qui passe dessous et qu'on tend des tapis rayés entre les piliers pour garantir les magasins des rayons du soleil, on ne voit rien, ce qui rend l'uniformité, c'est-à-dire l'ennui, encore plus général. L'ennui naquit, dit-on, de l'uniformité.

Les deux tours penchées l'une à côté de l'autre, se dressent comme deux énigmes mystérieuses au milieu de Bologne et nous apportent des bouffées formidables des plus inextricables profondeurs du moyen-âge. Déjà leurs noms, Asinelli et

Garrisenda, sont baroques; Dante les a vues et nommées. L'une est petite et laide, l'autre aussi laide qu'ennuyeuse et que grêle; elle s'élance dans les airs comme une haute cheminée de quelque fournaise souterraine; toutes deux bravent les âges et les tremblements de terre, et semblent des monuments dépouillés de leurs plaques de marbre et de leurs ornements. Mais dans quel but ont-elles été construites, seules, si près l'une de l'autre, se touchant presque? Ce sont des faits sans causes. On ne peut leur attribuer aucune raison d'être. On a beau questionner, l'histoire ne répond pas. Mystère! Il faut que la nuit il y revienne et que ces monstres se parlent; quelle parole prononcent-ils sur la ville, quel sort lui jettent-ils, ou bien - Caliban ou Quasimodo - en sont-ils les esprits protecteurs?

Le Musée résume l'école bolonaise. Il y a de belles choses, mais froides, catholiques, amphigouriques, du talent sans génie, de la couleur sans inspiration, intéressantes pourtant par un savoir-faire savant et parce qu'elles représentent une phase de l'art. On y voit la vierge au rosaire du Dominiquin: les deux bambins qui se disputent sont charmants; puis une Pietà, qui renferme des parties merveilleuses, du Guide. Du même est aussi le massacre des Innocents, le plus beau, le plus émouvant, le mieux senti de tous les massacres; quelles têtes admirables, quelle noblesse! Les deux enfants morts font frissonner de compassion, et on pleure avec cette pauvre mère, cette Rachel qui ne veut pas être consolée. Les tableaux sont très-bien exposés, et comme les joyaux de la collection sont placés sur des chevalets et en biais, ils servent en même temps à cacher les toiles d'un mérite contestable. A mon avis il y a trois perles: deux Francia et un Perugin. Le dernier représente une Madone - le Musée de Bologne est celui des Madones - avec St Michel, St Jean Baptiste à sa droite et St Jérôme à sa gauche; c'est bien là une Madone, c'est doux et délicat et tendre, et ces deux chefs-d'oeuvre ne

sont-ils pas une trahison du peintre envers son ami Raphaël, dont la célèbre Ste Cécile est à deux pas et qui ne m'a rien dit?

La seule chose qui m'a amusé dans ce tableau ce sont les anges dont les chants ravissent et qui forment le fond du tableau. Ce n'est rien que la reproduction de quelques affreux petits vauriens livrés à eux-mêmes, mais le maître a quitté là la peinture sérieuse et ses gamins sont traités avec légèreté, avec esprit et seulement ébauchés. On voit, faute d'entendre, qu'ils crient à tue-tête et s'en donnent à coeur joie. Ce ne sont pas là des chants sacrés, c'est un égosillement de tous les diables, la classe sans le professeur. Et Ste Cécile trouve cela beau! Il faut qu'elle soit sous l'influence de fluides bien puissants. Allons donc, Raphaël a voulu s'amuser! Plus que jamais à ce tableau manque la foi, c'est même de l'ironie, de la malice. Quel chimiste s'est avisé encore d'extraire du Sanzio ces éléments voltairiens?

Il y a aussi une Marie Madeleine de delle Vite que j'ai longtemps regardée.

Ainsi que presque toutes les églises italiennes celle de St Pétrone n'est pas achevée. Cette fois c'est le pape Pie IV qui ne le voulut pas; il voulait que St Pierre restât toujours la plus belle, la première, la plus vaste. Et il avait bien raison de s'émouvoir un peu, car tout inachevée qu'elle soit, St Pétrone est déjà infiniment plus imposante que la cathédrale de la chrétienté. C'est une église qui semble énorme; on reste frappé, en entrant, de ses dimensions, tandis qu'à St Pierre l'attente est trompée et le désappointement très-sensible chez tout le monde non prévenu. Pour empêcher que le projet ne se réalisât le pape fit construire un bâtiment qui serait l'université, juste à la place où le transept aurait dû s'étendre. L'ancien bâtiment déjà a été remplacé et est devenu musée d'antiquités et bibliothèque. Mezzofanti en fut directeur. Le cicérone nous parut inspiré par son esprit, car c'était un Bohême, parlant

avec grande facilité l'italien, l'allemand et l'anglais. Il nous dit qu'il parlait huit langues, c'était un homme très comme il faut, élevé infiniment au-dessus de ses pareils et faisant son métier avec beaucoup de zèle et d'intelligence. Il nous montra aussi l'ancien théâtre anatomique en bois de cèdre d'un beau style avec quelques statues de professeurs en anatomie, également du même bois. Le dais de la chaire où le professeur enseignait, repose sur deux statues d'écorchés, c'est-à-dire de figures humaines dont la peau a été enlevée pour faire voir le jeu des muscles et des nerfs. C'est à Bologne qu'a enseigné Malpighi, que fut disséqué le premier cadavre, que fut inventé le galvanisme et la rhinoplastie.

Peu après être sortis de la ville, les arcades sont vides. Elles continuent, bien qu'il n'y ait plus d'habitations; puis on commence à lire des noms entre les piliers, puis on distingue de petits bas-reliefs; on tourne ensuite dans une avenue plantée d'ifs, on est revenu dans une cour et on se trouve au Campo Santo. C'est la plus vaste et la plus belle nécropole du monde, ou plutôt au lieu d'un jardin, c'est un temple, c'est le palais des morts. On est tantôt dans une galerie, tantôt sous un portique, tantôt dans une chapelle, tantôt dans une salle, tantôt dans une antichambre: une variété infinie, et tout cela forme une même société, celle des morts, les champs au milieu sont destinés aux tombes qui ne payent pas. Puis il y a aussi des colombaria très-étendus, c'est à dire des niches qui s'ouvrent en dehors et peuvent contenir quatre cercueils. J'y ai vu de magnifiques tombes et jamais rien de vulgaire, ni de ridicule.

On compte qu'à Bologne, ville de 115,000 habitants, il meurt dix personnes par jour. Le cimetière a été commencé en 1801, il y a aujourd'hui 220,000 cadavres. C'est une cité jamais finie, on y travaille, on l'étend sans cesse.

Il n'y a pas de nécropole de Bologne; il y a la nécropole de laquelle Bologne constitue le magasin.

IX.
Milan.

29 Mai.

- Adieu la poésie! Nous entrons dans la Lombardie, plaine fertile, du riz, des mûriers, de beaux fourrages et puis Milan, ville élégante et banale et qui le deviendra de jour en jour davantage. Déjà on vient de construire une somptueuse galerie vitrée et des arcades, où s'épanouissent des magasins, parcourant les deux côtés de la place du Dôme à l'instar de la rue Rivoli.

Le dôme lui-même, coquet, dentelé, ouvragé avec sa forêt de pointes et son peuple de statues ne jure pas trop avec cet air contemporain que la place prendra. On distingue aux degrés de saleté du marbre - car c'est un dôme non moins salissant que cassant - les différentes époques où les constructions interrompues ont été reprises.

Puis après avoir vu Gênes, Rome, Pise et Florence les palais et les monuments de Milan offrent peu d'intérêt. Le Musée est ennuyeux, il faut y aller pour Luini et les Spozalizie de Raphaël, ainsi que pour une belle Annonciation de Francia. La vierge de Francia est tout à fait une Marguerite, sortant de l'église. L'ange serait-il un Heinrich? Il a toute la condescendance et le respect de la séduction. Le paysage derrière est charmant.

L'oeuvre de la jeunesse du Sanzio en vaut bien plusieurs qu'il a faites depuis. Celle-ci est encore entachée d'influences antiques.

Selon un des évangiles apocryphes, il paraît que la vierge enceinte, au lieu de se sentir rebutée, n'a eu qu'à choisir entre le nombre des prétendants. Elle décida qu'elle prendrait pour mari celui dont le bâton fleurirait. Ce fut en faveur de Joseph que le miracle s'opéra. Les autres de dépit rompirent leurs bâtons. Le jeune homme au premier plan qui rompt le sien est de la dernière élégance. C'est une des figures les plus heureuses et les plus originales de Raphaël. J'ai à féliciter l'amant dont la cause déplut aux dieux, car vraiment il perdrait l'équilibre, si le cadre n'était pas là pour le soutenir.

Quant au Dominiquin et à la Cène de Rubens je laisse à d'autres le soin de les louer. Je n'ai pas la bosse pour faire cas de ces tableaux-là. Cependant je serais injuste, si j'allais ne pas citer une magnifique tête de femme de Rembrandt, une ébauche de la tête du Christ par Léonard de Vinci, deux dessins de Michel-Ange et d'André del Sarto.

Le palais Bréra, où ces tableaux sont exposés et qui forme une espèce de microcosme d'art et de science, est un des édifices les plus sérieux et les plus beaux de la ville. Au milieu de la cour on a placé la statue en bronze de Napoléon I par Canova, destinée à l'arc du Simplon.

Le musée ne s'est pas encore accordé le luxe d'un catalogue. On sait que la Cène de Léonard de Vinci dans le réfectoire du couvent des dominicains a été horriblement massacrée et a presque disparu sous les traitements qu'elle a eus à subir de la part de la soldatesque française. Cependant la fresque est plus reconnaissable que je ne m'y étais attendu. Puis comme la composition est familière à tout le monde on la voit à travers les yeux de l'imagination.

31 Mai.

- On n'est pas à Milan sans passer à la bibliothèque Ambroisienne. Ce sont des lieux lugubres. Un petit portique avec quelques bustes, entre autres la belle tête de

Monti et deux statuettes de Bernini, l'une un génie, l'autre une Parque; puis il y a des autographes de Galilée, de Lucrezia Borgia, du Tasse, de l'Arioste, de St François de Sale, de François de Néri, le Virgile où Pétrarque a fait des annotations de sa main, l'ouvrage illustré sur la mécanique par Léonard de Vinci, un très-ancien manuscrit du Dante, etc.

Dans une salle plus obscure que les autres on voit un très-beau vitrail moderne, Dante entre deux femmes, Béatrice et Mathilde,[1)] et le paradis tout en haut. On vous montre aussi une grande fresque très-bien conservée de Luini: le Christ insulté par les soldats, mais il y fait si sombre qu'on ne la voit presque pas. En montant l'escalier on arrive à la galerie. Un singulier pandémonium.

Il y a quelques bons tableaux, entre autres le carton de Raphaël de l'école d'Athènes, puis beaucoup de dessins de Luini, de Léonard et de bien d'autres, ensuite une série de gravures. Mais un immense ennui vous prend et on ne regarde plus, les forces se perdent et on se rend.

C'est bien autre chose à la cathédrale. On est arrivé épuisé; l'énergie, la conscience reviennent, le sang recommence à couler. Avec le dôme de Pise, auquel cependant il ne faut pas la comparer, c'est la plus belle église que j'aie vue en Italie. En effet il y en a fort peu. En dehors c'est une mêlée de dentelures trop fines, trop aiguës, trop frêles pour braver les siècles, trop coquettes pour couronner un édifice sacré et sérieux. La couleur aussi du marbre blanc n'est pas celle qui

1) Mathilde, surnommée la grande Italienne, 1046-1115. ‘Je ne crois pas que tant de lumière brilla sous les cils de Vénus, blessée par son fils, elle souriait de la rive droite du ruisseau, debout, cueillant de ses mains les fleurs que, sans culture, la terre jette de son sein.’ Cette gracieuse fiction, le poètte l'appelle Mathilde, et sous ce nom de l'héroïque amie de Grégoire VII, les commentaires ont reconnu la vive affection pour l'Eglise.
Villemain, cours de littérature francaise, vol. I, p. 315.

convient, et la forme trapue de la façade est en contre-sens de l'élancement de tous ces clochetons, tourelles, pinacles du toit. Mais il faut entrer, pénétrer sous ces voûtes imposantes et sombres, et tâcher de distinguer. Bientôt les ténèbres cèdent, deviennent diaphanes, un doux crépuscule vous conduit; le jour entre après vous, vous accompagne, vous ramène; il pénètre, coloré de toutes sortes de couleurs, par les immenses vitraux peints; de grandes lueurs rouges, jetées sur les dalles, portent leurs reflets contre les piliers. Les vitraux resplendissants comme des topazes entre les arceaux des ogives, jettent une grande clarté sous la voûte, tandis qu'un Christ attaché à une croix en cuivre colossale, suspendue devant le choeur vis-à-vis d'un vitrail jaune, invisible pour la personne qui entre, fait jeter à la croix, se balançant dans les airs et dans l'obscurité générale, des clartés inouies et surprenantes.

Cette vaste nef, cette forêt de colonnes, cette blancheur dans ce crépuscule, cette immense croix dans les airs qui resplendit, forment un aspect si imposant que l'impression ne s'en efface jamais.

Pour ne pas être injuste envers l'extérieur, il faut prendre la peine de monter sur le toit, et rien n'est plus facile, moins fatigant, pas de vertige du tout à craindre. Le dôme de Milan est une église qu'il faut voir surtout de haut en bas, car c'est le toit surtout qui fleurit. Si le sanctuaire est colossal, sévère et sombre, avare d'ornements, le toit est léger, paré, riant, soleilleux et d'une richesse d'ornements sans nombre et qui chaque année va en s'augmentant. Le calendrier s'est épuisé à cette cohue de statues qui adore, chante et prie, et dont la blancheur tranche sur l'azur. Les gargouilles semblent menacer les saints hommes qui grimpent le long des parois, afin d'atteindre à ces régions bienheureuses, et un jardin de fleurs de marbre éclot sous les pas des cohortes de la béatitude céleste dont l'apothéose s'accomplit ici-bas sur le dôme de

Milan. Au milieu de ces fleurs, de ces arabesques d'une variété infinie, s'épanouit un élan divin, une adoration continue à travers les siècles, et au milieu, au plus haut de l'éther, à la pointe extrême de la tour la plus élevée et peut-être la plus élégante et la plus transparente resplendit la Vierge en bronze sur un trône, entourée des légions sacrées, hymnes ineffables, délicieuses et immobiles, C'est le ciel sur la terre ou plutôt c'est un relais, c'est l'ascension. On dirait un tableau d'Angelico, moins la couleur.

En même temps le couvercle de cette châsse de St Charles Borromée, qui s'appelle le dôme de Milan, est un musée qui indique les transformations des procédés et les différents styles de la statuaire depuis quatre siècles, c'est l'histoire de l'art religieux depuis Michel-Ange jusqu'à Canova.

X.
Bellagio.
Lugano. - Palanza.
(Les trois lacs.)

1 Juin.

- Je présume qu'il y a un orage périodique à Milan. Trois jours de suite vers quatre heures le ciel s'obscurcissait au sud-ouest et l'orage arrivait avec sa pluie de rigueur une heure plus tard. La conséquence s'en est fait sentir aujourd'hui. Ce matin à sept heures ciel de carton et un rafraîchissement atmosphérique passant les bornes de la saison et de la raison.

Partis pour Bellagio à 10 heures 10. Petit rayon de soleil perfide. A Côme boue bien établie. Il avait plu toute la nuit, puis un orage dans la matinée. La cathédrale est magnifique de proportions et le portail très-curieux. Le côté où les fenêtres longues et étroites n'ont pas été remplacées ne l'est pas moins. Puis deux petites portes très-ornées et charmantes. L'église de St Abondio, petite et d'une très-ancienne structure lombarde, sera très-remarquable, quand elle sera restaurée convenablement, comme on est en train de le faire. Au dehors elle est déjà achevée, mais pas une idée d'ornement, pas le moindre bas-relief. Nous nous sommes arrêtés devant ou plutôt derrièrre San Fedeli. Très-jolie abside avec ses deux pourtours de colonnettes et sa porte avec le diable qui tient un autre diable entre ses griffes, probablement l'âme d'un damné.

La cathédrale avec le portique roman de l'ancien hôtel de ville et la file des arcades basses avec les courts piliers massifs

donnent un caractère fort original à la grande place qui s'ouvre au bout de la rue, débouchant sur le beau et riant panorama du lac, entouré de vertes montagnes, couvertes d'habitations de tout genre. Malheureusement le brouillard et un ciel couvert de nuages gros d'une abondante pluie gâtaient tout. Elle ne tarda pas à tomber.

Favorisés par une averse, nous montons en bateau à trois heures et demie. La traversée qui pourrait être une fête fut un tourment. Bien que la pluie nous fit grâce de temps en temps, le froid était si rigoureux et le vent si désagréable qu'on ne pouvait se tenir sur le pont qu'enveloppé de shawls et de cache-nez, et il y avait tant de vague qu'on pouvait à peine bouger. Temps d'Ecosse. Sans les nombreuses villas collées contre les versants on aurait pu se croire sur le loch-Lomond ou le loch-Achray. Journée, jouissance manquée, spectacle perdu.

Enfin à six heures et demie nous abordons à Bellagio. Il fait noir, humide, tout est sale et triste, et les nuages empêchent de voir. Foule immense de touristes à l'hôtel, jouissance nulle.

2 Juin.

- Temps sombre et pluvieux qui menace du côté de Côme. Nous prenons cependant notre courage à deux mains et nous nous acheminons, munis de parapluies, vers la villa Serbelloni et la villa Giulia. Ce n'est pas un plaisir comme il faudrait que ce fût, c'est une tâche. Ces deux villas sont maintenant des casernes à touristes et appartiennent au propriétaire de l'hôtel de la Grande Bretagne.

La situation de la villa Serbelloni est unique. Le lac de Côme, en recevant le lac de Lecco y forme un y renversé, ou plutôt c'est un lac tripède, dont un des pieds porte le nom de Lecco. Eh bien! au confluent de ces trois eaux s'élève un rocher qui en forme le point de milieu et qui domine le lac tout entier. Ce promontoire, c'est la villa Serbelloni, entouré de son jardin, parfumé de roses, de jasmins et de myrthes, et

dont les sites ravissants se cachent dans l'ombre d'arbres antiques au bord de rochers escarpés. C'est féerique, et on se demande si tout cela existe réellement.

Après la villa Serbelloni la villa Giulia ne remplit pas tout-à-fait notre attente: il me semble qu'il y a quelque chose de triste, mais en revanche on y est inondé de fleurs et de parfums. Ces terrasses épanouies sont ravissantes. C'est un vertige énervant et doux, un rêve qui invite à des chants sans paroles, à des Lieder ohne Worte et à des rythmes sans notes, à des mouvements cadencés de la barque qui se balance à vos pieds, dans laquelle on se laisse paresseusement choir et qui glisse mollement sous les rochers tapissés de mousse et d'arbustes, le long des villas aux citronniers dorés et sur le miroir des eaux tièdes et bleues et vous fait revenir enfin à vous-même et vous dépose à l'hôtel, vous rend en un mot à la réalité.

3 Juin.

- Temps incertain, mais doux. Nous nous hasardons à traverser le lac pour visiter la villa Sommariva, achetée avec tous les objets d'art qu'elle contient du duc de ce nom par la princesse Albert de Prusse pour la donner en cadeau à sa fille lors de son mariage avec le prince de Saxe-Meiningen. Comme celle-ci est morte, c'est à ses deux enfants encore mineures que la villa appartient actuellement. La maison spacieuse est adossée aux rochers tapissés de forêts et s'ouvre sur le lac, jaune contre ce fond vert foncé. Les flots clapotent contre les gradins où la barque aborde devant une grille élégante, massive, d'une belle serrurerie, continuée par une balustrade en pierre d'un style antique. Mettez quelques paons sur le parapet et vous aurez du Paul Véronèse. Les jardins sont très-bien tenus, délicieusement ombragés par de grands arbres, dont plusieurs exemplaires rares par leur espèce ou par leur belle venue. Cette propriété est un vrai paradis terrestre, bien plus que la villa Serbelloni.

Celle-ci est une vue à grand spectacle, une symphonie gran-

diose et compliquée. Comment digérer cela sans cesse des yeux tous les matins? Impossible. On a mal dormi, on a dû gronder ses domestiques, on a reçu des lettres alarmantes, on a des malades qui répandent de l'inquiétude dans votre âme, eh bien! quand cette pauvre âme n'est pas en fête, mais qu'elle a besoin de se recueillir, cette vue énorme, ces formes, cette étendue, cette lumière, cette féerie, ce décors immense, ces flots profonds vous obsèdent. Ils sont pour vous un cauchemar, dont on voudrait en vain se débarrasser. A la villa Sommariva ou Carlotta on s'assied à l'écart dans un petit coin modeste de la forêt, on se retire pour pleurer et pour songer dans quelque solitaire réduit où l'on ne se doute plus des grands horizons et des rives continuellement tapageuses.

L'hôtel Belle-vue de Cadenabbia est à deux pas. C'est l'endroit fashionable du lac de Côme. Nous y déjeûnons. Il m'a paru extrêmement bien tenu.

Vis-à-vis de la villa Carlotta est celle du duc Melzi. Pour s'y rendre il faut donc retraverser le lac, c'est l'affaire d'une demi-heure. Mais les brouillards se montrent sur toutes les cimes de montagnes, bataillons d'ennemis prêts à fondre sur nous. Cependant nous sommes à l'abri à force de rames. Nous arrivons avant la pluie. L'intérieur de la maison n'offre rien d'extraordinaire si ce n'est quelques souvenirs de Napoléon et quelques statues de peu de valeur. Celles de la villa Carlotta sont bien supérieures. L'Amour et Psyché de Canova qui s'y trouve est une belle oeuvre de grâce et de passion, la Madelaine a de la célébrité, et je distinguai une tête charmante de Faune.

Le jardin de la villa Melzi renferme plusieurs exemplaires d'arbres exotiques. La pluie ayant cessé et le soleil perçant les épaisses vapeurs suspendues encore sur le lac, il y avait des effets surprenants de lumière. Malheureusement d'autres nuages survinrent bientôt, mais la grille de la villa est contiguë pour ainsi dire à l'hôtel de la Grande Bretagne. Cependant bientôt le

brouillard et puis la pluie nous enveloppèrent tout-à-fait, et le lac disparut dans une nuit prématurée.

4 Juin.

- Meilleures espérances pour la journée. Espérances réalisées. Temps un peu couvert, mais charmant. Rien de plus facile et de plus agréable que le voyage à Lugano. Donnée la nécessité de ne pas manquer le bateau à Torlezzo. On part vers dix heures, c'est-à-dire qu'on se glisse dans une délicieuse embarcation qui vous mène en une demi-heure à Ménaggio, où l'on se trouve sur la grande route du Splügen. Là des voitures sont toutes prêtes pour le service des touristes. On charge, on attelle, vingt minutes après on est parti et à midi et demi on est à Porzella. Le bateau qui va vice-versa entre ce bourg et Lugano n'était pas encore arrivé. Depuis Ménaggio la route monte sans cesse. Adieu Bellagio, villa Serbelloni, villa Melzi, beau lac de Côme aux pittoresques contours, aux rives populeuses! Nous entrons dans le pays. Partout se fait la cueillette des feuilles du mûrier pour les vers à soie, principale industrie de cette contrée. Pauvres mûriers, mais aussi pauvres vers à soie, car à cause des fortes et des longues pluies, des grands froids, la feuille contient peu de sucs nourriciers. Mettez donc un ouvrier au régime des haricots verts, quand il lui faudrait une bonne côte de boeuf ou quelques tranches de lard. Du reste la route est jolie, l'oeil se plaît à s'arrêter sur les fourrages, les habitations, les couleurs vertes si bienfaisantes, à s'ouvrir à toutes les impressions des sinuosités de la route.

A mi-chemin on distingue dans des vapeurs bleues le joli lac de Lugano. Ses rives ne sont pas pour le touriste, porté sur sa surface, une déception. Au contraire rien de plus aimable, de plus avenant. Ce n'est pas encore tout-à-fait la Suisse, mais, Dieu merci! ce n'est déjà plus l'Italie. A deux lieues s'étend la petite ville de Lugano au fond de son golfe, tranquille et bienfaisant pour les pauvres valétudinaires. Ce que

c'est que l'importance des proportions! L'hôtel du Parc est un vieux couvent et en effet ce n'est qu'à faire des hôtels et des pensions que les couvents sont propres ou mieux encore à faire des fabriques. L'église n'a point participé à ce changement sécularisateur. Elle est très-vieille. Sur le mur qui sépare le choeur de la nef, dans lequel il donne accès par trois ouvertures, on voit une immense fresque par Luini représentant la passion tout entière, mais la crucifiction seule est en figures de grandeur naturelle, le reste est sur le second plan. C'est une page plus intéressante que belle. Ce qu'il y a de vraiment admirable ce sont les anges. Cependant je préfère infiniment un petit tableau dans une des chapelles: la vierge en buste entre le petit Jésus et le petit St Jean. C'est rempli de sentiment, de candeur, de naïveté et bien conservé.

Quand on a vu ce beau témoignage de l'art du seizième siècle à son commencement et qu'on ne se sent pas envie de monter au Bréa, au Camaghe, au mont S. Salvador on fait au parc Ciani une promenade qui est charmante et délasse des fatigues de la journée. Sous de beaux ombrages de superbes vues sur le lac, une brise rafraîchissante, le chant des eaux et des oiseaux, les odeurs de la luzerne, n'a-t-on pas lieu d'être content? Et par dessus le marché une belle statue de Vela: la Désolation. L'expression de la tête, l'attitude, les bras, les plis de la robe, qui cache les jambes, les grandes lignes de l'ensemble, tout concourt à rendre l'idée: un muet désespoir. Mais je n'aurais jamais à la place du statuaire consenti à voir ma statue sous ce toit de pergola, sur ce piédestal trop élevé et dans cet entourage ridicule et du goût épicier le plus vulgaire. Puis j'aurais mieux aimé la statue un peu habillée, elle ne me plaît maintenant que de face.

Du reste Lugano est une agréable petite ville, encore toute italienne, fort pittoresque, avec des arcades de constructions

variées; les plus basses, sans piliers, à courbe faible avec les boutiques tout ouvertes dessous, font un effet d'autant plus agréable que les rues ne sont presque jamais ni parallèles ni alignées. Il y a beaucoup de désordre ce qui ajoute au pittoresque.

5 Juin.

- Pluie battante: L'eau du ciel tombe à torrents. Le beau lac, les montagnes entre lesquelles il est encaissé tout cela voilé par l'averse qui tombe opiniâtre, persistante. Comme l'hôtel est excellent, nous nous décidons à y rester et faisons allumer un grand feu pour combattre l'humidité. Lors même que le touriste n'a plus une longue vie devant lui, il veut pourtant encore apprendre. Un voyage offre une moisson inépuisable; revenu chez soi il faut qu'elle soit emmagasinée; c'est alors qu'on jouit par la lecture de ce qu'il nous a été donné de voir ou qu'on verra bientôt, lecture rétrospective comme en perspective. J'ai un charmant livre allemand avec moi: Torso de Stahr, histoire de l'architecture grecque et romaine, qui m'intéresse beaucoup. Puis nous lisons Ampère, histoire de Rome à Rome. Quel amour respire ce livre pour la ville éternelle et que l'auteur se connaît bien sur cette terre classique! Il remarque avec beaucoup de justesse que maintenant, comme lorsque Evandre conduisait Enée, les vaches paissent au pied du Palatin, comme si le temps n'avait pas creusé d'espace et comme si l'histoire de Rome n'avait pas tracé son sillon entre ce passé et ce présent.

6 Juin.

- Il fait beau, le ciel s'est éclairci, le soleil a percé et nous partons à neuf heures et demie par une bonne voiture. La route est des plus belles, des plus variées. Une fraîche verdure. Plus d'oliviers, mais la profondeur du feuillage des châtaigniers et des platanes. Les mûriers seuls présentent une vue déplorable, dépouillés de leurs feuilles. Dans

leur bonté inépuisable, dont ils portent l'image, ils ne tarderont pas à repousser pour être dépouillés encore, mais en attendant ils semblent des arbres morts, au milieu d'un paysage qui s'épanouit heureux dans sa vie nouvelle et parmi les prés émaillés de toutes sortes de fleurs, bleues, blanches, lilas, jaunes.

Si Lugano est le plus beau des trois lacs, le lac Majeur ne mérite que de venir le troisième; il est bien inférieur à celui de Côme et à celui de Lugano. Il n'y a là, du moins tel que je le vois rien de particulier, rien qui plaise, qui inspire. Les îles célèbres sont des pointes de rocs assez ordinaires, des espèces de récifs un peu plus élevés que le niveau de l'eau et qui ne me donnent nulle envie de les exploiter. Il le faudra bien cependant par acquit de conscience.

A midi et demi nous sommes à Licino, petite ville où le bateau nous prend tout de suite pour nous conduire au lieu de notre destination. C'est là que je reçois l'impression du lac. Il n'y a que la vue sur Intra qui est assez jolie. Puis on double un petit promontoire et la grande caserne, c'est-à-dire l'immense hôtel de Palanza, est à votre droite; au bout de la bourgade et devant vous, un peu à gauche, les petites îles, mais cela ne fait nul effet. Ici d'ailleurs, comme partout, il n'y a pas de courses à faire, si ce n'est comme à Lugano quelques montagnes à visiter. C'est un pays magnifique, délicieux, charmant, tout ce que vous voudrez, mais un pays de paresseux, de *far niente*, et l'ennui vous y surprend bientôt. Il faut le traverser, il ne faut pas y rester. A Lugano seul il est possible de passer quelques jours. Ici à Palanza on tire sa montre après avoir défait sa malle et on dit: - Ah ça, pour quand le départ?

C'est qu'aussi l'hôtel n'agrée pas. L'entrée est belle, c'est tout-à-fait le principe de l'hôtel des trois Rois à Bâle, seulement ce qui est en pierre ici, est en bois là-bas, et la matière qui apporte sa couleur décide pour le caractère de la construction. Charpenterie et couleur brune, c'est la Suisse; pierre

taillée, couleur blanchâtre, c'est l'Italie. Mais du reste le séjour n'est pas fameux. L'hôtel est tout neuf, mais le bois a été probablement humide, de sorte qu'il n'y a pas une porte qui ferme, pas une planche qui ne craque. Puis la table y est mauvaise et une voix qui part d'on ne sait où vous pousse à vous en aller.

7 Juin.

- Cependant aujourd'hui nous avons pris une barque pour nous faire conduire à *l'Isola bella*, jeu de mots sur le nom d'Isabelle, fille du fondateur de l'île, à *l'Isola madré*, nommée ainsi parce que le palais inhabité depuis la mort de celle-ci, fut occupé par sa mère, et à l'Ile des pêcheurs.

Certainement on ne fonde pas des îles, pourtant le mot ici n'est pas sans justesse. Les jardins suspendus en dix terrasses, vrais espaliers d'orangers et de citronniers, sont assis sur des fondements solides qui supportent depuis plus de deux siècles cet énorme fardeau de terre apportée. Il y a là des exemplaires d'arbres et d'arbustes magnifiques. Un bosquet de magnolias, une fraîcheur dans la feuillée, une énergie de couleur dans la floraison que je n'ai pas remarquées ailleurs. Et cela malgré le temps froid et pluvieux qui faisait que tout était en retard d'un mois. Au haut des terrasses il y a une plate-forme qui renferme une citerne pour faire marcher la cascade en style grotesque entre les deux escaliers qui mènent à la plateforme. Cette cascade avec ses niches et ses déesses formait une décoration, faisant face au château, mais elle ne va plus, et les statues sont très-sales et doivent toujours avoir été horribles, mais les vues dont on y jouit, sont charmantes, par un ciel pur et un beau soleil. Comme toujours ceux-ci manquaient complètement, le lac était gris comme les lourds nuages qui s'enroulaient de plus en plus autour des montagnes. Le résultat obtenu est donc très-discutable, on ne peut disconvenir cependant que celui à qui l'idée est venue de transformer

un récif nu, comme on en voit tant aux environs de Stockholm, en un petit paradis odoriférant a été un homme nécessairement énormément riche et d'un esprit très-original et ingénieux.

Le château, encore résidence de la famille Boromée, est affreux; un pendant accompli de l'hôtel de Palanza et hors de proportion avec l'exiguïté de l'île, où il aurait fallu quelque chose de gentil et de léger. L'intérieur en est mal tenu, délabré, sans goût, à l'italienne. Il y a de belles pièces, de beaux lustres, quelques belles sculptures en bois, des meubles de prix et puis toujours des cadres et des noeuds en bois, or et bleu. Pourquoi? Le cicérone ne savait pas.

Puis une quantité immense de tableaux, peints sur marbre, la plupart des fleurs. D'où venaient tous ces tableaux? Le cicérone ne savait pas.

Pour les autres tableaux il se peut qu'il y en avait de bons, mais ils sont mal tenus et mal exposés. Dans la grande salle quantité d'affreux portraits sans trace de vernis. Sont-ce des portraits de famille? Non. D'où sont-ils tirés? Le cicérone ne savait pas.

En bas il y a quelques salles caverneuses, grotesques. La partie de l'ile regardant Sestra est extrêmement pittoresque, elle est occupée par des masures habitées par des pêcheurs et forme un contraste frappant avec le palais. L'île des pîcheurs n'offre rien de particulier; c'est un seul village que parcourt une seule ruelle si étroite que deux personnes peuvent à peine y marcher de front, des ruelles transversales aboutissent à l'eau, de temps en temps on voit une femme filant sa quenouille sur sa porte, du reste rien.

Bien nous en prit d'avoir gardé l'Isola Madre pour la bonne bouche. C'est tout simplement un magnifique jardin, très-bien soigné, un séjour aussi parfumé que l'autre, mais plus près de la nature. Pour un botaniste c'est un lieu des plus intéressants,

à cause des exemplaires fameux qu'il y rencontrera, toutes sortes de végétaux appartenant à des climats beaucoup plus méridionaux. J'y vis un rhododendron qui avait atteint une hauteur immense, couvert de bouquets de fleurs innombrables. Les balustrades, les rochers à l'entour, étaient tapissés de toutes sortes de plantes fleuries, particulièrement de la valériane rouge et blanche. L'entretien de ces îles coûte annuellement *f* 10,000. Avec un arrêt à l'auberge du Dauphin pour déjeûner notre excursion avait pris cinq heures.

XI.
Turin.

8 Juin.

- Partis de Pallanza par le bateau pour Locarno à deux heures et demie. Le lac tient à nous faire ses adieux par un soleil blafard, qui fait de son mieux pour égayer un peu les rives de la jolie flaque d'eau, toujours chargées de nuage. A Locarno la statue gigantesque ou plutôt la *fabrique* énorme à laquelle on a donné la forme de S.Ch. Boromée, dont la tête est la résidence ordinaire des chauve-souris, se dessine noire sur la hauteur découpée dans les airs. A Arona nous prenons le train pour Novarre, d'où le train ordinaire de Milan doit nous mener en 3 h. 30 m. à Turin. Comme à cause d'un accident à la machine, celui-ci était en retard d'une heure, nous n'y arrivons qu'à onze heures.

La route ressemble beaucoup au pays d'Utrecht, à l'exception des rivières dont le vert est plus clair et qu'on dirait un pays marécageux, mais on sait que ces submersions sont artificielles. Du reste pour la verdure, les prés, les arbres, la disposition de ceux-ci autour des champs, tout le caractère enfin y ressemble beaucoup. Il m'a semblé que la plaine de la Lombardie peut donner la main à celle de la Néerlande.

9 Juin.

- C'est une immense place que la place du château, mais les édifices qui me frappent ne servent pas à l'embellir. Le vieux château au milieu qui l'embarrasse est gothique d'un

côté, classique de l'autre, ce qui fait rire, et le palais du roi, presque vide actuellement, habité seulement encore par sa belle-soeur, la duchesse de Gênes, qui en occupe une aile, est une maçonnerie des plus laides; le jardin royal qui est derrière est mal entretenu et mal arrangé, et les statues se trouvent dans le plus affreux délabrement. C'est toujours comme cela en Italie. On construit, mais on ne répare jamais. C'est dimanche, tout est fermé, rien à faire, pas même un tour en voiture, car il pleut à verse.

10 Juin.

- Le musée royal des armures renferme des pièces très-riches, très-remarquables et précieuses. Les armures italiennes sont d'un magnifique travail, ainsi que grand nombre d'armes étrangères, espagnoles, turques et indiennes. Puis il y a plusieurs armes historiques, comme aussi d'autres objets qui font de ce musée une collection qui doit être chère aux Piémontais, particulièrement des drapeaux pris sur les Français et les Autrichiens. Les cadeaux offerts au roi Victor Emmanuel à son avénement au trône et qui sont déposés à ce musée, sont remarquables par la profusion et la grosseur des pierreries.

Le palais que nous avons parcouru ressemble à tous les palais. Ce que nous appelons le bon goût et qui est un sentiment subjectif et soumis à l'esprit du temps y manque. C'est lourd et plus doré que jamais, puis comme partout défraîchi. Les tentures en brocard et en velours doivent avoir été fort belles dans le temps, mais le dessin ne plaît plus. Cependant il y a quelques pièces qui ont un certain caractère d'originalité avec tous ces festons et ces astragales dorés coulant sur des panneaux en glace et bon nombre de chinoiseries. Du reste rien de particulier, si ce n'est deux choses. D'abord que le roi d'Italie n'entend pas que les personnes qui font à son palais de Turin l'honneur de le visiter, s'y promènent le chapeau sur la tête. Il faut le déposer à la porte avec la canne et le paletot. Les dames ne sont pas soumises à cette formalité.

Les immenses tableaux que renferme le palais ont peu de valeur et sont ennuyeux. Ce sont des commandes et des tableaux de circonstance. Ensuite partout en Lombardie, mais nulle part plus ostensiblement que dans ce palais, les portes sont construites de manière à se refermer d'elles-mêmes et cela sans contre-poids, au risque de vous écorcher les talons. Cela se pratique au moyen des gonds qui sont d'inégale longueur. Ainsi la partie supérieure de la porte est plus rapprochée du mur que la partie inférieure et, lorsqu'elle est grande ouverte ressemble à un panneau détaché, posé là provisoirement. Puis le bas montant n'est pas parallèle à la planche qui est horizontale. C'est d'un effet désastreux. Pour empêcher les portes de faire leur devoir et d'obéir aux lois de leur construction on trouve partout à côté de lourdes machines auxquelles je ne saurais donner un nom, des espèces de casse-têtes qui servent à retenir leur élan. C'est stupide et incommode.

Turin, bien que bâti en damier, est une jolie ville, pas du tout uniforme. On a dissimulé la monotonie inévitable par une certaine variété dans l'architecture, par des places publiques dont plusieurs sont très-vastes et de formes différentes, par de jolis squares et toutes sortes de jardins intérieurs, ornés de statues de souverains et de libéraux de 1848 qui ont contribué à l'unification de l'Italie. Puis la ville est gaie, passagère, il y a de beaux magasins, on y sent la frontière et on n'y est déjà presque plus en Italie.

11 Juin.

- D'ordinaire les hommes descendent au tombeau, les rois d'Italie y montent. Leur tombeau est sur le sommet d'une montagne sur laquelle il y a une église assez peu remarquable, mais qui vue de Turin fait un bel effet, ressortant blanche contre le ciel bleu et élevant ses tours et son dôme grandiose et fier au milieu d'un fouillis de forêts d'un vert foncé.

Pour être conséquentes leurs Majestés doivent se faire ense-

velir dans la tour, mais elles ne vont pas si loin et ont comme tout le monde un caveau de famille. Ce caveau est un columbarium, c'est-à-dire qu'on y est mis de côté dans des niches. Au milieu est un mausolée du goût le plus hétéroclite. Un pâté en marbre jaune, orné d'une cuirasse, d'un casque et d'autres attributs en marbre blanc, est surmonté d'une couronne de laurier et d'une autre d'immortelles, aussi en marbre blanc. Aux quatre coins il y a autant de vases en marbre bleu, portant des branches de lustres. De dessous ce pâté qui doit s'ouvrir quelque part comme une tabatière à ressort, le dernier roi sort comme une surprise à l'enterrement de son successeur, puis on le porte dans sa niche comme les autres avant lui.

En face du tombeau il y a un manteau de cheminée; c'est un autel. Cela ne vaut pas la peine d'être vu. L'église non plus. Elle n'a rien de particulier. Un immense dôme avec des gradins sur le côté où est l'autel. La blancheur générale ferait peut-être mal aux yeux, s'il n'y avait pas de rideaux rouges qui font un effet surprenant. Le voyageur regretterait sans doute le temps consacré à la *superga*, si la promenade le long d'un chemin ombragé n'était pas aussi jolie et la vue dont on jouit en montant sur le dôme mérite qu'on ne néglige pas cette escalade.

D'un côté des villages, des villas, aussi loin que l'oeil porte et toujours des vignobles. C'est le pays qui produit le vin d'Asti. De l'autre la rangée des Alpes, un défilé de géants qui s'étend comme un rempart infranchissable, limite naturelle; à droite et à gauche le mont Visu, Iseran, St Bernardete, des retranchements contre la France et une muraille entre l'Italie et la Suisse. Mais les conquérants, ces grands déplaceurs de limites, Annibal, Napoléon, s'en moquent quelquefois et fondent par les cols dont leur stratégie fait choix sur les pauvres plaines fertiles et les lacs reposés et la richesse du propriétaire.

Mieux vaut le courant du fleuve que celui de l'armée. Ces montagnes, couvertes d'éternels nuages, dont le glacier est le miroir où se mirent le soleil et le firmament, sont des arrêts et des difficultés, mais en même temps de tendres charités qui fécondent, alimentent, entretiennent, enrichissent et qu'il faut révérer et bénir. Les voilà devant nous, et nous les saluons avec amour et nous les aimons avec un saint respect. Ce sont les hauts lieux où habitent l'aigle et le Seigneur, l'aigle dans son aire et le Seigneur dans son tonnerre, mais ce sont aussi les sources des fleuves, ces artères du commerce et ces affluents des capitaux, ces sources de la prospérité des villes, de la fertilité des campagnes qui embellissent les cités, font verdir l'herbe des prés, engraissent le bétail et mettent dans la bouche du fermier une louange à chaque aurore. Bienheureux le pays qui s'éveille aux murmures des larges flots et dont le premier coup d'oeil s'arrête sur une voile blanche ou sur une oriflamme de fumée!

Le plus beau palais de Turin est sans contredit le palais Carignan, style monumental et plein de caractère. Il était destiné à recevoir la chambre des députés, et on venait de le continuer et de l'achever à cet effet, de sorte qu'il présente deux façades, lorsque les évènements ont rendu cet usage à tout jamais inutile. On y a mis dans une cour, faisant vis-à-vis à la statue de Goberti, qui se trouve dans la rue, à une statue de Giandoia, type du bourgeois turinois. Ce n'est qu'une statue de carnaval qui ne bravera pas les siècles à venir et qui, entièrement ou en partie, est fabriquée en cuir, mais c'est bien certainement de toutes les statues dont Turin regorge, celle où se trouve le sentiment le plus vif de l'art tel que nous le comprenons, et sous ce point de vue c'est une statue très-sérieuse.

Après tant de galeries particulières que dire de notre dernière promenade au Musée de Turin? L'exposition est excel-

lente, mais la plupart des tableaux n'ont pu réussir à m'intéresser autant sans doute qu'ils le méritent.

Cependant il y a une prédication de Jésus enfant, de Garofolo, qui est un vrai bijou. C'est un petit panneau, peint avec une finesse de grand artiste, plein d'esprit et de nuances, même le clair-obscur y est observé plus que d'ordinaire chez les vieux maîtres: il y a de la profondeur, et la figure du jeune illuminé est charmante. Il y a un cabinet ne contenant que des peintures de fleurs. Deux de Heem et autant de Mignon ne sont pas là dans la meilleure compagnie. Une peinture de Bernardo Strozzi, connu sous le nom de capucin ou de prêtre de Gênes, est très-intéressante. Je crus me trouver devant une toile de Rembrandt, car elle est véritablement tout-à-fait digne de lui. C'est Homère aveugle, chantant en s'accompagnant du violon. Une figure à côté, écrivant, appuyée sur une balustrade note ce qu'elle entend. C'est Homère réduit par un réalisme horriblement brutal à la position de chanteur de rue, de crieur de canard. Mais quelle peinture! quelle vérité dans la tête de cet aveugle, tout à son oeuvre! Les rues des villes anciennes ont toujours un intérêt, une valeur historique. Elles en ont doublement, lorsque ce sont en même temps des morceaux artistiques comme les deux rues de Turin, par Bellettto. Voici ce que je remarque encore: un chef-d'oeuvre de Saenredam, les murailles nues d'un temple protestant. Mais la lumière, et cela presque uniquement, leur donne une immense signification et ennoblit cette chaux et ces pauvres parois. Un prédicateur est en chaire. Son éloquence ne doit pas être grande et il n'est guère couru, mais c'est un saint homme plein de ferveur, de conviction et de souci des pauvres âmes de ces humbles bourgeois, de ces gens presque en guenilles, si peu nombreux, qui sont accourus pour être fortifiés et dirigés par sa parole. Il y a dans tout cela un exquis sentiment religieux, et tout concourt à ce résultat, une grande modestie,

mais une modestie admirable qui relève d'un artiste extrêmement accompli et élevé. Puis il y a bieu encore une Madone de Carlo Dolci d'un recueillement concentré dans la prière; le portrait de Honthorst jouant du violon; l'ange et Tobie en costume fort élégant du temps; un vieux tableau, fort singulier sur satin, où l'on prend des empreintes sur toile du corps du Christ, des Saints qui montent au ciel et sont présentés par des anges à Dieu le Père.

Mais le temps presse, il nous reste à peine le loisir de jeter un coup d'oeil au pas de course sur le musée égyptien, et puis adieu Turin, adieu l'Italie, passons le mont Cenis et reposons-nous pendant quelques jours à Genève.

XII.
Genève, Paris.

13 Juin.

- De Turin à Genève par le tunnel du Mont-Cenis. On prend un aperçu de la Savoie. Quel beau pays! Toujours les montagnes, mais, hélas! on ne s'arrête pas devant elles. La science humaine y a pratiqué un petit trou au moyen de quelques millions, et on va toujours tout droit, on leur échappe au moment même où elles pensent nous étrangler.

Après bien des déceptions l'été s'est établi; aussi depuis trois jours l'air est chaud, le ciel est d'un bleu très-pur, les neiges d'une vraie blancheur éclatante et les tons verts et gris d'une extrême franchise. Comme on n'est pas averti et que les tunnels quelquefois fort longs sont fréquents, on ne s'aperçoit pas que l'on se trouve dans la grande galerie, si ce n'est par une atmosphère qui semble artificielle. Mais il fait nuit noire et le train va grande vitesse. Le vaste embarcadère de Modane n'est pas encore fini. On s'y arrête une bonne demi-heure pour le visa des passe-ports, comme au bon vieux temps, puis pour la douane de France et pour prendre quelque chose.

Après le départ de Modane le paysage prend un air moins sévère, la nature s'adoucit, les montagnes se retirent un peu, la route longe l'Arc puis l'Isère, mais comme nous sommes dans un coupé, qu'il fait très-chaud et que le seul moyen de nous garantir du soleil et de la poussière est de fermer les rideaux, c'en est fait de toute jouissance et la voie est perdue pour nous.

A quatre heures nous partons de Chambéry après un arrêt de dix minutes. Le train direct finit à Culoz; il continue pour Paris, mais quant à nous un train de marchandises veut bien se charger de nos personnes et nous conduire à Genève en trois heures. La pauvre ville est traîtée bien honteusement par l'administration des chemins de fer. Arrêt d'une heure. Excellent buffet. Après Culoz la route continue à longer le Rhône, charmant pays, fond de montagnes, mares d'eau claire où murmurent et se balancent les roseaux, çà et là de longues files de peupliers qui s'élancent, paysage où domine le vert de pistache, tout cela doré par un ardent soleil du soir. Mais le train est d'une lenteur des plus impatientantes, surtout pour des personnes qui en ont goûté les jouissances depuis le matin sans interruption et il se plaît à retarder de trois quarts d'heure, de sorte que nous ne sommes pas avant dix heures à l'hôtel Beau-Rivage.

Doux jours de repos, aimable ville! La chaleur est terrible, mais bénie de chacun après tout ce mauvais temps et des pluies qui avaient passé à l'état chronique. Nous la supportons très-bien. Le soir nous ouvrons la croisée et nous nous appuyons sur la rampe. Le lac dort tranquille, pas un nuage, la lune est sereine au haut des airs et se mire dans les eaux. Derrière le lac, les Salèves, les Voirons, le Môle, derrière le Môle les immenses glaciers resplendissants du Mont-Blanc, fond de tableau sublime. Les quais du côté opposé avec leur longue file de becs de gaz, les peupliers de l'île de Rousseau, qui s'élancent comme les fusées qui partent de temps en temps ou comme des bouffées de musique. C'est encore de la poésie. Mais arrachons-nous aux séductions de ce jour, aux gâteries des amis! Le train de nuit nous préservera des chaleurs de la journée, il part à trois heures et demie et nous serons à sept heures du matin à Paris.

Et c'est ainsi que cela s'est passé. Nous restâmes dans

la capitale de l'Idée quatre jours, puis le cinquième nous partîmes. Mais je n'y fis que des courses..... en voiture bien entendu, car la chaleur dépasse tout ce qui est donné aux nerfs et au sang de l'homme de supporter de souffrances.

Cependant je voulus voir le Chandelier d'Alfred de Musset au Théâtre Français et j'y courus. La pièce était précédée d'une autre plus petite: Marcel, qui commençait lorsque j'entrai, une toute petite scène, en un acte, bien agencée, une espèce de raccourci de La joie fait peur, de la même famille bien que reposant sur une donnée différente. Un père a tué son enfant par inadvertence. Il est devenu fou. Le médecin a recommandé un voyage, l'ami chez lequel l'évènement a eu lieu l'entreprend avec lui. Mais le ciel a voulu que sa femme fût enceinte lors de ce coup de fusil fatal, et comme le second enfant ressemble comme deux gouttes d'eau au premier, on se concerte pour user de cette ressemblance afin de guérir le pauvre malade, en lui faisant accroire que ce second Marcel est le premier et qu'il a eu une grave maladie qui n'a duré que huit jours. Le malade se laisse difficilement persuader. Cependant il se rend enfin à cette fausse évidence, après avoir serré l'enfant entre ses bras. C'est la date des journaux qui le trahit. ‘Mais d'où avez-vous donc tiré cet enfant; d'où vient-il; quel est-il? Ah! je me souviens! Dieu nous a rendu celui que j'avais tué.’ Et il fond en larmes. ‘Ces pleurs’, dit le docteur, ‘achèveront de lui rendre la raison.’ Le docteur jouait avec une vérité parfaite. Mais la pièce était soutenue par l'acteur qui remplissait le rôle du pauvre père! L'aliénation était rendue avec une réalité qui entrait jusque dans les moindres nuances. L'espèce de ce phénomène pathologique ne doit avoir été suggéré, il me semble, que par un homme de l'art.

J'aimai aussi à revoir la vieille Nathalie sous les traits d'une fidèle bonne.

Si tous les acteurs de cette pièce m'étaient inconnus, les grands

noms actuels du Théâtre Français paraissaient dans le Chandelier d'Alfred de Musset. Mais lesquels! Bressant qui n'était pas là du tout à sa place, le vieillissant Delaunay, ce triste successeur de Firmin, jouant un rôle de Chérubin, car il y a du Chérubin dans Fortunio; sous sa figure enfarinée Madame Brohan, bien pâle reflet de Mlle Mars, belle femme après tout.

Ensuite quelle pièce! La femme du notaire est, pour ne pas employer une expression trop forte, une fieffée canaille, révoltante depuis la première scène, alors que son dragon sort de l'armoire, jusqu'à la dernière. Pauvre notaire, avoir cet être là sous son toit! L'auteur a beau le rendre ridicule, le spectateur prend pitié de lui en présence de cette carogne. Puis l'amour du petit clerc pour cette femme est ridicule, un amour pareil et quel amour encore! La pièce est écrite dans un langage d'après Molière, détonant parfois dans le style du drame moderne, on peut dire qu'en général c'est une étude d'après lui, et la première scène est digne du grand homme, cependant l'auteur va trop loin, il fausse le ton gaulois: ce n'est pas franc, ce n'est pas gai, ce n'est pas bouffon, c'est passionné et c'est triste comme l'auteur, et c'est pourquoi on est étonné, étant donné une pièce pareille, d'y rencontrer des pensées profondes et des vérités d'un sérieux digne de Vauvenargues. L'unité fondamentale manque totalement. Je ne sais si les mères mènent leurs filles à cette école, mais les pères y conduisent leurs fils. Serait-ce peut-être pour leur inspirer l'estime des femmes?

J'entre à l'exposition. Ce sont les plombs de Venise. Une température de serre d'orchydées!

Serait-ce l'âge du grand art dont le glaive de feu me chasse de cet affreux emplacement, indigne d'une ville qui se respecte, mais qui sous tous les rapports est loin d'être un paradis?

‘Quoi n'avez-vous pas honte, vous qui venez de vous tremper dans les grands courants des grands maîtres, qui venez de voir le Vatican, les Uffizi et tout ce que l'Italie renferme de merveilleux et de magistral? vous n'avez donc pas honte de mettre le pied ici et de vous gâter l'oeil à regarder nos grisailles en vogue, nos archaïsmes impuissants, nos pâles ferblancs, nos médiocrités payées d'un prix fou par des imbéciles à des marchands de tableaux, des maquignons d'art commandant à des gens à gages, de malheureux jeunes gens vendus à leurs lubies, nos horreurs aussi prétentieuses que ridicules accrochées aux murailles sous le prétexte de portraits, et y étalant leurs laideurs et leurs splendeurs. Loin d'ici vous dis-je!’

Et il menace de me sangler de sa foudre et je recule devant ces ardeurs tropicales et me sauve avant d'avoir jeté les yeux sur un seul des deux mille cadres suspendus sous les combles du palais de l'Industrie comme un appât à la convoitise et à la gloriole de Messieurs les amateurs.

Ne perdons pas l'impression des grands maîtres par celle de cette jolie et gracieuse décadence, avec ses attraits perfides et sa beauté du diable!

Fautes.

Préf. l. 6	sur les, *lisez:* des.
Page 16, l. 28	c'était le Dimanche, *lisez:* c'était Dimanche.
Page 17, l. 31	resûtue, *lisez:* revêtue.
Page 29, l. 24	pres que, *lisez:* presque.
Page 43, l. 20	surprenant, *lisez:* élonnante.
Page 45, l. 17	devant moi, *lisez:* là.
Page 61, l. 17	n'y, *lisez:* y.
Page 64, l. 6	réflection, *lisez:* réflexion.
Page 77, l. 14	acconturnée, *lisez:* accoutumée.
Page 85, l. 12	quel, *lisez:* quelque.
Page 93, l. 28	n'ont-ils pas, *lisez:* n'ont pas.
Page 96, l. 21	e fuor, *lisez:* fuor.
Page 96, l. 25	sont incrustées dans le mur trouvées dans les catacombes, *lisez:* trouvées, dans les catacombes, sont incrustées dans le mur.
Page 96, l. 27	enrictrie, *lisez:* enrichie.
Page 97, l. 32	de, *lisez:* d'o.
Page 102, l. 24	aucue, *lisez:* aucune.
Page 119, l. 29	deignification, *lisez:* de signification.
Page 128, l. 32	par, *lisez:* par le.
Page 136, l. 6	un bord, *lisez:* une marge.
Page 144, l. 20	la situation *lisez:* le lieu.
Page 150, l. 10	la méringue, *lisez:* le méringue.
Page 152, l. 15	soignées, *lisez:* soignés.
Page 178, l. 9	couvertes, *lisez:* couverts.
Page 179, l. 31	Juchées sur les montagnes plus distantes le pays est couvert de jolies villas, *lisez:* Le pays est couvert de jolies villas, juchées sur les montagnes plus distantes.

Page 185, l. 27	suffoquant était, *lisez:* suffoquant, tout était.
Page 188, l. 1	m'engagea même, *lisez:* essaya même de m'engager.
Page 191, l. 17	leurs, *lisez:* ses.
Page 200, l. 7	et de, *lisez:* et celle de.
Page 206, l. 16	mur s'élargit, *lisez:* mur qui s'élargit.
Page 210, l. 18	attaché, *lisez:* attachée.
Page 214, l. 30	monacal, *lisez:* monacale.
Page 217, l 10	plârre, *lisez:* plâtre.
Page 218, l. 29	déployé, *lisez:* déployés.
Page 232, l. 25	eus, *lisez:* eu.
Page 240, l. 31	entouré, *lisez:* entourée.
Page 242, l. 26	Madelaine, *lisez:* Madeleine.
Page 257, l. 24	rue, à une, *lisez:* rue, une.
Page 257, l. 25	Giandoia, *lisez:* Gianduja.

Masque ou type de la comédie italienne, originaire de Turin, populaire également à Gênes, à Milan Gianduja possède à Turin une salle speciale; ce petit théâtre est le rendez-vous du peuple. Il a un journal à lui.

N.B. - Je n'ai pas compris dans cette liste toutes les coquilles, méprises de ponctuation, d'accentuation dont ce livre fourmille; en effet elles sont trop nombreuses, et le lecteur voudra bien les excuser.